

SAS [042] – Le disparu de Singapour

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LE DISPARU DE SINGAPOUR

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.-42

Le disparu
de Singapour

CHAPITRE PREMIER

Une rafale de vent fit trembler les vitres du bureau de la *Far Eastern Economical Review*. Tan Ubin leva le nez de sa machine à écrire. De gros nuages d'un orage de fin de mousson arrivaient du sud, cachant la côte indonésienne. Dans moins d'une heure, Singapour serait noyé sous des flots tièdes. À l'autre bout du petit bureau tout en longueur, un téléphone se mit à sonner, aussitôt décroché par la grosse secrétaire en sari.

— Tan, c'est pour toi, cria-t-elle. Hong-Wu.

— Je le prends, dit le journaliste.

Ses lunettes d'écaille, ses cheveux très noirs luisants de brillantine et sa fine moustache faisaient des ravages parmi les secrétaires du Hanson Building. L'acuité de son regard et la vivacité de ses expressions tranchaient sur son aspect presque trop sage. Tan Ubin était un des rares journalistes qui essayaient encore d'exercer convenablement leur métier sous le carcan étouffant de l'Ordre Nouveau du Premier ministre Lee Kuan Yew.

Il attendit que la grosse secrétaire ait raccroché pour parler. Il n'y avait qu'une seule ligne pour le bureau, situé au douzième étage de Hanson House, un building neuf dans le prolongement de Shanton Way, le Wall Street singapourien. Sur 500 mètres, c'était une enfilade de gratte-ciel flambant neufs dont certains n'étaient même pas terminés, qui abritaient pratiquement toutes les banques du monde. Orgueilleux symbole de la richesse du minuscule État, tout juste vieux de dix ans.

Shanton Way n'était, cinq ans plus tôt, qu'un terrain vague en bordure du Telok Ayer Basin. Bientôt l'horizon de Tan Ubin serait bouché par un building jaune de 35 étages qu'on achevait au loin dans Maxwell Road.

— Allô, c'est Tan à l'appareil, dit-il dans son anglais à l'accent zézayant.

Son correspondant parlait anglais aussi, mais avec l'accent heurté des Chinois.

— J'ai une information intéressante au sujet de Tong Lim, annonça-t-il.

Tan Ubin serra plus fort le récepteur. Il ne connaissait ni le vrai nom ni le visage de celui qui l'appelait. Cet informateur anonyme se

manifestait assez régulièrement donnant à Tan Ubin des faits qui s'étaient toujours révélés exacts. Parfois, il l'appelait au bureau, parfois chez lui. Tan se doutait un peu de l'origine de ces « fuites ». Mais, n'en avait soufflé mot à personne, sauf à sa femme Sakra. Il valait mieux qu'on ignore ce genre de choses. En tout cas, son mystérieux correspondant était remarquablement informé. L'article que Tan Ubin était en train de taper se rapportait justement à Tong Lim, commandé par la revue anglaise *The Economist*.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-il d'un ton faussement indifférent.

— Vous devriez surveiller Mr. Lim ce soir, dit d'une voix égale l'informateur. Il doit rencontrer quelqu'un qui vous intéressera sûrement beaucoup. Mr. Lim quitte son bureau à 6 heures. Ensuite, il ira à ce rendez-vous. Good bye, Mr. Ubin.

Le bruit sec du récepteur raccroché fit vibrer désagréablement les oreilles du journaliste indien. Celui-ci repoussa sa chaise en arrière, et ôta ses lunettes, regardant la mer. Des centaines de navires étaient en permanence ancrés dans la rade. Le vent avait forcé et la ligne d'horizon se perdait dans de lourds nuages gris. On voyait distinctement la colonne noirâtre d'une tornade s'approchant du port, venant de l'Indonésie. Il devait déjà pleuvoir sur Djakarta, à 400 kilomètres au sud, de l'autre côté de l'équateur. Là-bas, la mousson n'était pas encore finie.

Tan Ubin consulta sa montre : 4 heures et demie. Les bureaux fermaient à 5 heures et demie. Ceux de Tong Lim se trouvaient à moins de 300 mètres, sur Shanton Way, les deux derniers étages d'un building d'acier et de verre.

En cinq ans, Tong Lim, de simple employé des postes, était devenu un des businessmen les plus en vue du Sud-Est asiatique. Ses holdings contrôlaient des dizaines de sociétés à cheval entre Singapour, Kuala Lumpur, Djakarta et Hong Kong, et même, deux banques, à Hong Kong et à Brunei. On évaluait sa fortune à plus de 200 millions de dollars Singapour. Mais, même les initiés ne saisissaient pas totalement le mécanisme de sa réussite. Tong Lim était très discret. Tan Ubin, au cours de son enquête en vue de l'article commandé par *The Economist* s'était heurté à un souriant mur de silence, sans parvenir à étayer de vagues rumeurs qui prétendaient que la prospérité de Tong Lim était moins solide qu'il ne semblait.

Il n'avait pas réussi à interviewer directement le businessman chinois, on savait d'ailleurs peu de choses sur lui. Sinon que c'était un « Baba », un Chinois né à Singapour qui avait commencé sa vie dans l'administration des Postes. Maintenant, il conduisait une Rolls de 50 000 dollars et avait offert à sa fille unique, Margaret, une Mercedes de 30 000 dollars pour ses 21 ans. Certains avaient juré à Tan Ubin que Tong Lim, grâce à sa réussite était maintenant un « Kwon Lan »,

un haut dignitaire de la Triade, la plus ancienne des sociétés secrètes chinoises, encore puissante à Singapour et à Hong Kong.

Mais ce n'était que des on-dit.

Le reste de l'enquête s'était révélé tout aussi difficile. Le « Singapore Monetary Authority » ne savait rien des affaires de Tong Lim. Ou ne voulait rien dire. Le journaliste avait été reçu au ministère de l'Économie par un haut fonctionnaire qui lui avait fait comprendre d'une façon voilée qu'il était déplacé de mettre en doute la réussite d'un personnage qui symbolisait si bien la politique du Premier ministre, pouvant se résumer en trois mots : le culte du profit. On n'avait même pas voulu lui communiquer la liste des sociétés contrôlées par Tong Lim.

Le gouvernement de Mr. Lee Kuan Yew cultivait d'ailleurs le secret avec une affection particulière. Lors de la visite du Président des Philippines, la censure avait été jusqu'à interdire de révéler le nom des gens avec qui l'auguste visiteur avait joué au golf... Tan Ubin avait très vite compris que s'il insistait, il aurait des problèmes... Le gouvernement n'aimait les journalistes que soumis. La « Spécial Branch » du C.I.D.⁽¹⁾ chargé de la police politique ne torturait pas et n'assassinait pas, mais son efficacité était totale. La répression des « mauvaises pensées » arborait des formes légales ou para-légales à la fois féroces et feutrées. Tan Ubin connaissait un avocat, indien comme lui, qui avait eu l'imprudence de prendre la défense d'adversaires du « People Action Party », le parti de Mr. Lee Kuan Yew. Du jour au lendemain, il s'était mis à perdre toutes ses causes... Par un ami, il avait appris que les juges avaient reçu des instructions de très haut. Au bord de la ruine, il avait été obligé de s'exiler en Indonésie.

La démonstration la plus spectaculaire de ce contrôle absolu était la présence, chaque année, au défilé commémorant l'Indépendance, du contingent des « repentis politiques », en chemise rouge et pantalon bleu, chantant à pleine gorge les louanges du Premier ministre.

Une sirène hurla dans la rade, troublant les réflexions de Tan Ubin. Il hésitait. Son instinct lui disait que la réussite de Tong Lim n'avait pas la pureté du cristal de roche. Mais s'il apprenait quelque chose, il ne pourrait pas en faire état à Singapour. Même le donner à *l'Economist* était dangereux. Pourtant, il avait besoin d'argent. Pour faire plaisir à sa femme, Sakra, il avait acheté une vieille Morris. Or, le gouvernement venait d'augmenter la « road tax », la vignette, de 50 %, pour décourager les acheteurs de voiture.

Sakra serait déçue s'il vendait la voiture. C'était une Malaise épanouie et sensuelle, légèrement empâtée, dont l'idéal de vie consistait à se bourrer de nourriture épicée et à faire l'amour.

L'Economist ne paierait pas l'article sur Lim plus de 500 dollars Singapour, même pas 200 dollars US. Sauf s'il découvrait quelque

chose d'extraordinaire. Dans ce cas, il aurait un autre client. Tan Ubin arracha la feuille de la machine : il n'avait plus envie d'écrire. Sa voiture se trouvait au parking de Robina House, dans Shenton Way. À trente mètres des bureaux de Tong Lim.

— Joe, dit-il, je vais partir à 5 heures, tu fermeras le bureau.

Joe, son stagiaire, un jeune Chinois boutonneux qui sirotait du coca-cola dans un sac en plastique toute la journée, approuva d'un grognement résigné. Les Chinois de Singapour s'efforçaient d'être le plus discrets possible. Cachant leur succès. En un siècle, leur nombre était passé de 3 000 à 2 millions sur une population de 2 millions et demi, le reste étant des Malais et des Indiens. Mais la langue officielle était toujours le malais.

Ceux-ci avaient dû se résigner à un esclavage climatisé, le fait de se hisser à un poste de comptable constituant une réussite inouïe pour un Malais. Singapour était aussi chinois que Pékin, mais s'efforçait de le cacher avec une pudeur touchante.

Bien sûr le numéro Un de « Department of Intelligence Service » – la police politique – était indien. Pas par désir de partager le pouvoir, mais par prudence. Un Chinois, à ce poste, aurait pu être acheté par un des clans chinois, qui se partageaient Singapour.

De nouveau, le téléphone sonna. Tan Ubin prit l'appareil. C'était Sakra, sa femme.

— Je finis à 6 heures, annonça-t-elle, veux-tu que je te rejoigne ? Nous irons au marché ensemble.

À travers les vitres, Tan Ubin regarda le grand building jaune de Shenton Way.

— Je ne peux pas, je dois aller voir quelqu'un.

— Tu ne m'avais pas prévenue.

La voix de Sakra s'était tendue. Déçue. Son mari travaillait trop. Il ramenait souvent ses dossiers dans leur petit appartement moderne, de Havelock Road, presque au bord de la Singapore River, dans un quartier entièrement remodelé par le béton.

— Je ne savais pas, dit Tan Ubin. Très vite, il ajouta. Hong-Wu m'a appelé.

— Ah bon.

Sakra ne discuta pas. Elle connaissait l'importance de Hong-Wu.

— Je serai là vers 8 heures, dit Tan Ubin, peut-être avant.

— C'est vrai que c'est Hong-Wu, demanda soudain Sakra.

Tan sourit malgré lui.

— Oh, écoute !

Sakra était d'une jalousie terrifiante. Douée d'un tempérament généreux, elle n'entendait abandonner à aucune autre une seule parcelle de son mâle. Pour la calmer. Tan Ubin ajouta :

— Cette histoire peut nous rapporter mille dollars...

L'importance de la somme calma Sakra.
— Rentre vite, fit-elle avant de raccrocher.

Un des pieds nus du chauffeur de Tong Lim dépassait de la portière entrouverte de la Rolls-Royce bordeaux. Affalé sur le siège avant, il somnolait en attendant son maître, sans être dérangé par le flot de voitures qui défilait dans Shenton Way. Il ne prêtait visiblement aucune attention à la vieille Morris arrêtée en face, sur la bande réservée aux autobus.

Il était plus de 6 heures. La nuit tombait et Tan Ubin commençait à s'énervier.

Un bus klaxonna furieusement derrière lui et l'éblouit de ses phares.

Shenton Way était interdit au stationnement des deux côtés. Tan Ubin se dit que si un policier arrivait, il était bon pour une amende de 30 dollars. Cette perspective le découragea soudainement.

Il était idiot et tout cela ne rimait à rien. Si Tong Lim le surprenait en train de l'espionner, il serait furieux. Le Chinois était assez puissant pour briser la carrière de Tan Ubin. Il suffisait d'un coup de téléphone, pour que la direction de la *Far Eastern Economical Review* découvre qu'au fond, Tan Ubin n'était pas un journaliste digne d'elle... À cette idée, l'Indien fut pris d'une brutale angoisse. Après tout, même s'il vendait sa voiture, Sakra ne le quitterait pas.

Au moment où il tournait le contact, le chauffeur de la Rolls jaillit de la voiture et courut ouvrir la porte du building. Un Sikh enturbanné armé d'un énorme fusil apparut d'abord et jeta un regard farouche sur le trottoir. Suivi par un Chinois de petite taille qui, aussitôt, se dirigea vers la Rolls. Tan Ubin enregistra automatiquement tous les détails. Le crâne rasé et poli, les lunettes aux verres si épais qu'on aurait dit des loupes, l'épaisse moustache noire retombant des deux côtés de la bouche et les étranges sabots de bois. Tong Lim avait horreur des chaussures. Tel quel, il ressemblait à un Mongol qui serait passé sous un marteau-pilon et se serait tassé de moitié...

Il monta dans la Rolls bordeaux qui se mêla majestueusement à la circulation.

Instinctivement, Tan Ubin démarra derrière, coupant la circulation en diagonale. Heureusement, Shenton Way était en sens unique... Malgré tout, les battements de son cœur s'étaient accélérés. Comme si Tong Lim, enfoncé dans les sièges de cuir de sa Rolls, avait pu lire ses pensées.

La Rolls bordeaux tourna au bout de Shenton Way, dans Maxwell Road, puis de nouveau dans South Bridge Road, se dirigeant vers la

Singapore River, à travers Chinatown, ou plutôt ce qu'il en restait. Tous les cinquante mètres s'ouvrait un terrain vague. Chinatown se battait contre les bulldozers. Pris d'une frénésie de démolition, le gouvernement de Lee Kuan Yew rasait systématiquement les vieilles demeures aux façades peinturlurées et lézardées, ornées de balcons encombrés pour regrouper leurs habitants dans des clapiers en béton de trente étages, dont les fenêtres se hérissaient aussitôt de perches à tendre le linge sans lesquelles un Chinois ne peut pas vivre.

Cela au nom de la salubrité et du progrès. Philosophes, les Chinois s'adaptaient tant bien que mal sans murmurer. Le moindre protestataire étant aussitôt soupçonné de communisme galopant et traité en conséquence.

Tan Ubin suivait toujours. Les deux voitures franchirent à 10 à l'heure le pont sur la rivière encombrée de jonques larges et plates comme des péniches. L'odeur qui s'élevait de l'eau noire comme du goudron aurait fait fuir même les putois les plus endurcis. L'Ordre Nouveau n'était pas encore venu jusque-là.

Tout de suite après le pont la Rolls tourna à gauche dans River Valley Road, remontant vers le nord, le quartier résidentiel, évitant Orchard Road, en sens unique vers le sud. Peu à peu la circulation se clairsemait, les buildings s'espaciaient. Sur Grange Road, Tan Ubin dut brûler un feu rouge pour ne pas se laisser distancer par la Rolls. Celle-ci fit sagement le tour du rond-point de Tanglin Road, enfila Tanglin Road, en plein cœur du quartier élégant de Singapour. Quand Tan Ubin vit le clignotant de la grosse voiture s'allumer, il éprouva une brusque déception. Tong Lim rentrait chez lui. La Rolls tourna à droite dans une allée appelée Ridley Park. Un des endroits les plus charmants de Singapour. Une vingtaine de demeures de style colonial anglais, soigneusement entretenues, essaimées dans la végétation luxuriante d'un parc tropical. Perplexe, Tan Ubin stoppa sur le bas-côté de Tanglin Road et coupa son moteur. Cette fois, Hong Wu semblait s'être trompé. Si Tong Lim avait un rendez-vous secret, ce n'était sûrement pas chez lui.

Il avait perdu une heure pour rien.

Tan Ubin consulta sa montre pour la dixième fois en cinq minutes. 8 heures et demie. Deux heures d'attente. La pluie venait de s'arrêter. L'Indien mourait de faim, mais dans Tanglin Road, il n'y avait pas le moindre restaurant. Il aurait fallu redescendre jusqu'à Orchard Road. Il était furieux contre lui-même. Cette attente ne rimait à rien. Sakra allait être furieuse.

Les phares d'une voiture illuminèrent soudain Ridley Road. Tan

Ubin se pencha en avant et grogna déçu. Ce n'était pas la Rolls.

Il en avait assez. Il mit le contact et alluma ses phares. Ceux-ci éclairèrent la voiture qui sortait de Ridley Park. Une Mercedes. Pendant une fraction de seconde, Tan Ubin aperçut des moustaches noires et un crâne chauve ! Tong Lim.

Un flot d'adrénaline envahit les artères de l'Indien. Jamais Tong Lim ne conduisait lui-même. La Face. La Mercedes était celle de sa fille. Il coupa Tanglin Road, et fila derrière, la rattrapa au rond-point. La voiture noire rejoignit Orchard Road, filant vers le centre. L'estomac serré, Tan aperçut au passage les lampes à acétylène des restaurants en plein air qui s'installaient tous les soirs sur un des parkings bordant Orchard. Au bout, la Mercedes tourna à gauche dans Serangoon Road, une grande artère qui s'enfonçait à travers les quartiers chinois et musulmans, vers l'est.

Ils franchirent le pont sur la Kallang River, sortant du centre de la ville comme pour aller à l'aéroport.

Mais à l'embranchement de Serangoon et de Me Pherson, la Mercedes s'engagea à gauche dans Upperserangoon Road, filant vers le village de Ponggol. Des lambeaux de jungle commençaient à apparaître entre les maisons. Cette partie de l'île n'avait pas encore été contaminée par le béton.

Il y avait de moins en moins de circulation. Ponggol Road, où ils se trouvaient maintenant, se terminait en impasse sur le bras de mer séparant Singapour de la Malaisie, serpentant entre deux pans de jungle coupées de mini-rizières. Les feux arrières de la Mercedes s'allumèrent soudain et Tan Ubin dut freiner précipitamment. La voiture s'arrêta presque pour tourner dans un petit chemin coupant à travers la jungle.

Tan Ubin la laissa prendre de l'avance puis s'y engagea à son tour. Trois cents mètres plus loin il aperçut la Mercedes. Feux éteints, elle était arrêtée le long d'un mur délimitant une propriété. Il stoppa à son tour et regarda autour de lui. On se serait cru à des centaines de kilomètres de Singapour. Les immenses troncs lisses des cocotiers émergeaient d'une jungle clairsemée, coupée d'espaces découverts. Ponggol était à un mile environ. À sa droite, un marécage ou une rizière bordait la route. Un crapaud-buffle croassa dans l'obscurité.

Tan Ubin attendit quelques instants puis partit à pied vers la Mercedes.

Derrière la Mercedes, il y avait une autre voiture, une Toyota 2000 bleue. Une petite porte s'ouvrait dans le mur surmonté de barbelés. Cela semblait une assez grande propriété qui devait s'étendre

jusqu'à la route de Ponggol. Tan Ubin essaya la porte. Fermée. Il alla jusqu'au coin du mur et s'arrêta. À part les crapauds-buffles et quelques oiseaux de nuit, on n'entendait aucun bruit. Le vent soufflait dans les feuilles d'un grand cocotier avec un bruissement soyeux.

Que faisait le puissant Tong Lim dans cet endroit isolé ?

Déchiré, Tan Ubin hésitait sur la conduite à tenir. Il avait faim et était fatigué, mais sa curiosité était la plus forte. Cette Toyota 2000 bleue lui disait quelque chose. Il était presque certain d'en connaître le propriétaire. Et, Hong Wu, son informateur, ne l'avait jamais induit en erreur. Il pensa soudain à Sakra. Elle allait s'inquiéter. Il se dit avec logique que Tong Lim venait d'arriver, qu'il aurait le temps de la prévenir. Il courut jusqu'à sa voiture, y remonta et reprit la route de Ponggol. Tout au bout, là où la route se terminait, il y avait une cabine téléphonique.

Immobile dans l'ombre, Tan Ubin fixait le mur, hypnotisé. Comme tous les Indiens, il était plus intellectuel qu'homme d'action. Cela faisait dix minutes qu'il était revenu. Sakra était furieuse. Il avait dû tout lui dire.

Ce mur l'attirait irrésistiblement. S'il allait voir ce qui se passait de l'autre côté, il n'aurait pas à attendre, peut-être des heures, et Sakra ne dormirait pas lorsqu'il reviendrait. Il recula et, à grand-peine, se hissa le long d'un cocotier, qui dominait le mur.

Au bout d'un quart d'heure d'efforts, il parvint, essoufflé, à jeter un œil par-dessus le mur, distinguant la masse d'un hangar sans lumière du côté où il se trouvait, séparé d'un bâtiment où deux fenêtres brillaient au rez-de-chaussée. Il se dit que s'il parvenait à franchir ce mur, il pourrait se glisser jusqu'à la maison sans se faire remarquer et peut-être surprendre le mystérieux visiteur qui se trouvait avec Tong Lim. Vu du cocotier, cela semblait enfantin.

Il se laissa glisser le long du tronc rugueux et sauta à terre, grisé de sa propre audace ! Si Sakra le voyait ! Le cri d'une bête égorgée troua la chaleur moite de la nuit. On se serait cru en pleine jungle alors qu'on était à un mile d'une ville de deux millions d'habitants... Tan Ubin prit son élan et parvint à se hisser le long du mur. Puis il attrapa un des montants des barbelés et se hissa peu à peu au faîte du mur. En sueur, le cœur cognant dans sa poitrine. Il s'immobilisa, accroupi dans une position inconfortable, juste au-dessus de la porte scrutant l'obscurité.

Maintenant, il ne pouvait plus reculer. Il enjamba les barbelés avec précaution, pour ne pas déchirer son pantalon, banda ses muscles et se laissa tomber dans l'obscurité de l'autre côté du mur. Trois

mètres plus bas. Le choc de l'arrivée secoua tous ses muscles et il se reçut tant bien que mal à quatre pattes. Heureusement sans perdre ses lunettes. Il se redressa aussitôt, le cœur battant, les yeux fixés sur les lumières.

Les deux ombres surgirent de l'obscurité avec une soudaineté telle que Tan Ubin poussa un cri. Il n'était plus qu'à un mètre de la fenêtre éclairée. L'un le ceintura, le soulevant du sol. L'autre lui attrapa les jambes. Il se débattit, sentit qu'on l'entraînait vers la porte, se dit qu'il allait être expulsé. L'un des deux jeta une interjection en chinois, langue qu'il ne comprenait pas. Il entendit un remue-ménage dans la maison, cria :

— Laissez-moi !

Au moment où il s'y attendait le moins, l'homme qui le ceinturait le lâcha, le poussant brutalement contre un muret de ciment dont l'arête meurtrit le ventre de l'Indien. Il n'eut pas le temps de reprendre son souffle. Son second adversaire, se baissa brusquement, l'empoigna par les chevilles et tira vers le haut. Déséquilibré, Tan Ubin bascula par-dessus le muret, les mains en avant, avec un cri de terreur.

Sa main droite dérapa sur quelque chose qui ressemblait à un rocher, tandis que l'autre s'agrippait à une surface rugueuse, qu'il n'identifia pas tout de suite. Ahuri, à quatre pattes il essaya de reprendre son souffle. Cette attaque brutale lui avait fait perdre toute sa belle assurance.

Soudain, la surface pleine d'aspérités sur laquelle il appuyait la main se déroba sous lui !

Au même moment, il y eut un bruit sec, brutal, tout près de lui, comme deux morceaux d'acier claquant l'un contre l'autre. Il n'eut pas le temps de se poser de question. Le sol bougeait sous lui, un grouillement silencieux et menaçant. Tan Ubin se redressa, glacé d'horreur, devant cette présence inconnue. Au moment où il s'accrochait au muret de ciment pour se hisser hors de la fosse, une douleur atroce lui perça la jambe, comme si on lui appliquait un fer rouge au milieu du mollet. Son hurlement troua le silence de la nuit, vrilla jusqu'à ce que ses poumons soient complètement vidés d'air.

Déséquilibré, il retomba en arrière. Sa main rencontra quelque chose de froid qui se déroba aussitôt.

Un autre fer rouge se referma sur son poignet gauche. Des dents aiguës s'enfoncèrent dans sa chair, le tirant, le cisillant avec une force incroyable. La traction sur son poignet cessa d'un coup. Tandis qu'il éprouvait une sensation écoeurante, bizarre, insensée. La tête lui tourna brusquement. Son poignet ne lui faisait plus mal, mais une brusque faiblesse le clouait au sol.

Une lumière brutale l'éblouit : une lampe puissante suspendue au-dessus de la fosse venait de s'allumer. D'abord il ne vit qu'une chose.

Il n'y avait plus rien après son poignet gauche. Sa main avait disparu !

Un flot de sang jaillissait de son bras amputé. Puis il baissa les yeux et poussa un hurlement. Le sol, sous lui, était littéralement tapissé de crocodiles les uns sur les autres, en plusieurs couches comme un tapis de cauchemar. L'un d'eux avait refermé la gueule sur sa jambe et attendait, immobile, donnant de furieux coups de queue.

Autour, cela grouillait, claquait des mâchoires, glissait.

Instinctivement, Tan Ubin tira pour dégager sa jambe broyée, hurlant sa terreur.

Un visage rond apparut au bord de la fosse en ciment de cinq mètres sur cinq. Un Chinois à l'expression rigolarde et cruelle.

Les sauriens, grimpés les uns sur les autres, étaient une trentaine. Réveillés ils commençaient à grouiller, à se démener.

La jambe de Tan Ubin se déroba sous lui : le crocodile qui la lui tenait venait d'arracher le pied.

L'Indien tomba en arrière, avec un ultime cri d'horreur, dans une gerbe de sang. Sur le hideux tapis vivant. Des cris en chinois lui parvinrent vaguement.

À plat dos, il luttait pour se redresser, échapper au contact immonde. Mais le sang qui s'échappait à flots de ses deux blessures l'affaiblissait rapidement. Trois crocodiles se bousculaient avec des claquements de mâchoires autour de lui. Il eut un brusque vertige. Les pattes griffues d'un saurien qui lui écrasait la poitrine lui arrachèrent un ultime sursaut.

Puis une puanteur horrible lui arracha une nausée. Comme dans un cauchemar, il aperçut des dents irrégulières, innombrables et pointues, un palais jaunâtre, sans langue et la gueule d'un crocodile se referma sur son visage, lui broyant la mâchoire, lui arrachant le menton et une partie de la gorge.

CHAPITRE II

Le regard de John Canon revenait sans cesse à la grande carte murale de Bornéo accrochée derrière le fauteuil où se trouvait Malko. L'état malais de Sarawak y avait été entouré de rouge et plusieurs petits drapeaux noirs plantés en certains points. En dépit de son accueil chaleureux, Malko sentait que le chef de station de la Central Intelligence Agency ne se concentrait pas entièrement sur leur conversation... Ce qui l'agaçait un peu. La C.I.A. avait été l'arracher à des vacances de rêve à Pattaya, en Thaïlande, la moindre des choses était de se concentrer sur ce qui l'amenait à Singapour.

— Vous avez des problèmes à Bornéo ? demanda-t-il.

L'Américain passa la main sur ses épais cheveux gris. Si drus qu'on avait l'impression qu'il portait une perruque.

— À Sarawak.

Il se leva et vint devant la carte, pointant le doigt vers les petits drapeaux. Il ressemblait à un grand pachyderme gris au menton fuyant et au sourire enfantin.

— Là, là et là, fit-il, il y a des groupes armés qui s'entraînent. En pleine jungle. Impossible de savoir qui. Nous avons essayé d'envoyer des infiltrateurs. Ils ne sont pas revenus. Un jour, il va y avoir un coup dur. Il soupira. Enfin, je ne vais pas vous embêter avec ça...

Il jeta un coup d'œil au visage bronzé de Malko, qui faisait ressortir encore plus l'or de ses yeux. Pour se rendre à l'ambassade américaine, il avait mis un costume d'alpaga gris en dépit de la chaleur accablante et humide. John Canon se contentait d'une cravate sur une chemise blanche à manches courtes.

— Vous étiez à Saigon, avant ? demanda Malko.

— Ouais, fit John Canon.

Le seul mot de Saigon le déprimait. Il avait abandonné sa voiture, sa congaie⁽²⁾ et ses informateurs dans la monstrueuse panique des derniers jours et s'était retrouvé sur le « Coral Sea », au large des côtes vietnamiennes sans même une valise. Un an plus tard, il n'en était pas encore remis. Numéro 3 de la C.I.A. à Saigon, on l'avait bombardé chef de Station de Singapour, pour lui remonter le moral. Singapour, c'était un pays ami, où on pouvait boire l'eau des robinets sans attraper la peste, où le téléphone fonctionnait et où le mot

communiste était encore une injure. Mais cela n'avait pas suffi à effacer l'humiliation vietnamienne...

— Ça n'a pas dû être drôle, remarqua Malko.

— Horrible, fit John Canon sombrement, subitement tassé sur lui-même. Des trucs que je n'oublierai jamais. Sur le « Coral Sea », on a vu arriver un DC3 parti de Saïgon avec 70 personnes à bord dont 50 enfants. Il a demandé la permission de se poser. Il lui restait un quart d'heure d'essence. Le commandant a refusé. Tout le pont était encombré d'avions et d'hélicoptères. Il restait une seule piste pour les « Phantoms ». Il lui a dit d'essayer de se poser sur l'eau. Qu'on recueillerait les passagers en hélicoptère.

— Et alors ?

— On filait à 35 nœuds. En arrivant derrière le « Coral Sea », le DC3 a été pris par les remous et plaqué dans les vagues. Il a perdu ses ailes et a coulé en trente secondes. Personne n'est sorti.

Le silence du confortable bureau, en plein centre de Singapour, sembla soudain plus lourd. Puis Malko demanda :

— Ici, cela va mieux ?

John Canon hocha la tête.

— Oh, il n'y a pas à se plaindre. C'est une petite dictature bien propre. Lee Kuan Yew est très pro-américain. C'est lui qui a forcé les flics à changer leurs uniformes anglais pour des tenues bleues comme chez nous... Pour le reste, il a liquidé le parti communiste singapourien en douceur... Nous avons des relations très amicales bien qu'ils soient assez susceptibles. Enfin...

— Et cette histoire Tong Lim ?

John Canon tapota sa crinière grise et drue.

— J'ai reçu un télex de Kudove⁽³⁾ annonçant votre venue. On aurait pu traiter l'opération dans la station si nous avions plus de monde. Mais Mac Carthy est malade et John Birch en congé. J'ai envoyé un « Field Project outline⁽⁴⁾ » à Langley. Apparemment ils ont décidé que c'était un truc pour vous.

— Juste un checking de routine. Il y a deux semaines on m'a proposé un rapport complet sur les activités économiques de Tong Lim. Comme c'était à un prix raisonnable, j'ai dit que j'étais preneur... Là-dessus, le journaliste qui faisait le rapport meurt. Un accident bizarre. Bouffé par un crocodile.

— Une semaine plus tard, j'étais chez moi, le soir, quand je reçois un coup de fil. Une fille avec l'accent chinois. Elle me dit être Margaret Lim, la fille de Tong. Me demande si je voudrais rencontrer son père discrètement... L'air paniquée. Bien entendu, je ne me mouille pas... J'attends. Plus rien. Je mets un « case officer » sur le coup. Qui découvre que Tong Lim est introuvable et qu'on dit en ville qu'il a disparu après avoir été victime d'une tentative de kidnapping...

Peut-être liée à des problèmes d'affaires. Quant à la fille, pas de nouvelles non plus...

Malko soupira, retenant son exaspération. Avoir quitté Pattaya pour une histoire aussi fumeuse...

— Effectivement, c'est mince. Vous n'avez aucune idée de la raison pour laquelle Tong Lim voulait vous contacter ?

— Aucune, avoua l'Américain. Voilà ce que j'ai sur lui. Il ouvrit un dossier :

— Tong Lim contrôle un des plus gros holdings de Singapour. Le « Tong Lim Holding Limited ». Une trentaine de sociétés. L'année dernière, il a fait une augmentation de capital pour l'une d'elles, la « South Asia Land Development » en mettant sur le marché 20 millions d'actions à 8 dollars Singapore. Tout a été couvert en une semaine, par l'intermédiaire d'un cabinet d'affaires singapourien proche du gouvernement...

— Ce n'est pas un pauvre, remarqua onctueusement Malko.

— Même pas un riche, ricana John Canon. Un superriche. Il est en train de créer un Disneyland sur l'île de Sentosa, à côté de Singapour. Tiens, il a même acheté des banques chez nous.

Il tendit un document à Malko qui le parcourut.

C'était un rapport du California State Banking Department résumant les modalités d'achat par la « South Asia Land Development » de trois banques américaines. La Tustin National Bank pour 32 millions de dollars Singapore, la West Peninsula pour 15 et la Santa Barbara Investment Bank pour 24... La source des fonds était indiquée comme : « Investisseurs privés singapouriens. »

Malko reposa le document sur le bureau du chef de station de la C.I.A.

— C'est courant qu'un Chinois achète des banques en Californie ?

— Bof, fit John Canon, il y a plein de milliardaires ici, qui ont déjà fui Hong Kong et qui se sentent plus tranquilles si leur argent est de l'autre côté du Pacifique. La côte ouest est pleine d'Asiatiques.

— Si je retrouve ce Tong Lim, dit Malko, j'essaierai de lui proposer New York. Pour un ou deux dollars.

— Il ne marchera pas, grimaça John Canon. Même pour 10 cents. En tout cas, essayez de mettre la main dessus. J'ai demandé à nos « correspondants » du Department of Intelligence singapourien, mais ils n'ont pas l'air de savoir grand-chose. Ça peut être une erreur, une provocation ou Dieu sait quoi. Avec les Chinois, on ne sait jamais... En tout cas, tout est dans ce dossier. Je vous le laisse. Vous allez m'excuser, parce que j'ai un meeting sur Sarawak dans dix minutes. Mais il faudra que vous veniez dîner à la maison un de ces soirs. Dès que ma femme sera mieux. Elle aussi, le Viêt-nam l'a marquée. En ce moment, elle est en pleine dépression...

John Canon faisait visiblement un effort énorme pour se concentrer sur ses problèmes professionnels. Malko se demanda pourquoi la Company l'avait envoyé sur une histoire aussi mince. À moins qu'on n'ait plus entièrement confiance en John Canon, à Langley.

— Quelle est la mission principale de la station ? demanda Malko.

John Canon eut un sourire triste.

— Nous avons laissé au Viêt-nam de quoi armer 300 000 hommes. Des M 16, de l'armement léger, plein de trucs vachement sophistiqués. Cela va nous retomber sur la gueule dans pas longtemps. On essaie de savoir où...

Encore le Viêt-nam.

— Ce journaliste qui est mort, demanda Malko, j'aimerais en savoir plus sur lui ?

L'Américain était déjà debout, en route pour son meeting.

— Facile, dit-il. Vous allez traverser la rue et aller voir mon copain Jurong Suntory. Un Indien qui travaille au *Reader's Digest*. Ancien informateur de Smooth⁽⁵⁾ que nous avons récupéré. C'est lui qui sous-traitait.

— Il est sûr ? demanda Malko.

— Pas de problème, fit John Canon avec énormément de conviction.

Malko eut envie de sourire devant cette certitude tranquille. On n'était jamais sûr de ceux qui trahissaient. Même à votre profit.

— Vous le payez tant que cela ?

— Même pas, mais je l'ai aidé à garder ses cinq enfants...

— Que voulez-vous dire ?

John Canon eut un sourire ironique.

— Vous n'avez pas vu la pub, partout ? « Two is enough⁽⁶⁾ ». La campagne pour limiter à deux par famille le nombre d'enfants... Ici à Singapour, nous sommes déjà dans le futurisme. La planification totale. Si vous avez trois enfants, on vous supprime les allocations familiales. À quatre, c'est l'école gratuite qui saute.

— Et au cinquième, on fusille la mère ? demanda Malko.

— Quand même pas, fit John Canon, mais cela viendra peut-être. Lee Kuan Yew a une frousse noire du chômage. 55 % de la population à moins de vingt ans. Alors, ils prennent leurs précautions à l'avance. Ce pauvre Juron comme tous les Indiens adore les gosses et en plus il n'est pas singapourien. Alors on lui avait refusé son permis de séjour. Il habitait de l'autre côté du Clauseway, à Johore Bahru, en Malaisie. Tous les jours, il se tapait quatre heures de route. Avant, ça allait, mais maintenant la police fait du zèle à la frontière. Ils lui faisaient remplir tous les jours un questionnaire complet. J'ai su ça et je suis intervenu où il fallait. Du coup, il a eu son permis de séjour.

Maintenant, il me mange dans la main.

— En quoi peut-il m'être utile ?

— Il sait beaucoup de choses, connaît beaucoup de gens... Allez, il faut que j'y aille...

Il attendit que Malko soit dans l'ascenseur et lui fit signe.

— On se parle demain.

— D'accord.

Singapour était de tout repos pour un agent de la C.I.A. Malko n'avait aucun souci à se faire pour ses contacts avec la station. Bien sûr, la « Company » lui avait fourni une couverture – agent de la compagnie d'assurances Mony – mais c'était vraiment pour la forme. Il ne craignait aucune réaction hostile de la part des barbouzes singapouriennes. Ce qui était bien reposant...

Après l'atmosphère glaciale de l'ambassade, il fut presque soulagé de retrouver la chaleur moite de l'extérieur. Laissant sa Datsun au parking, il traversa Hill Street.

Les dragons de céramique multicolore du building abritant la Chambre de Commerce chinoise contrastaient étrangement avec le bloc de béton enveloppé de lamelles dorées de l'ambassade US, hérissé d'antennes sur le toit qui se dressait de l'autre côté de Hill Street.

Malko pénétra dans le building au toit en pagode, s'attendant à trouver un cadre insolite. Hélas, l'intérieur était banalement moderne et plutôt crasseux. Après le calme de Pattaya, il avait du mal à se réhabituer à l'animation de cette ville à la chaleur lourde et poisseuse.

Il n'avait pas reconnu le Singapour qu'il connaissait. L'île était littéralement hérissée de buildings en construction sortant de la jungle comme des champignons. La frénésie du béton. Partout, même dans le vieux Chinatown qui n'avait pas changé depuis deux siècles.

Les Chinois qu'il croisait étaient bizarres. Ils semblaient amorphes, résignés, le regard vide comme des robots. Le long de Hill Street, des bulldozers s'attaquaient avec fureur aux ancestraux taudis multicolores sous l'œil atterré des vieux. Dès l'aéroport, l'atmosphère était curieusement guindée. Malko avait été frappé par d'immenses panneaux dans le hall exhibant des dessins rudimentaires de têtes masculines aux cheveux longs. Face, dos et profil. Les chevelus étaient interdits sur le territoire singapourien. S'ils refusaient de se faire couper les cheveux, on les refoulait. Le croquis détaillait la nuque, le front, les oreilles, avec des hauteurs autorisées. Cela avait un fâcheux relent de totalitarisme qui mettait mal à l'aise. Et cela collait bien avec l'histoire des enfants...

Pourtant, le chauffeur de taxi qui emmenait Malko à l'hôtel

Shangri-la lui avait immédiatement proposé une fille. Le puritanisme régnant n'avait pas complètement liquidé le sens commercial chinois. Ensuite, Malko n'était pas dans sa chambre depuis une demi-heure que le téléphone avait sonné. Une voix de femme, parlant bien anglais, s'était enquis de sa santé et lui avait demandé s'il ne désirait pas visiter Singapour en compagnie d'une hôtesse... Jolie, parlant anglais, libre très tard. Pour seulement 50 dollars par jour, plus le pourboire de la fille...

L'ascenseur stoppa au sixième et Malko se retrouva dans un couloir obscur. Après avoir franchi une porte vitrée une secrétaire dodue prit sa carte et l'installa dans un minuscule bureau qui sentait le moisi. En regardant la poitrine de la fille sous le sage chemisier blanc, il se dit que les Chinoises de Singapour étaient différentes de leurs congénères de Hong Kong ou Taiwan. Plus dodues, avec des hanches et des seins, des fesses. Une race différente. La race Lee Kuan Yew...

Jurong Suntory évoquait un Rahat Loukoum légèrement moisi. À cause du grain de sa peau.

Sa tête remuait sans cesse comme celles montées sur ressort des animaux en peluche que l'on place parfois sur la plage arrière des voitures. Ses gros yeux à l'expression vaguement cauteleuse fixaient Malko avec un intérêt un peu forcé. Il était un peu trop admiratif, un peu trop chaleureux, un peu trop souriant. Avec son crâne déplumé, son visage basané et allongé au nez crochu, il ressemblait à un vieil oiseau de proie sans illusion.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider, affirma-t-il, mais je ne sais pas grand-chose. *Il se leva et alla vérifier que la porte était bien fermée puis alluma une cigarette.* Tan Ubin m'apportait parfois des renseignements économiques. C'était un très bon journaliste et souvent il ne pouvait pas publier ses informations, à cause de la censure. Alors, il essayait de les vendre.

— C'est ainsi que cela s'est passé pour Tong Lim ?

— Exactement. Tan m'avait affirmé qu'il aurait des informations qui intéresseraient... heu, certaines personnes, n'est-ce pas. Nous lui aurions donné une compensation. Malheureusement, il y a eu cet accident. Les journaux en ont parlé, d'ailleurs... Tan s'était arrêté au bord d'un marécage pour satisfaire un besoin naturel et il a été happé par un crocodile. On a retrouvé son corps le lendemain...

— C'est affreux, admit Malko. Mais personne n'était au courant de son travail ?

— Personne, confirma avec un sourire douloureux, Jurong

Suntory.

— Et sa femme ?

L'Indien parut surpris.

— Oh, je ne crois pas... Mais je peux vous donner son adresse si vous le désirez. Si vous ne la trouvez pas, elle travaille au « Chinese Emporium » au-dessus du restaurant *Peking* sur Orchard Road. Elle me connaît. Elle a été très choquée par la mort de Tan...

Il prit un cahier noir, l'ouvrit et griffonna quelque chose sur un bout de papier qu'il tendit à Malko...

Il semblait n'avoir qu'une idée : que son visiteur s'en aille. Comme si la présence de Malko lui faisait peur.

— Et Lim ? demanda-t-il.

Jurong Suntory prit l'air encore plus humble.

— Oh, c'est un des hommes les plus riches de Singapour. Il a des amis partout.

— Il paraît qu'il a disparu.

La tête ovale remua plus vite et la voix douce affirma avec une pointe de contrariété.

— Je ne sais pas, les journaux n'en ont pas parlé... Il faudrait demander à son bureau. Ce n'est pas loin. Sur Shenton Way. Mais il est peut-être en voyage. Il a beaucoup d'affaires partout...

Visiblement, il ne tenait pas à se mêler de celles de ce mystérieux et tout-puissant Chinois. Malko se leva. Il n'en tirerait rien de plus.

— J'aurais espéré que vous pourriez m'aider plus, dit-il avec un zeste de menace dans la voix...

Jurong Suntory dut se voir soudainement refoulé hors du paradis singapourien, avec ses cinq enfants.

— Attendez, dit-il, il y a quelqu'un qui pourrait peut-être vous aider. Un Australien, un peu... comment dire aventurier, Phil Scott. Il a beaucoup de relations.

— Où peut-on le joindre ?

De nouveau, l'Indien parut embarrassé.

— Je sais qu'il a changé d'adresse, je n'ai pas la nouvelle. Mais il est souvent le soir au bar du Goodwood Hôtel. Vous le trouverez facilement.

Ils sortirent. Dans le couloir, l'Indien se rapprocha de Malko et dit à voix basse, comme pris d'un remords.

— Si vous voyez Mr Scott, soyez prudent. Je crois qu'il est parfois mêlé à des affaires dangereuses.

— Merci, dit Malko.

Il reprit le couloir sombre, se demandant pourquoi Jurong Suntory avait peur. Il n'avait pas grand-chose pour commencer son enquête. Sauf le bureau de Tong Lim. Et, la veuve du journaliste-espion. La mort d'un homme qui s'intéressait à Tong Lim ne pouvait pas être

ignorée, même si c'était un accident.

CHAPITRE III

Trois jeunes Chinois descendirent de l'ascenseur en même temps que Malko et filèrent silencieusement le long du couloir aux murs gris, même pas peints. Le building de Havelock Road suintait l'ascétisme. Une énorme tour carrée de béton où il devait y avoir deux cents appartements. Cela sentait la soupe chinoise et l'égout. C'était propre, mais plus que rustique. Des dizaines semblables parsemaient le quartier, servant au relogement des gens expulsés par les démolitions ordonnées par le gouvernement. Par économie, les ascenseurs ne s'arrêtaient que tous les quatre étages. Malko s'engagea dans l'escalier aux murs de béton brut. Il se trouvait au seizième et la veuve de Tan Ubin habitait au treizième.

La visite au bureau de Tong Lim ne lui avait apporté qu'une tasse de thé et une dose abondante de sourires polis et désolés. Mr Lim n'était pas là, mais se ferait un plaisir de contacter Malko dès qu'il reviendrait. Le tout débité par une ravissante secrétaire chinoise dont Malko n'avait pas pu saisir le regard une seule fois... Deux jeunes Chinois qui montaient en courant l'évitèrent de justesse, sans un regard. Bien qu'il soit entièrement habité, l'immeuble semblait mort.

Sur le palier du treizième, il y avait un Chinois assis sur un pliant devant une fenêtre, une paire de jumelles en sautoir. Fixant l'immeuble d'en face. Lui non plus ne se retourna pas. Malko trouva étrange sa présence.

La porte 18 se trouvait au fond du couloir. Il appuya sur la sonnette. Déprimé. D'après Jurong Suntory, Sakra Ubin parlait anglais. Sinon, la conversation serait brève, ses notions de malais étant plus que rudimentaires. À cette heure, elle devait être revenu de son travail.

Il eut quand même un choc agréable quand la porte s'ouvrit sur une jeune femme très brune, dont le sarong noué juste au-dessus des seins moulait des formes épanouies. La bouche épaisse était presque violette, le nez retroussé et un peu aplati, les yeux étirés vers le haut, avec d'immenses prunelles d'un noir d'encre. Ils fixaient Malko avec curiosité inquiète et pas amicale du tout.

— Qui êtes-vous ? demanda la femme en anglais.

— Un ami de Jurong Suntory, dit Malko. Vous êtes Sakra Ubin.

C'est lui qui m'a donné votre adresse.

— Ah bon !

Accrochée à la porte, elle ne semblait pas décidée à le faire entrer. Le Chinois au pliant apparut soudain derrière lui et passa dans le couloir, ses jumelles toujours en sautoir, son pliant à la main.

— Que fait-il ? demanda Malko, il observe les oiseaux ?

Un vague sourire éclaira le visage de Sakra Ubin.

— Oh non, il surveille les locataires ! Tous ceux qui jettent des papiers par terre ou qui font la cuisine dehors. Ils ne sont pas encore habitués à vivre dans ce genre d'immeuble. À Chinatown, ils vivaient dans la rue. Ici, ils ont des amendes de 500 dollars pour un papier jeté par terre. C'est très cher !

Décidément, Lee Kuan Yew avait des méthodes efficaces, pour modeler de nouvelles habitudes. Le silence était retombé. Sakra Ubin observait Malko en silence. Il lui adressa son plus gracieux sourire.

— Puis-je entrer quelques instants ? Je suis journaliste et je voudrais vous parler de votre mari.

— De mon mari...

Elle sembla encore plus inquiète, mais à regret, s'écarta et laissa entrer Malko.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, dit-elle. Je dois aller acheter à manger.

Il frôla au passage sa hanche élastique, et elle s'écarta vivement comme s'il l'avait brûlée. Elle était pieds nus. Le petit appartement était à peine meublé avec des nattes, un buffet chinois et des meubles en rotin. Malko s'assit sur un minuscule canapé qui craqua sous son poids. La veuve de Tan Ubin réapparut avec l'inévitable théière et s'assit en face de lui, les mains nouées autour de ses genoux. De larges cernes bistres soulignaient ses grands yeux noirs et ses mains n'étaient pas soignées. Machinalement, elle remonta son sarong encore plus haut. La pudeur personnifiée.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle. Excusez-moi, je viens juste de rentrer.

La présence de Malko semblait à la fois l'intriguer et l'inquiéter. Ce dernier but une gorgée de son thé avant de se lancer à l'attaque.

— Je suis journaliste et je prépare un article sur Mr Tong Lim. Je crois que votre mari enquêtait sur lui quand...

Sakra Ubin s'était raidie, l'air soudain buté. Elle le coupa brusquement.

— Je ne suis pas au courant de tout ça. Il faut aller à son bureau.

— J'y ai été, mentit Malko. Ils n'ont rien pu me dire. J'ai pensé que votre mari aurait pu vous parler de ce qu'il faisait.

Les grands yeux noirs n'avaient plus aucune vie.

— Il ne me parlait jamais de son travail.

Visiblement, elle n'attendait plus qu'un prétexte pour le mettre à la porte.

— De toutes façons, je ne comprends pas pourquoi vous venez maintenant, ajouta-t-elle. Mon mari est mort depuis plusieurs semaines déjà et je ne connais pas ce Tong Lim.

— Votre mari le connaissait.

Elle secoua la tête.

— Je ne crois pas. Je ne sais pas.

Remontant de nouveau son sarong, elle prit un air pincé qui ne convenait pas à son visage plein. Deux genoux ronds et mats apparurent qu'elle se hâta de cacher. Comme si Malko avait été entouré d'une auréole sulfureuse. Elle vida sa tasse de thé d'un coup.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez, dit-elle avec nervosité. Je voudrais qu'on me laisse en paix. J'ai... cela a été un choc terrible pour moi.

Malko approuva de la tête.

— J'en suis sûr. Mais, en étudiant les circonstances de la mort de votre mari, je me suis demandé si elle ne serait pas liée à son enquête...

Sakra Ubin se renfrogna encore plus.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Ce n'est qu'une hypothèse, avoua Malko. Pourriez-vous me dire dans quelles circonstances exactes votre mari a eu cet accident.

Sakra Ubin secoua la tête.

— Je ne sais pas... je ne veux pas parler de tout ça.

Elle mordit son épaisse lèvre inférieure, montrant des dents éblouissantes.

— Avec qui ?

— Il ne me l'a pas dit. Il n'a rien dit non plus au bureau.

— Et ensuite ?

Elle resta silencieuse ayant visiblement du mal à se maîtriser.

— On a retrouvé son corps le lendemain matin, dans un marécage près du village de Ponggol... Il avait été attaqué et dévoré par un crocodile.

Elle se tut. C'était difficile d'insister. Malko sentait bien qu'elle ne lui parlait que contrainte et forcée. Son récit recoupait d'ailleurs parfaitement celui de Jurong Suntory et ce qu'il avait lu dans le rapport de la C.I.A., il essaya de s'accrocher encore.

— Il y a des crocodiles à Singapour ?

Elle hochla la tête.

— Oh, c'est rare. Je crois. *Sa voix se brisa.* Oh, je vous en prie, ne me faites plus parler de cela...

Malko continuait à poser des questions.

— Que faisait-il dans ce marécage ? demanda-t-il. C'est quand

même bizarre...

— Je ne sais pas, je ne sais rien, cria presque Sakra, demandez à la police...

Elle éclata en sanglots et Malko se tut. Il n'y avait rien de plus à en tirer. D'ailleurs Sakra se leva si brusquement qu'elle manqua défaire son sarong.

— Partez, dit-elle, partez, je ne veux plus parler de tout cela.

Elle le poussa presque jusqu'à la porte, retenant ses sanglots, ses grands yeux noirs humides de larmes. Le battant claqua derrière lui et il se retrouva dans le couloir aux murs de béton gris. Songeur. Il éprouvait l'impression diffuse que la douleur de Sakra Ubin n'était pas entièrement naturelle. Il descendit un étage de plus pour retrouver un ascenseur. Il lui restait une démarche à effectuer avant d'être réduit à faire du tourisme. Le *Goodwood Hôtel* était sur le chemin du Shangri-la. En sortant de l'hôtel, l'odeur de pourriture de la « Singapore River » agressa ses narines. L'eau était si polluée qu'elle en paraissait solide.

À la façon dont Phil Scott se regardait dans la glace du bar, Malko se dit qu'il devait être fou amoureux de lui-même. Assis sur un tabouret, le dos à la salle, l'Australien arrangea une mèche de ses cheveux très clairs et replongea le nez dans son verre. Malko l'observa. Il avait dû être très beau. La silhouette était encore athlétique, mais la peau du visage était légèrement couperosée. Le profil régulier, la mâchoire bien découpée. Un bel animal. La chemise de toile bleue moulait des épaules larges et une taille étroite.

Malko s'approcha, le bar était vide, à part quelques garçons chinois et l'Australien.

— Phil Scott ?

L'Australien tourna la tête vivement. Malko aperçut deux yeux d'un bleu délavé et une curieuse cicatrice à la pointe de son nez, comme si on lui avait retiré une verrue. Il portait un bracelet de cuivre autour du poignet gauche, avait l'air nerveux, aux aguets... Il scruta Malko avec intensité, à demi tourné vers lui.

— Oui, c'est moi.

Sur la défensive. Malko se hissa sur le tabouret voisin du sien. Avec un sourire encourageant. Le contact risquait de ne pas être facile avec un homme comme Phil Scott.

À l'expression de ses yeux pâles, Malko se dit qu'il devait se fier à son instinct et être perpétuellement sur ses gardes.

— Je suis un ami de Jurong Suntory, dit-il.

L'Australien lui lança un regard assez froid.

— Je ne vous ai jamais vu par ici, remarqua-t-il. Et je ne connais pas très bien Jurong Suntory.

Ce n'était pas encourageant. Malko se força à sourire.

— Je ne le connais pas très bien non plus, avoua-t-il. Je l'ai vu une fois dans ma vie. C'est un de mes amis de l'ambassade américaine qui m'a envoyé à lui. John Canon.

Phil Scott se détendit légèrement, lançant un regard en coin à Malko.

Façon détournée de faire allusion à la « Company ». Et si Phil Scott ignorait le véritable job de Canon, cela n'était pas grave. Mais instantanément, Malko sentit qu'il avait touché juste.

— Ah ! John ! Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu. À Saigon, on a fait quelques virées ensemble. Cognac soda ?

Le barman s'approcha avec une bouteille de Gaston de Lagrange. Au même moment un garçon surgit et se pencha à l'oreille de Phil Scott. Celui-ci se leva en s'excusant et se dirigea vers le fond de la salle. Trente secondes plus tard, Malko vit apparaître dans la glace du bar le reflet d'une créature de rêve. Il se retourna pour la voir en chair et en os. Une longue fille au teint très mat, avec un visage rond presque enfantin, de grands yeux marron et des cheveux très courts collés en une sorte d'étrange casque doré. Elle s'arrêta, parcourut le bar des yeux, semblant chercher quelqu'un. Sa jupe découvrait d'interminables jambes fuselées jusqu'à mi-cuisses, le pull jaune moulait une poitrine abondante. Une métisse. En tout cas, une créature superbe. Elle s'avança avec timidité dans le bar. Elle avait la démarche dansante d'un mannequin. Malko l'observait avec délice. Il avait rarement vu une aussi jolie femme. Un des garçons lui dit quelque chose. Elle s'approcha alors de sa démarche dansante, salua Malko d'un signe de tête et demanda en anglais d'une voix très douce.

— Est-ce que Phil est avec vous ?

— Il est au téléphone, dit Malko.

Elle se glissa avec grâce sur un tabouret voisin. Il dut faire appel à tout son self-contrôle pour détacher les yeux des longues cuisses fuselées couleur caramel, audacieusement découvertes par le mouvement tournant. La nouvelle venue ne semblait pas s'apercevoir des réactions qu'elle déclenchait.

— Je m'appelle Sani, dit-elle. Je suis une amie de Phil.

Malko n'eut pas le temps d'engager la conversation.

L'Australien venait de surgir du fond de la salle, le front barre d'un pli de contrariété. En le voyant, Sani glissa de son tabouret et leva vers lui un visage ébloui, fou d'amour.

Il y avait une soumission animale dans son regard et dans son attitude. L'Australien ne sembla pas s'en apercevoir. Il se remit sur son tabouret et grommela.

— T'es dingue de t'être fait couper les cheveux. Qu'est-ce que c'est que cette saloperie que tu t'es mise sur la tête ?

— C'est de la laque, fit-elle humblement. Je pensais que ça te plairait.

— Qu'est-ce que tu es conne, grogna Phil Scott. Il but une gorgée de son cognac soda, tandis qu'elle baissait les yeux.

Malko était gêné de sa grossièreté. Le coup de téléphone semblait l'avoir mis d'une humeur de chien. Il se tourna vers Malko.

— Sani est maître-nageuse au Mandarin. Elle gagne un fric fou en faisant semblant d'apprendre à nager à des types qui ont horreur de l'eau, mais qui ont envie de s'offrir un cataplasme de peau de vingt ans.

— Oh, Phil, please.

Le menton rond de Sani tremblait. Elle était au bord des larmes, totalement vulnérable. L'Australien bâilla, se désintéressant tout à coup d'elle.

— J'ai faim, dit-il.

Malko sauta sur l'occasion. Bien que le personnage lui fut éminemment antipathique, il ne voulait pas le lâcher. La pulpeuse Sani rendrait la corvée moins pénible.

— Laissez-moi vous inviter à dîner, proposa-t-il. Si vous n'avez pas de plans particuliers.

Phil Scott ne se précipita pas pour répondre. Sani glissa un regard en coin à son maître. Ce dernier se tâta, essayant de jauger Malko. Apparemment ce dernier l'intriguait. Il dit enfin :

— On pourrait essayer d'aller au *Raffles*. S'il ne pleut pas, c'est agréable. Il paraît qu'ils ont un nouveau chef.

Il signa l'addition, glissa de son tabouret et, au passage caressa ouvertement la poitrine de Sani, s'attardant à la soupeser. Sans qu'elle proteste. Cette marque d'exhibitionnisme teintée de muflerie sembla lui rendre un peu de bonne humeur. Il cligna de l'œil à Malko.

— C'est une sacrée bête. Vous la verriez à poil. Et ça tient. C'est pas de la gélatine.

Sani ne pouvait pas ne pas avoir entendu. Elle ne pipa pas. Phil Scott et elle avaient décidément d'étranges rapports. De maître à esclave. Ils sortirent sur le perron du *Goodwood*. La chaleur n'avait pas diminuée. En face d'eux au coin de Orchard Road et de Scotts Road où ils se trouvaient, se dressait un building de 40 étages. Un nouveau « Shaw Center ». Le *Goodwood* était bâti sur une petite éminence et on dominait largement Scotts Road.

— Prenons un taxi, suggéra Phil Scott. On ne peut jamais se garer au *Raffles*.

Malko laissa sa Datsun et l'Hindou moustachu leur appela un taxi. Ils s'assirent, la fille serrée entre eux deux. Aussitôt l'Australien glissa

une large main entre les cuisses caramel, faisant remonter la jupe presque jusqu'au ventre. Sani eut un sursaut.

— Phil !

Il retira à peine sa main. La jeune femme se mordit les lèvres mais elle ne fit rien pour enlever la main enfoncée entre ses cuisses. Ses yeux marron avaient pris une expression ambiguë. À la fois gênée et ravie. Phil Scott laissa sa main. Malko ressentait un trouble un peu malsain. Se demandant la raison de la résignation de Sani. Il se pencha par-dessus les cuisses découvertes et demanda à l'Australien.

— Connaissez-vous un certain Tong Lim ?

Il eut l'impression que le sang se retirait du visage de la Tamil. Phil Scott eut un sourire discret qui se termina en grimace de connivence.

— Moi, non. Mais Sani le connaît. Hein, Sani ?

La jeune femme ne répondit pas. Phil Scott se pencha vers Malko.

— Lim s'est offert son pucelage, il y a quatre ou cinq ans, commenta-t-il avec un cynisme parfait.

Sani baissa les yeux. De nouveau son menton tremblait. Malko avait envie de sauter du taxi. Il essaya de voler au secours de la jeune femme.

— Si ce que vous dites est vrai, remarqua-t-il avec une ironie glaciale, ce monsieur l'a violée au berceau.

Phil Scott eut un rire sec.

— Mais non, elle avait treize ans. C'est l'âge chez les Tamils. Après, ce sont des vieilles filles. Remarquez chez les Chinoises, il y a des vierges de 28 ans. Ça fait une moyenne.

Sani s'était figée, le regard dans le vague. S'efforçant de ne pas pleurer. Comme s'il sentait qu'il avait été trop loin, Phil Scott ôta la main de ses cuisses et lui prit le visage pour l'embrasser.

— Allez, t'es une brave fille. Ne pleure pas, ça va foutre en l'air ton maquillage...

Le taxi tourna le coin de Bras Basah Road dans Beach Road. Ils n'étaient séparés de la mer que par un large terre-plein en travaux. Le *Raffles* se trouvait dans ce qui avait été jadis le cœur de Singapour : le front de mer.

Le taxi stoppa devant le porche et un Indien avec un casque colonial se précipita pour ouvrir la portière.

La légende disait, qu'à l'époque héroïque, le barman du *Raffles* avait tué d'un coup de fusil un tigre qui s'était aventuré dans le bar tapissé d'acajou, réservé par définition aux gentlemen. Le *Raffles Hôtel* avait jadis été l'orgueil de Singapour. Son architecture coloniale

paraissait maintenant un peu vieillotte mais elle avait été pendant plus d'un siècle le symbole de la puissance britannique. Les plus belles fêtes de l'île avaient eu lieu dans le jardin tropical entouré de galeries donnant sur les belles chambres abritées du soleil par d'étranges bananiers taillés en forme d'éventails géants.

Hélas, tout cela était le passé.

Phil Scott abattit la paume sur la nappe blanche, écrasant une chose noire qui allait s'envoler.

— Saleté ! Il y en a plein les chambres. Les boys ne les chassent même plus.

Il ne restait qu'un petit tas noirâtre du cafard-volant. Le garçon ne se dérangea même pas. Certes le cadre était encore superbe, si on ne regardait pas de trop près, mais la peinture blanche des galeries s'écaillait. La plupart des tables étaient vides et les seuls hôtes de marque étaient une nuée de Japonais se faisant photographier devant les bananiers. Malko avait failli cracher sa vichyssoise tant elle était innommable. On avait confondu, pour la faire, lait et yoghourt. La seule boisson avec laquelle on ne risquait pas de s'empoisonner était la bouteille de Vichy St-Yorre ouverte devant eux.

Il pensa avec nostalgie à l'époque où Singapour vivait encore à l'anglaise. À cette époque, le cuisinier coupable d'une telle abomination aurait sûrement reçu vingt coups de latte de bambou sur la plante des pieds. Les Japonais plièrent bagages et on leur apporta du rosbif qui semblait découpé dans une feuille de plastique. Phil Scott soupira :

— C'est vraiment dégueulasse.

Il glissa la main sous la table et remonta la jupe de Sani, qui eut un sursaut tel qu'elle faillit renverser la table.

— On ferait mieux d'aller se distraire, soupira-t-il.

Malko se retint pour ne pas prendre Sani par la main.

Phil Scott commençait à lui taper sérieusement sur les nerfs. Il décida que son dîner devait au moins servir à quelque chose.

— Vous avez entendu parler de la mort d'un certain Tan Ubin ? demanda-t-il.

L'Australien lui jeta un regard mort.

— Qui est-ce ?

— Un journaliste. Il a été dévoré accidentellement par un crocodile, il y a quelques semaines.

Phil Scott en posa sa fourchette.

— Un crocodile ? Ici, à Singapour ?

Malko hocha la tête affirmativement.

L'Australien partit d'un rire énorme. Il s'en étrangeait ! Timidement, Sani sourit, approuvant son seigneur et maître.

— C'est l'histoire la plus drôle que j'ai jamais entendue, rugit-il.

Comme le tigre qui est entré dans le bar ici. La pauvre bête, il aurait eu trop peur de s'empoisonner...

Malko ne se laissa pas démonter.

— Il n'y a plus de crocodiles à Singapour ?

— Empaillés, rugit Phil Scott. Dans toutes les boutiques de Orchard Road. Et dans les fermes à crocodiles. Ailleurs, ils n'auraient que du ciment à bouffer. Qui est-ce qui vous a raconté ce conte de fées ?

CHAPITRE IV

Malko attendit pour répondre que le garçon ait enlevé les crèmes caramel auxquelles ils avaient à peine touché. C'était encore plus ignoble que le reste. Le fantôme de Sir Bernard Raffles, découvreur de Singapour, devait se retourner dans sa tombe...

— C'est, en tout cas, la version officielle de sa mort, dit Malko.

Phil Scott l'examina un instant et dit d'une voix beaucoup plus sérieuse :

— Je n'étais pas à Singapour tous ces derniers temps. Mais si le type dont vous parlez s'est fait bouffer par un crocodile, ce n'est pas dans l'île. Peut-être en Malaisie. Et encore. Ce n'est pas assez sauvage. Les crocodiles sont des animaux timides. Il n'y a pas un coin de Singapour qui ne soit pas habité. Donc, il y a un loup dans votre croco...

Ravi de son jeu de mot, il éclata de rire, pétrissant la cuisse de Sani. Le dîner et le vin l'avaient détendu. Malko commençait à se poser des questions. Il n'avait aucune raison de mettre en doute la parole de la veuve du journaliste. Et pourtant ? Tandis qu'il payait l'addition, il dit :

— Bon, laissons ce crocodile tranquille. Mais Jurong Suntory m'a dit que vous pourriez peut-être m'aider dans mon enquête sur Tong Lim.

— Quelle enquête ? fit Phil Scott.

— Oh, c'est pour un magazine américain, dit Malko. Ce malheureux journaliste devait fournir des informations, mais...

Ils se retrouvèrent dans le hall aux murs d'acajou, parsemé de grands fauteuils d'osier. L'écho d'un orchestre malais venait du bar. Les grands ventilateurs tournaient au plafond. Sani se coula contre Phil Scott. L'Australien alluma une cigarette et se tourna vers Malko.

— Je ne sais rien sur Tong Lim.

Ils s'arrêtèrent sur le porche. Malko était furieux. Il avait gâché une soirée pour rien. La dévotion de Sani pour l'Australien l'agaçait un peu. Il dit :

— Bon, je vais vous laisser et aller reprendre ma voiture.

Phil Scott lui jeta un regard en coin, jouant avec son bracelet de cuivre.

— Venez boire un verre à la maison, proposa-t-il. Vous irez chercher votre voiture à pied. J'habite tout près. Si vous n'avez pas peur de rencontrer un crocodile...

Quelque chose venait de se passer dans sa tête... Malko se dit qu'un homme aussi sur la défensive que l'Australien ne faisait rien sans raison. Autant accepter. À nouveau, ils s'entassèrent dans un taxi. Sani se lova aussitôt contre l'Australien et glissa ses longs doigts entre les boutons de sa chemise les dé faisant un à un. Ensuite, elle posa ses lèvres sur la poitrine de son amant. Comme si Malko n'existait pas. Phil Scott avait fermé les yeux et se laissait faire. Une bête de proie au repos. Une des mains de Sani glissa le long de la toile de son pantalon et s'arrêta sur la bosse du sexe. Personne ne disait plus rien. Pour échapper à cette atmosphère chargée d'électricité, Malko regarda à l'extérieur.

Le taxi remontait vers le nord, évitant Orchard Road en sens unique. Puis il revint sur Orchard par Patterson, presque en face du *Goodwood* et tourna dans une petite allée qui montait perpendiculairement le long du Hilton. Malko nota le nom au passage : Anguilla Road. C'était bordé de petites maisons de bois pleines de charme. Phil Scott les guida le long d'un petit sentier jusqu'à un minuscule bungalow au fond d'un jardin en friches.

— Attention, avertit-il. Il n'y a pas de crocodile, mais j'ai déjà tué trois cobras, dont un royal...

À peine avait-il refermé la bouche que quelque chose bougea dans l'ombre, au pied d'un cocotier. Malgré lui, Malko fit un bond en arrière. Avant de reconnaître une silhouette humaine. Un jeune Chinois qui attendait, accroupi dans l'ombre. Il se leva, échangea quelques mots avec Phil Scott, lui glissa un paquet dans la main et disparut dans l'obscurité. La porte de la maison n'était pas fermée.

— Vous ne fermez pas, s'étonna Malko.

Phil Scott eut un rire satisfait.

— Ici, il n'y a que les cons qui se font voler. Il suffit de se faire protéger par le bon gang... Cela coûte dix dollars par mois. Et on peut tout laisser ouvert. Sinon, ils perdraient la face et on ne les paierait plus...

L'intérieur de la maison était sommairement meublé, avec des sièges de rotin, l'éternel ventilateur au plafond, des coussins en batik et des nattes. Tout cela ne respirait pas la richesse. À peine entré, Phil Scott acheva de déboutonner sa chemise et apparut torse nu. Il s'étira et jeta à Sani :

— Va chercher les sarongs.

La jeune Tamil disparut docilement derrière un rideau.

— Dès que je rentre, je me fous en sarong, expliqua Phil Scott. On est tellement mieux. Un jour, j'irai m'installer à Tahiti. Un bungalow

sur la plage. Sani me fera la cuisine... *Il s'arrêta brusquement, face à Malko.*

— Elle est chouette, non ? 18 ans.

— Elle semble extrêmement docile, remarqua Malko.

L'Australien sourit silencieusement.

— Elle espère que je vais l'épouser. Mais il faut se méfier avec les Malaises. Un jour, elle est foutue de me coller un couteau dans le ventre sans cesser de m'adorer... Vous comprenez, c'est une Tamil, de basse classe, elle a des complexes. À douze ans, ses parents l'ont vendue comme pute à un Chinois. Pour 1 000 dollars. Cela se fait pas mal ici. Il y a des réseaux...

— C'est comme ça qu'elle a connu Tong Lim.

— Right.

Malko ne put pas s'étendre sur le sujet. Sani revenait, des sarongs en batik sur les bras. Phil Scott en jeta un à Malko.

— Faites comme chez vous.

Lui-même acheva de se déshabiller. Sani entoura le sien autour de son corps splendide et se déshabilla avec beaucoup de pudeur, évitant de regarder Malko. Ce dernier ôta ses vêtements et s'enroula à son tour dans son sarong, se demandant ce qui allait se passer. Dans le jardin, on entendait chanter des grillons. Le ventilateur tournait lentement, brassant un air tiède.

Phil Scott s'installa sur une natte, appuyé à des coussins et demanda d'une voix égale :

— Vous aimez tirer sur le bambou ?

— Modérément, dit Malko. Je ne sais pas si j'ai très envie.

Ainsi, ce que le jeune Chinois avait apporté, c'était de l'opium. Voilà pourquoi Phil Scott était si nerveux au début de soirée. Le manque... Malko ne se souciait pas de fumer. La drogue ne l'avait jamais attiré.

Sentant sa réticence, Phil Scott dit, mi-figue, mi-raisin :

— Si vous voulez faire du business avec moi, il faut d'abord qu'on soit copains...

Sani attendait. L'Australien lui flatta la croupe.

— Va chercher ce qu'il faut.

Elle s'éclipsa. Aussitôt les yeux bleus clairs de l'Australien se fixèrent sur Malko avec intensité.

— Votre histoire Lim, qu'est-ce que vous voulez au juste ?

Malko décida de ne pas mentir.

— Le retrouver, d'abord. Il semble intouchable.

Phil Scott fit claquer sa langue.

— Écoutez, dit Scott. Vous rencontrez toujours des types qui nous disent, je connais Dieu, je suis une merveille, et qui sont des merdes. Qui ne savent rien, qui ne connaissent que leur amah. Moi, je connais

tout le monde à Singapour. Et tout le monde me connaît. Alors, je peux vraiment vous aider.

Malko se dit que Phil Scott était un de ces mythomanes tropicaux qui pullulaient en Asie, vivant de combines et de trafics, changeant de pays lorsque leur crédit était épuisé dans tous les bars. Une future épave.

— Seulement, ça risque de coûter cher, remarqua l'Australien, sans trop appuyer. Il y aura des intermédiaires à rétribuer...

— Cela peut s'arranger, affirma Malko.

Il se demanda si l'Australien connaissait son appartenance à la C.I.A... Au pire, il devait s'en douter. Sani glissa dans la pièce, pieds nus, avec d'une main un plateau et dans l'autre, un objet qui ressemblait à une canne en argent, au pommeau recourbé.

— Tiens, remarqua Malko, c'est une pipe méo.

Elle était beaucoup plus longue que les pipes classiques et l'opium se mettait au bout de la partie recourbée, au lieu d'avoir un fourneau aux deux tiers, comme les pipes classiques. Les incrustations d'ivoire étaient superbes.

Les dents blanches de Phil Scott se découvrirent en un large rire silencieux.

— Allons, fit-il, vous n'êtes pas aussi con que vous faites semblant.

Il appuya la nuque sur les coussins et soupira :

— Ce qu'il y a de meilleur dans la vie, c'est une bonne pipe d'opium et ensuite une fille comme Sani.

La jeune Tamil était accroupie en train d'allumer la lampe à huile pour réchauffer l'opium contenu dans un petit pot. Malko se demanda où il avait mis les pieds. Mais son instinct lui disait que Phil Scott était l'homme dont il avait besoin. Une pipe d'opium ne le tuerait pas. Il regarda Sani, le sarong moulant sa peau mate, la poitrine épanouie, les cuisses nues, le visage attentif, sous son étrange casque doré. Comment une fille pareille restait-elle avec un déchet comme Phil Scott ?

La boulette marron commença à grésiller au bout de la longue aiguille. La première pipe était prête. Avec déférence, Sani la tendit à Phil Scott.

— Ferme la porte, jeta sèchement ce dernier en la prenant. Tu veux nous attirer des emmerdes ou quoi. Pour Malko, il ajouta : « Ici, ils ne plaisantent pas. Un type s'est fait piquer avec une pipe qui n'avait pas servi depuis 20 ans. 500 dollars d'amende. »

La porte fermée, il prit l'embout et aspira avidement, les yeux fermés. Sani le contemplait avec des yeux émerveillés. Ses jambes s'étaient un peu ouvertes et Malko, troublé, aperçut le buisson sombre de son ventre.

Là, elle n'avait pas mis de laque dorée.

Malko eut une quinte de toux qui lui arracha la gorge. L'odeur, à la fois fade et âcre de l'opium, lui irritait les bronches. Près de trois heures s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient commencé à fumer. Le petit pot était vide mais la lueur dansante de la lampe à opium donnait aux trois silhouettes allongées sur les nattes et les coussins des formes fantastiques. Malko s'était contenté de trois pipes. Sani avait à peine touché à l'opium, mais Phil Scott devait en être à sa quinzième pipe. Étendu sur le dos, les yeux fermés, il respirait régulièrement. Sa main gauche jouant avec le casque doré de Sani, agenouillée à côté de lui. La jeune Tamil, le visage inexpressif, les yeux dans le vague, lui caressait doucement la poitrine, en un mouvement circulaire.

Tout à coup, la main de l'Australien quitta la tête de Sani, glissa sur le sarong, s'attarda sur le nœud dans le dos. Il tira d'un coup sec inattendu. Malko suivait tous ses gestes. Le batik glissa sur la peau brune, révélant la poitrine, puis tomba autour des hanches de Sani. Sa poitrine semblait sculptée dans l'ambre, avec des pointes longues et noires, comme des bouts de poire. Distraitement, Phil Scott les effleura de la paume de sa main. Sani avait fermé les yeux et tous ses traits exprimaient le ravissement le plus complet. La main de Phil Scott s'attarda sur la chair ferme comme pour en prendre le contour, puis remonta et vint se poser sur la nuque de la jeune femme.

De l'autre main, il défit le sarong, noué autour de sa taille, l'ouvrit, découvrant un ventre plat barré d'une large cicatrice blême et un sexe flasque.

Sani avait ouvert les yeux. Son regard se posa sur le ventre découvert, avec une sorte de fascination humble. Comme si c'était la plus belle chose de la terre. Phil Scott n'eut pas à faire un geste. Les longues mains brunes abandonnèrent sa poitrine, rampèrent le long de son ventre et se refermèrent en conque autour du sexe.

Soudain, le grésillement de la lampe parut insupportable à Malko. Il ne pouvait détacher ses yeux du spectacle. C'était aussi fascinant que le duel d'un cobra et d'une mangouste. En une suite de mouvements coulés, reptiliens, Sani se déplia, s'allongea sur la natte, de façon à ce que sa tête rejoigne ses mains, tournant vers Malko ses hanches rondes et ses reins cambrés. Avec une absence totale de pudeur, en complète contradiction avec son attitude précédente. Le sarong gisait maintenant autour de ses jambes. Glissant ses doigts sous le sexe de son amant, elle inclina son casque d'or lentement et enfouit dans sa bouche l'organe flasque.

Phil Scott demeurait rigoureusement immobile, son beau visage figé, les yeux ouverts, les bras le long du corps. Ailleurs.

Contrastant avec la vie nouvelle dont Sani était animée. Son corps ondulait imperceptiblement, des épaules aux hanches comme si tous ses muscles participaient à sa caresse. Une grande ride barrait son front, révélant sa concentration. Sa tête montait et descendait avec des mouvements imperceptibles, comme si elle avait peur de blesser le sexe qu'elle caressait. Ce casque de cheveux dorés donnait à toute la scène un insolite aspect surréaliste. Malko bougea, et le craquement d'une de ses articulations retentit dans le silence comme un bruit obscène. Cela ne semblait pas être de la provocation de la part de Sani, mais une sorte de dédoublement. À un mètre de lui, il voyait sa croupe se soulever et retomber, au rythme de sa tête, comme si elle l'appelait silencieusement.

Le sang commençait à battre dans ses tempes. Sani aurait débloqué l'érotisme d'un archevêque.

La dose d'opium qu'il avait fumée le plongeait dans un climat euphorique, mais n'était pas suffisante pour émousser ses sensations. Il devait se retenir à quatre pour ne pas se lever et la prendre. Le sang battait dans son sexe, et il se demanda s'il allait pouvoir se retenir longtemps.

Pour faire baisser sa tension, il reporta son regard sur Phil Scott. Les muscles de sa mâchoire étaient crispés. Ses doigts jouaient automatiquement avec le batik de la natte, sa pomme d'Adam montait et descendait. Malko réalisa d'un coup pourquoi les mouvements de Sani étaient si lents et si mesurés. Sa caresse n'avait encore eu aucun résultat. Phil Scott lui saisit soudain la nuque et l'arracha de son ventre.

— Tu les suçais mieux que ça tes Chinois, croassa-t-il d'une voix pleine de méchanceté.

Une onde de douleur passa dans les yeux marrons de Sani. Mais sans un mot, elle rabaissa sa bouche et reprit sa caresse.

Malko, discrètement, se redressa sur son séant. Il n'eut pas le temps d'aller plus loin. Phil Scott avait tourné vers lui des yeux de glace.

— Restez, fit-il, nous parlerons business tout à l'heure.

Chacun des nerfs de Malko était transformé en câble à haute tension. La lampe à opium s'était éteinte et seule la clarté d'un réverbère d'Anguilla Road permettait de discerner quelque chose. Sani continuait son inlassable caresse, sans paraître se fatiguer. Sans résultat non plus. Peu à peu, Phil Scott avait été pris d'une activité fébrile. Il avait de brusques sursauts, grognait, se trémoussait, arrachait de son ventre la tête de Sani, l'injuriait. Celle-ci continuait inlassablement, sans un regard pour Malko, comme un renard creusant son terrier.

Elle s'interrompit enfin, glissa le long du corps étendu,

s'allongeant sur lui et se mit à onduler, incrustant son ventre au sien.

Ce corps brun, superbe était suprêmement excitant. Sauf pour Phil Scott.

Brutalement, ce dernier attrapa Sani par l'épaule et la fit basculer sur le côté. Elle se retrouva sur le dos, le triangle de son pubis faisant une tache plus sombre sur sa peau cuivrée. Elle haletait légèrement, la bouche entrouverte, le corps encore agité d'ondulations.

Phil Scott se dressa brusquement, appuyé sur une main. Une lueur de folie brillait dans le bleu de ses yeux délavés. Il la prit à la gorge, la secouant violemment.

— Salope, tu veux te faire baiser. Hein, c'est tout ce que tu veux !

— Phil ! gémit Sani d'une voix étranglée, please. Je t'aime.

— Salope, répéta l'Australien avec conviction. *Il se tourna vers Malko.* « Baisez-la ! Qu'elle me foute la paix. »

Appuyé sur un coude, Malko observait la scène, partagé entre le dégoût et le désir. Cela avait une allure irréelle de mauvais psychodrame. Sani tourna lentement la tête vers lui et il croisa son regard. Entièrement soumis, avec une sorte de désespoir animal et autre chose de plus ambigu.

— Vas-y, répéta Phil Scott.

Il lâcha son cou et, violemment la poussa contre Malko. Elle s'approcha à quatre pattes et, comme une automate, se coula contre lui. Il sentit la tiédeur de son corps élastique à travers le tissu du sarong, et cela fit battre encore plus vite le sang dans ses tempes. D'abord, elle demeura strictement immobile, puis sa bouche mordit légèrement la chair de son épaule, descendit le long de son torse, ses mains défirent le sarong, comme on déshabille un enfant, trouvèrent son ventre. Leur seul contact faillit le faire hurler de plaisir. Elles étaient si souples qu'elles semblaient ne pas avoir d'os.

Le ricanement tout proche de Phil Scott le toucha brutalement.

— C'est ça ! Petite salope. Excite-le bien !

Dressé sur un coude, il les observait, ses yeux bleus brillant de haine. Malko remarqua que la caresse de Sani semblait avoir agi à retardement. Mais Phil Scott ne semblait pas s'en soucier. La bouche de Sani le quitta. D'un seul geste, elle se coula contre lui, l'enjamba, creusa son ventre et s'empala sur lui d'un geste coulé. Sans même qu'il ait à se guider en elle, tant elle était déjà prête. Instinctivement, il enfonça ses doigts dans la chair élastique de ses hanches. Elle se redressa, les yeux révoltés, la bouche ouverte sur un cri silencieux. Le torse très droit, faisant jaillir sa somptueuse poitrine, s'élevant et se laissant retomber sur un rythme lent, s'accrochant des deux mains aux flancs de Malko.

Phil Scott, dressé sur un coude, les contemplait, les prunelles agrandies comme un hibou, son sexe en érection. Les yeux fixés sur le

couple, sa main commença à s'activer, tandis qu'il murmurait des mots incompréhensibles.

Sani avait tourné la tête vers lui, les yeux pleins d'amour dément. Elle accéléra les mouvements de son bassin, calquant son rythme sur celui de son amant. Ne laissant aucune initiative à Malko.

En entendant le gémissement rauque, il sut avant même de le voir que Phil Scott était arrivé au bout de son chemin. Aussitôt, comme prise de frénésie, Sani accéléra son rythme, Sani soulevant ses reins si loin qu'elle faillit le perdre, se laissant retomber de tout son poids ensuite. Jusqu'à ce que la semence de Malko jaillisse en elle. Elle s'immobilisa aussitôt, le ventre frémissant, les yeux fixés sur son amant.

Phil Scott avait toujours la main nouée autour de son organe, les traits crispés, douloureux. Comme si, au dernier moment, il n'avait pu aller au bout de son plaisir.

Alors, il se passa quelque chose d'inouï. Sans même s'arracher de Malko, Sani pivota, allongea la main vers l'Australien, atteignit son sexe, écarta les doigts de son amant, prit leur place. En quelques mouvements, elle en vint à bout. Phil Scott poussa un cri léger, se laissa aller en arrière. La main avec laquelle il s'était caressé, partit à la rencontre de celle qui tenait encore son sexe. Les dix doigts s'entrelacèrent et demeurèrent immobiles. Malko en dépit du poids de Sani sur lui, sentait qu'il n'existait plus.

Ils restèrent ainsi un temps qui parut infiniment long à Malko. Le poids de Sani lui coupait la respiration. Puis la jeune femme s'écarta doucement de lui, aussi naturellement que s'ils venaient de prendre le thé. Elle dégagea ses doigts de ceux de Phil Scott. Ce dernier était retombé en arrière, foudroyé, et s'était endormi immédiatement, la bouche ouverte. Sani ramassa un des saris, se drapa dedans, jeta un regard plein de tendresse à l'Australien, puis se tourna vers Malko, et dit d'une voix douce :

— Il ne faut pas en vouloir à Phil. Il est très malheureux parce qu'il ne peut plus faire l'amour normalement. Il lui faut des choses très compliquées, maintenant...

— Qu'est-ce qui l'a amené là ?

Sani eut un sourire innocent et triste.

— Le « chaud⁽⁷⁾ » surtout. Depuis deux ans, il boit aussi.

Malko était en train de se rhabiller, perplexe :

— Pourquoi supportez-vous cela ? demanda-t-il. À dix-huit ans...

Sani secoua doucement la tête.

— Je l'aime. Quand nous serons mariés, cela ira mieux.

Il éprouvait une certaine honte d'avoir fait l'amour de cette façon. Sani semblait l'avoir totalement oublié. Elle l'accompagna à la porte et dit très vite :

— Je suis sûre qu'il peut vous aider pour ce que vous cherchez.

— Comment le savez-vous ?

— Il m'en a parlé. Il a appris que Tong Lim est à Singapour.

Malko sentit son cœur battre plus vite. Mais Sani repoussait déjà la porte. Sans même l'embrasser.

Dans le jardin, l'air était tiède, les étoiles brillaient. Il se retrouva sur Orchard Road déserte, la tête lourde, et agité de pensées contradictoires. Est-ce que, par hasard, cette folle soirée allait lui être utile ? Le grand building blanc du Mandarin se détachait sur le ciel clair un peu plus bas. Il lui fallut à peine cinq minutes pour regagner le *Goodwood*. En se mettant au volant, il se dit que le beau vernis du puritanisme de Singapour commençait à craquer. Il y avait sûrement d'autres fissures. Pour regagner le *Shangri-la*, il ne croisa pas une seule voiture. À 3 heures du matin, Singapour était totalement mort. Le portier chamarré à aigrette le regarda curieusement.

Malko n'arrivait pas à ôter de son esprit l'incident des crocodiles. Il fallait un autre son de cloche que l'opinion de Phil Scott.

Le siège du « Criminal Investment Department » ressemblait à toutes les polices du monde. Un bâtiment vieillot aux murs jaunes de trois étages, aux fenêtres grillagées, qui faisait le coin de Robinson Road et de Hill Street. L'employée chinoise du desk, à l'entrée, examina la carte de Malko avec indifférence.

— Vous avez rendez-vous avec l'inspecteur principal Yun Cheng Tai ?

— C'est cela, dit Malko.

Le conseiller culturel de l'Ambassade U.S. – employé du chiffre de la C.I.A. – avait arrangé le rendez-vous. Présentant Malko sous sa couverture de représentant de Mony. À ce stade, les barbouzes singapouriennes devaient encore ignorer son appartenance à la C.I.A. Il fallait en profiter. Malko laissa son regard errer sur les hauts plafonds, les ventilateurs, la peinture écaillée. Pas gai. Un policier en uniforme vint le chercher et l'introduisit dans un bureau occupé par trois Chinois en bras de chemise, aux mains couvertes de graphiques. L'un d'eux, grassouillet et affable, les cheveux très courts, se leva pour serrer la main de Malko.

— Je suis heureux de pouvoir vous aider, dit-il avec l'accent zézayant des Chinois. Vous voulez des détails sur la mort de Mr Tan Ubin, je crois ?

— Right, dit Malko. Mr Ubin avait souscrit une police d'assurance à notre Compagnie et sa mort nous a paru étrange. Comme je faisais une tournée dans le Sud-Est asiatique, mon siège m'a demandé de me

renseigner auprès des autorités locales. Est-il exact que Mr Ubin avait été dévoré par un crocodile sur le territoire de Singapour ?

Le policier chinois était en train de parcourir un dossier. Il leva la tête impassible.

— C'est tout à fait exact, sir. Et très regrettable. Un accident très rare.

— Que s'est-il passé ?

Le policier se rejeta en arrière dans son fauteuil.

— Nous n'avons pas pu reconstituer exactement les circonstances de l'accident. Il semble que la victime se soit arrêtée en bordure d'un marécage sur le territoire de la commune de Ponggool pour satisfaire un besoin naturel. Dans l'obscurité, elle n'aurait pas vu un crocodile tapi dans les hautes herbes. Celui-ci lui a happé le pied et l'a tiré dans le marécage où il l'a achevé, en lui broyant la tête.

— Mais il a dû crier ! objecta Malko.

Le policier secoua la tête.

— Il n'y avait personne à proximité. Cela a dû se passer très vite. La perte de sang massive l'a fait s'évanouir très vite... Mais il n'y a aucun doute, regardez.

Il tendit une photo à Malko qui réprima un frisson. On voyait sur le document une jambe sectionnée à mi-mollet, en lambeaux. Le reste du corps était caché. Malko rendit la photo et demanda :

— A-t-on retrouvé le crocodile ?

— Non, sir, avoua le Chinois d'un ton désolé, en dépit des battues qui ont duré plusieurs jours. Mais nous n'avons pu sonder tous les marécages. La population a été prévenue pour éviter d'autres accidents...

Malko resta silencieux un instant.

— Sait-on ce que faisait Mr Ubin à cet endroit ? C'est un peu éloigné du centre, n'est-ce pas ?

Le policier chinois rejeta sa tête en arrière pour rire.

— Nous ne surveillons pas les gens, s'esclaffa-t-il. Peut-être avait-il un rendez-vous. Beaucoup d'Indiens habitent à Ponggol. Il y a de très jolies filles.

Malko sentit qu'il n'en tirerait rien de plus. Il remercia et se fit raccompagner. Le soleil chauffait comme l'enfer. Il mit l'air conditionné dans la Datsun qui faisait un bruit de fin du monde. Il était de plus en plus perplexe.

Oui ou non, la mort de Tan Ubin était-elle naturelle ? Cela ne semblait faire aucun doute pour la police. Et de plus, un crocodile n'était pas une arme de crime très maniable. En attendant que Phil Scott émerge des vapeurs de l'opium, il avait envie d'aller voir celle qui avait contacté la C.I.A. au sujet du mystérieux Tong Lim.

Margaret, sa fille.

CHAPITRE V

— Miss Lim is coming, annonça la vieille amah avec un sourire édenté. Puis, elle s'éloigna à petits pas vers la véranda laissant Malko seul dans le hall, meublé de commodes chinoises.

La maison de Tong Lim ressemblait à une publicité pour l'époque coloniale anglaise. Le plancher en teck luisait de propreté, la peinture blanche des jalousies n'avait pas une écaille, les bananiers du jardin étaient taillés au millimètre. Elle se cachait au fond d'une allée sinueuse donnant sur Tanglin Road, mais au-delà on n'entendait que le chant des oiseaux.

Il y eut un glissement imperceptible sur le plancher. Malko se retourna. Une jeune Chinoise vêtue d'un chemisier blanc et d'une jupe plissée venait de surgir d'une tenture derrière lui. Son visage boutonneux et rond aux yeux tellement bridés qu'ils en étaient presque invisibles exprimait une surprise polie. Elle tenait à la main la carte de Malko.

— Mr Linge ? I am Margaret Lim.

Il s'était bien gardé de téléphoner, comptant sur l'effet de surprise. Il lui adressa son sourire le plus enjôleur.

— Je suis très heureux de vous rencontrer, dit-il. Je suis journaliste et je prépare un grand article sur votre père...

Au mot de journaliste, le visage rond, s'était durci et le sourire avait disparu. Margaret Lim fit quelques pas en direction de la véranda qui entourait la maison et où étaient pendues plusieurs cages à oiseaux. Elle eut un rire gêné.

— Mais, ce n'est pas moi qu'il faut venir voir, c'est mon père. Il sera sûrement heureux de vous voir.

Elle était si naturelle que Malko s'y laissa prendre, plein d'espoir.

— Il est à son bureau ?

Margaret Lim eut un rire poli et embarrassé.

— Je ne sais pas vraiment. Mon père a beaucoup d'affaires, il n'est pas toujours au même endroit. Mais là-bas ils vous diront...

Sournoisement, elle s'éloignait de plus en plus, pour forcer Malko à sortir du hall. Ce dernier fit semblant de ne pas s'en apercevoir.

— Miss Lim, demanda-t-il, je cherche votre père depuis une semaine. En vain. Pouvez-vous me dire où il se trouve ?

Il y eut un silence interminable. Puis Margaret Lim battit rapidement des paupières, choquée d'une question aussi directe et balbutia :

— Mais je ne sais pas, je ne suis pas toujours là, je travaille, je crois que...

— Il y a combien de temps que vous ne l'avez pas vu, continua Malko. Une heure, une semaine, un mois ?

Margaret Lim rit. Le rire gêné de l'Asie.

— Je ne pourrai pas vous dire. Quelques jours peut-être. Mais cela n'a rien d'étonnant. Au bureau, ils vont vous...

Elle mentait si visiblement que c'en était gênant.

— Miss Lim, dit Malko, je suis venu des U.S.A. spécialement pour voir votre père. J'aimerais que vous m'aidiez.

La jeune Chinoise changea brusquement d'attitude.

— Oh, je suis désolée ! Je vais essayer de vous aider. Je ne savais pas que vous veniez de si loin. Voulez-vous déjeuner avec moi ? Je vous parlerai de mon père.

— Avec plaisir, dit Malko, surpris par ce revirement inattendu.

Enfin un « break ». Mais aussitôt, il fut noyé dans un flot de paroles. Margaret s'était assise en face de lui dans un grand fauteuil d'osier et lui débitait un flot d'informations touristiques... Un vrai message publicitaire.

Elle s'interrompit pour donner des ordres en malais à l'amah qui avait resurgi. Trente secondes plus tard, une Mercedes grise stoppa devant le perron. Margaret Lim sauta sur ses pieds.

— Je vous emmène. Le chauffeur vous ramènera prendre votre voiture.

Ils s'installèrent à l'arrière et la Mercedes s'ébranla doucement dans Ridley Park.

Margaret Lim continuait, intarissable, débitant ses informations d'un ton léger. Mais ses yeux avaient une expression de panique et de fines gouttelettes de sueur perlaient au-dessus de sa lèvre supérieure. Comme si elle luttait contre une angoisse tenace.

Profitant d'un trou, Malko demanda :

— À propos, y a-t-il des crocodiles à Singapour ?

Margaret Lim sauta sur le sujet.

— Bien sûr, il y a plusieurs « fermes de crocodiles ». On les élève pour les peaux et la viande.

— La viande ? fit Malko suffoqué.

Margaret eut un petit rire complice.

— Oh, mais on ne dit pas aux gens que c'est du crocodile ! Cela se vend en Indonésie.

Malko poursuivait son idée.

— Mais en dehors de ces fermes, il y a des crocodiles à Singapour.

En liberté ?

Margaret Lim prit l'air carrément offusquée.

— Nous ne sommes pas un pays sauvage ! Il n'y a plus d'animaux à Singapour. D'ailleurs où iraient-ils ? C'est trop petit.

Malko n'insista pas. Le mystère s'épaississait. La Mercedes ralentit et stoppa devant un building flambant neuf. Un Hindou en turban se précipita et ouvrit la portière avec des démonstrations de servilité à la limite de l'abjection, rasant le sol de sa barbe. Margaret sortit, redressant sa petite taille et annonça fièrement :

— Voilà mon hôtel ! 350 chambres, une piscine et quatre restaurants.

Elle ne devait pas avoir plus de vingt-trois ans. Malko sourit, amusé par sa fierté enfantine.

— C'est vraiment à vous ?

— Papa me l'a donné, avoua la jeune Chinoise. Pour mes vingt et un ans.

Encore une que la famine ne guettait pas. Malko comprenait pourquoi tant de gens protégeaient Mr Lim. Un homme qui donne des hôtels de 350 chambres comme cadeau d'anniversaire commande le respect... Au milieu d'une haie de courbettes, on les mena jusqu'au restaurant, une grande salle sans charme décorée de dragons dorés.

— Nous allons déjeuner, annonça Margaret Lim. Peut-être que mon père viendra nous rejoindre.

Malko n'arrivait plus à mâcher tant il avait la bouche pleine. Ce n'était plus un repas, mais du gavage. Autour de la table, s'agitait un véritable ballet de serveuses, portant chacune un plateau accroché au cou, contenant quelques spécialités. Au déjeuner, il n'y avait jamais de menu dans les restaurants chinois. Chaque plat était présenté dans une assiette de taille différente, ce qui simplifiait l'addition. Margaret Lim rameutait les serveuses à petites injections sèches. Quand l'assiette de Malko était trop pleine, elle remplissait la sienne et transvasait ensuite, avec ses baguettes. Mettant un point d'honneur à ce que Malko ait la bouche pleine sans arrêt, sans doute pour l'empêcher de poser des questions. Ou bien encore avec de petits rires, elle trempait des choses inconnues et délicieuses dans une des innombrables soucoupes de sauce qui parsemaient la table et attendait, la baguette en l'air, nourrissant directement Malko !

Celui-ci parvint enfin à placer un mot :

— Vous nourrissez ainsi tous vos amis ?

— C'est la coutume, affirma Margaret Lim. On doit faire manger son hôte.

Malko aurait préféré moins de plats et plus d'informations. Quelque chose l'avait frappé.

— Vous parlez anglais aux serveuses, remarqua-t-il. Elles sont

pourtant Chinoises comme vous.

Margaret éclata de rire.

— Mais je parle à peine chinois ! Je ne sais pas écrire mon nom. Je me sens Singapourienne, pas Chinoise. Elles aussi.

Il détailla cette fausse Chinoise. Avec moins de boutons, elle aurait été assez appétissante.

Les plats cessèrent de venir aussi brusquement qu'ils étaient apparus. Remplacés par des serviettes brûlantes. Le déjeuner était terminé. Il n'avait pas duré vingt minutes. Les Chinois aiment manger peu, vite et souvent. Malko avala en se brûlant la soupe qu'on se préparait à lui retirer. Margaret Lim consulta discrètement sa montre.

— J'ai rendez-vous avec des Japonais, expliqua-t-elle. Une agence de voyages de Tokyo.

Malko réalisa soudain qu'en près d'une heure, Margaret Lim avait réussi la performance de ne rien apprendre à Malko sur son père...

— Je croyais que nous devions voir Mr Lim ? remarqua-t-il.

— Quelquefois, il passe me voir, dit-elle. Mais maintenant, il ne viendra plus. Combien de temps restez-vous à Singapour ?

— Jusqu'à ce que je vois votre père, fit Malko.

De nouveau, la peur apparut dans les yeux de la jeune Chinoise. Elle marqua le coup d'un petit rire, signe d'embarras chez les Asiatiques.

— Donnez-moi le numéro de votre chambre au *Shangri-la*, dit-elle. Je vous appellerai dès que je saurai où il se trouve. Vous ne m'avez pas dit pour quel journal vous travaillez ?

Malko évita la question, lâchant sa dernière carte.

— À propos, je crois que vous connaissez un de mes amis, John Canon, qui travaille à l'ambassade américaine. Votre père souhaitait le rencontrer, il y a quelques temps.

Les cils de Margaret Lim se mirent à battre à la vitesse des ailes d'un oiseau-mouche. Cette fois, elle n'arrivait pas à dissimuler entièrement son trouble. Les mots se bousculaient dans sa bouche.

— Non, non, dit-elle, je ne connais pas cet homme. C'est une erreur. Sûrement une erreur. Au revoir, je vous appellerai. La Mercedes va vous reconduire.

Elle s'éloignait déjà dans le hall. Passez muscade. Pas de Lim. Malko, ivre de rage, monta dans la Mercedes. Il avait la déprimante impression d'être une balle de ping-pong. Quant au mystérieux Tong Lim, il était plus insaisissable que jamais. Il restait Phil Scott. S'il s'était remis de sa triste orgie et s'il se souvenait encore de sa promesse. Après cette ultime tentative, Malko n'aurait plus qu'à retourner se bronzer à Pattaya.

En 1945, les Japonais ont signé la reddition dans ce bureau, annonça triomphalement Phil Scott. Alors, où en êtes-vous ?

L'Australien avait retrouvé toute sa superbe. Coiffé avec soin, l'œil vif, le ventre rentré, le bracelet de cuivre bien astiqué. Il s'assit dans un fauteuil et alluma une cigarette.

— Alors, où en êtes-vous ?

— Nulle part, avoua Malko.

Phil Scott souffla sa fumée, sans répondre. Regardant la pluie drue qui s'était brutalement mise à tomber. Queue de mousson.

Le Cathy Building se dressait au bas d'Orchard Road écrasant de sa masse marron un vieux cinéma tout gris spécialiste des ersatz de Dracula. Propriété des omniprésents Shaw Brothers. Phil Scott y louait deux petits bureaux. Dans le premier, trônait une secrétaire malaise à la lourde poitrine et aux épais cheveux noirs tombant jusqu'à la taille. À la façon dont Phil Scott la regardait, elle ne devait pas seulement taper à la machine. Ce bureau avait un curieux côté irréel. Comme s'il ne s'y traitait pas de vraies affaires. De la poussière partout, peu de dossiers. Pas de coups de téléphone. La secrétaire apporta du thé.

De nouveau, Phil Scott semblait nerveux, inquiet, jouant sans cesse avec le bracelet de cuivre qui lui enserrait le poignet.

— Vous avez essayé de trouver le père Lim ? demanda-t-il.

Malko lui raconta son entrevue avec Margaret. L'Australien eut un rire sec.

— Margaret, c'est une vraie machine à sous ! Elle ne pense qu'au fric... C'est dommage, elle a un beau cul, ajouta-t-il, toujours galant. Mais elle vous a raconté des histoires, conclut-il péremptoirement. Tong Lim se trouve à Singapour.

Malko regarda la rade immense, dans le lointain les centaines de cargos, les orgueilleux buildings de « Shanton Way », le grouillement de Chinatown. Singapour était une ville où on pouvait se cacher ou sortir facilement. Chaque jour des dizaines de jonques descendaient la « Singapore River » pour se rendre dans la rade. Pratiquement sans aucun contrôle. À première vue Singapour semblait sans mystère, une petite dictature bien propre où on pouvait boire l'eau du robinet et où les fonctionnaires étaient d'une intégrité terrifiante. Où les morts étaient accidentelles, pas criminelles. Un oasis de pureté et de puritanisme dans la corruption de l'Extrême-Orient. Du maoïsme sans Mao... Mais l'existence d'un Phil Scott créait une lézarde dans cette belle façade. Lee Kuang Yew avait seulement habillé l'île d'un vernis puritain.

Mr Lim semblait faire partie de cette vie souterraine qu'il commençait à deviner.

— Comment savez-vous que Tong Lim est à Singapour ? demanda-

t-il.

Phil Scott eut un sourire en coin.

— Vous pouvez me croire sur parole.

— Où ?

Les yeux bleus de Phil Scott s'emplirent d'une joie malsaine.

— Ne soyez pas naïf ! Ce ne sont pas des choses que l'on affiche.

Mais cela peut se savoir. Avec de l'argent.

Phil Scott écrasa sa cigarette dans le cendrier.

— Pour qui travaillez-vous ? Votre truc de journaliste, c'est bidon. Vous n'avez pas l'air d'un flingueur, mais je ne voudrais pas commettre d'erreur et me retrouver coupé en petits morceaux. Ils ont le sens de la famille développé, les Chinois.

— Je ne veux aucun mal à Lim, affirma Malko. Je veux seulement lui parler. Il a essayé récemment de contacter des gens que je connais.

— Canon ?

— Si vous voulez, dit Malko. Disons que c'est John Canon.

— Je n'aime pas beaucoup ces histoires, fit l'Australien. Avec les Singapouriens, il faut faire attention où on met les pieds. Il y a deux ans, vos petits copains ont essayé de noyauter la « Spécial Branch ». Ça n'a pas plu. Ils ont coincé le gars et l'ont mis au trou... Ça a coûté 3 millions de dollars pour le faire sortir... Comme ils n'en paieraient pas 3 000 pour moi...

— Ne soyez pas si pessimiste, dit Malko.

Sans qu'aucun des deux aient prononcé le nom de la C.I.A., ils savaient parfaitement à quoi s'en tenir. Malko essayait de jauger Phil Scott. L'Australien pouvait ne rien savoir du tout, n'être qu'un mythomane tropical en quête de quelques dollars pour satisfaire les petits vices qui lui maintenaient la tête hors de l'eau.

La secrétaire frappa et passa son imposante poitrine par la porte.

— Sir, Mr Lhoo voudrait vous voir.

Phil Scott consulta une énorme Seiko pleine de cadrans et d'aiguilles qui devait indiquer même les marées et dit :

— J'ai des trucs à voir avec ce type. Ça risque d'être long. Ensuite, je vais à Djakarta. Mais je vais m'occuper du problème. Seulement il me faut une garantie. Quelque chose comme 50 000 dollars.

— C'est beaucoup d'argent, remarqua Malko.

— Des dollars Singapore... se hâta de préciser Phil Scott. Vous m'en donnez la moitié avant. Personne ne vous aidera pour Lim en dehors de moi. Les Indiens voudraient bien, mais ils ne savent rien et les Chinois savent, mais ils ne voudront pas. Moi, j'ai des contacts.

— Je vais voir, dit Malko. De toutes façons, je ne vous donnerai pas plus de 10 000 dollars maintenant.

L'Australien fit semblant d'hésiter puis laissa tomber avec un sourire :

— Vous êtes radin ! OK ! Si vous voulez que je bouge, portez le fric à Sani. En billets de 100. Elle est tous les jours à la piscine du *Mandarin* jusqu'à cinq heures.

Il se leva. Malko aperçut, en traversant l'autre bureau, un Chinois maigrelet, assez pauvrement vêtu, tassé sur une chaise.

C'était un monde bizarre, malsain, clandestin. Là il retrouvait l'Asie qu'il connaissait. Il dut attendre dans le grand hall orné d'une gigantesque sculpture de cuivre. Une averse tropicale tombait drue, obscurcissant le ciel sans rafraîchir l'atmosphère. Il prit la carte de Singapour dans son attaché-case et regarda où se trouvait Ponggol. Il voulait vérifier quelque chose qui le tracassait. Dix minutes plus tard il se traînait dans Serangoon Road au volant de la Datsun.

Là, Singapour ressemblait encore à Singapour. Un grouillement de petites boutiques, d'étalages à même le trottoir, de tri-pousses chevauchés par de vieux Chinois squelettiques, des restaurants de plein air. Il se demandait si la mort de Tan Ubin était liée à l'évaporation de Tong Lim. Et comment ?

La mâchoire claqua avec un bruit terrifiant. Engloutissant le gros oiseau. Malko réprima un frisson d'horreur. Il avait à peine eu le temps de voir la gueule s'ouvrir et se refermer. Le crocodile, qui venait de le happer en bougeant à peine le cou, était toujours aussi immobile.

Son voisin se rapprocha, et sa gueule s'ouvrit, resta ainsi, découvrant le palais sans langue, les dents irrégulières coupantes comme des rasoirs. Les yeux mi-clos, le saurien commença à attendre.

À côté de Malko, le jeune Chinois qui venait de jeter l'oiseau dans la fosse éclata d'un rire féroce et joyeux.

— Another one, Sir ? He is fast⁽⁸⁾ !

— No, thank you, dit Malko.

Il fourra deux billets dans la main du Chinois qui s'éloigna. Un car plein de Japonais venait de quitter la « Crocodiles farm » et Malko restait seul. Fasciné par le grouillement au-dessous de lui. Le soleil tapait sur des dizaines de crocodiles empilés dans une fosse en ciment de 4 mètres sur 4 en partie remplie d'eau. Les sauriens étaient entassés comme des sardines, la plupart la gueule ouverte, tous semblant dormir. L'un d'eux avait la moitié du museau arraché. Aucun ne dépassait 1 m 50. La « ferme » se composait d'une demi-douzaine de fosses semblables et d'un atelier où on traitait sommairement les peaux. C'était celle qui se trouvait le plus près de Ponggol, là où on avait retrouvé le corps déchiqueté de Tan Ubin.

C'était facile de basculer dans la fosse, le muret ne dépassait pas un mètre. Maintenant que les sauriens avaient repris leur immobilité,

on ne sentait plus le danger. Ce qui était encore plus terrifiant. C'était comme si il n'y avait jamais eu d'oiseau. Le Chinois, ses billets à la main, observait Malko. Ravi.

Une absence totale de sensibilité. Malko se dit soudain que pour un être humain cela aurait été la même chose. Si on tombait dans cette fosse, on était mort en quelques secondes. Comme dans une broyeuse. Il se tourna vers le Chinois, maîtrisant son dégoût.

— Il n'y a jamais eu d'accidents ?

L'autre secoua la tête.

— Never, Sir.

Voyant qu'il n'y avait plus de dollars à espérer, il repartit vers la tannerie. Malko sortit de la ferme, reprit sa voiture. La zone où on avait retrouvé le corps du journaliste commençait là. La petite route était bordée par une jungle clairsemée, alternant avec une sorte de marécage débouchant plus loin sur une rizière.

Malko s'approcha du marécage, parcourut cent mètres et descendit de voiture. Quelque chose le frappa aussitôt. Le bord était à pic, sans herbe. Un crocodile n'aurait pu attendre à fleur d'eau car il y avait trop de profondeur. Le temps de se hisser sur la berge, Tan Ubin l'aurait sûrement entendu... Au moment où il démarrait, il remarqua le Chinois de la ferme aux crocodiles qui était sorti sur la route pour l'observer. Il marcha jusqu'à la rizière où un paysan repiquait du riz.

— Il n'y a pas de crocodiles ici ?

Le Chinois le regarda avec des yeux ronds. Puis il étendit la main.

— Crocodiles, this way...

Il indiquait la ferme.

Malko insista.

— Here, no crocodiles ? No accident ?

L'autre rit et se replongea dans la rizière. Pas concerné. Songeur Malko retourna vers sa voiture.

La mort de Tan Ubin lui semblait de plus en plus étrange. Mais pourquoi la police de Singapore faisait-elle semblant de croire à un accident ?

Il repartit vers la ville. Décidé à tout pour éclaircir ce mystère. Soudain une irrésistible envie le poussa vers Ridley Park.

Malko s'arrêta derrière les deux voitures garées à côté du perron blanc, et écouta. Deux Mercedes. Il avait laissé la sienne sur Tanglin Road et était venu à pied par les allées désertes de Ridley Park. Mais la Rolls de Tong Lim n'était pas là. Le premier étage de la maison était éclairé, le bas plongé dans l'obscurité.

Il s'avança le long du perron pour faire le tour. Furieux contre lui-

même. Derrière, il ne vit rien et revint sur ses pas.

Au moment où il revenait à la hauteur des deux voitures il y eut un craquement léger derrière lui. Il se retourna d'un bloc et son sang se figea.

Les yeux exorbités, les jambes écartées, penchée en avant. Margaret Lim braquait sur lui un parabellum qu'elle tenait à deux mains. Les dents serrées, le menton rentré. Prête à tirer.

CHAPITRE VI

Pendant une fraction de seconde, Malko ne vit plus que le trou noir du canon du parabellum braqué sur lui, l'estomac contracté, le cerveau vide. Il devinait plus qu'il ne le voyait, le doigt de Margaret Lim crispé sur la détente. S'imposant une immobilité absolue, il s'efforça de dire d'un ton calme :

— Je vous prie de m'excuser, je vous cherchais.

Margaret Lim mit plusieurs secondes avant de baisser son arme, les traits tirés vers le bas. Blême de peur. Une peur qui sembla à Malko mêlée de soulagement. Elle s'avança dans la lumière et demanda d'une voix dure :

— Que faisiez-vous derrière la maison ? Je vous ai vu.

Malko se dit qu'il était inutile de mentir. Sa « couverture » de journaliste lui permettait certaines licences...

— Je voulais vérifier si la Rolls de votre père ne se trouvait pas là.

Les yeux de Margaret Lim semblèrent foncer encore. Elle brandit le parabellum en direction de Malko.

— Mon père n'est pas ici... cria-t-elle d'une voix aiguë ! Laissez-le tranquille. Et partez !

Elle était dans un tel état de nerfs qu'elle était capable de tirer. Sagement Malko battit en retraite.

— Vous êtes certaine de ne pas savoir où est votre père ? répéta-t-il.

— Partez, répéta Margaret Lim de sa voix haut perchée. Elle resta là jusqu'à ce qu'il s'éloigne. En marchant dans l'allée sombre, Malko se dit que Margaret Lim était terrorisée. Sinon, elle ne se serait pas promenée la nuit dans son jardin avec un parabellum.

De qui avait-elle peur ?

— Ce Phil Scott, c'est un mythe... Il veut vous arnaquer, c'est tout.

John Canon jouait avec son stylo depuis cinq bonnes minutes. Sans se décider à signer le chèque de 10 000 dollars au porteur. Dans un geste familier, il tapota ses cheveux gris si épais et si raides qu'ils en paraissaient faux.

— Nous n'avons pas le choix, dit Malko. De toute façon, ça coûtera moins cher que le Viêt-nam...

— C'est un aventurier. Bonne famille, mais dévoyé. À Kuala-Lumpur il a été mêlé à une sale histoire de détournements de mineurs. Il s'en est sorti en payant la famille. C'est dangereux de le mêler à cette histoire. Il pourrait nous faire chanter...

— Écoutez, fit Malko, si vous connaissez quelqu'un d'autre qui puisse retrouver Tong Lim, dites-le-moi, mais je n'ai pas l'intention de m'installer à Singapour. Nous cherchons un informateur, pas un prix de vertu.

L'Américain ne répondit pas. Mais, à regret, il abaissa son stylo et tendit le chèque à Malko.

— Tenez, c'est un compte spécial sur la Bank of America. Ils ne vous poseront pas de questions. Espérons que cela ne servira pas à payer de l'opium et des filles à ce gars. Il est à la cote. Je le sais par sa banque. Il n'arrive même pas à payer son loyer.

— Il y a une histoire que nous ne soupçonnons pas autour de Lim, dit Malko. Il a peur pour sa vie. Et je trouve que les circonstances de la mort de Tan Ubin sont éminemment suspectes...

Il empocha le chèque. Avant de sortir du bureau, il se tourna vers John Canon, mi-figue, mi-raisin :

— Si on vous ramène mes restes dévorés par un crocodile, ne croyez pas que c'est un accident...

L'Américain s'arracha un sourire sans joie.

Un ange passa, dans un grand claquement de mâchoires. Malko avait encore dans les oreilles le claquement de celles qui avaient avalé l'oiseau à la « Crocodile Farm ».

Le maillot d'un jaune éblouissant ressortait sur la peau brune comme s'il était phosphorescent. Laissant à nu les longues cuisses fuselées, moulant les seins en poire découverts aux trois quarts par un soutien-gorge souple. Sani arborait toujours son étrange casque doré de cheveux laqués. Assise sur le plongoir, une jambe pendante, l'autre repliée, elle lisait un magazine sous les regards admirateurs d'une douzaine d'Américains en bermudas multicolores. Seule attraction de l'enclave de béton recouverte d'herbe artificielle qui entourait la piscine du *Mandarin*, au cinquième étage de l'hôtel.

Le crissement des pas de Malko sur le ciment lui fit lever la tête. Elle sauta du plongoir avec un geste gracieux qui fit trembler la chair ferme de ses seins, et vint vers Malko en souriant. Ainsi, elle semblait si pure, si innocente.

— Good morning ! dit-elle.

Le regard de Malko glissa malgré lui jusqu'à l'éblouissant triangle jaune qui cachait tout juste son mont de Vénus. Puis il remonta jusqu'aux yeux marrons.

— Vous êtes superbe, dit-il.

— Phil n'est pas là, dit-elle. Il est à Djakarta.

Malko sortit de la poche intérieure de sa veste d'alpaga une enveloppe marron cachetée.

— Ceci est pour lui.

Sani regarda l'enveloppe. De petites gouttes de sueur perlaient au-dessus de sa lèvre supérieure.

— Vous ne pouvez pas me l'apporter à la maison ce soir ? Ici, j'ai peur qu'on me la vole.

Elle restait en face de lui, infiniment désirable, un peu déhanchée. Comme si elle attendait quelque chose.

Son ton était aussi naturel que possible.

— D'accord, dit Malko.

— Je serai à la maison à partir de six heures, fit Sani. Si vous voulez dîner là, prévenez-moi, il faudra que j'aille au marché.

— Vous savez faire la cuisine aussi ?

Elle eut un sourire enfantin.

— J'aime manger. Je suis très gourmande.

Derrière Malko trépassait un Américain bedonnant qui désirait visiblement s'initier aux joies de la méthode audio-sensuelle. Dès que Malko l'eut laissée il se rua sur Sani. Celle-ci le précéda avec une grâce olympienne et distante jusqu'au petit bassin. Malko se retourna pour l'admirer. Ses longues jambes, ses reins cambrés et sa poitrine épanouie formaient un ensemble fabuleux.

Malko quitta à regret la piscine du *Mandarin*. Il n'était qu'à une centaine de mètres du « Chinese Emporium » où travaillait la veuve de Tan Ubin. Après sa promenade à Ponggol, il avait envie de bavarder un peu avec elle.

Les crocodiles empaillés alternaient avec les magnétophones japonais et les soieries made in China sur quatre étages. À travers la vitrine de la boutique Sony, il aperçut la silhouette charnue de la jeune veuve, enveloppée dans une blouse blanche, en train d'expliquer le fonctionnement d'un dictaphone à un client. Il attendit que celui-ci sortit de la boutique pour entrer. Sakra Ubin mit plusieurs secondes pour le reconnaître. Ses yeux foncèrent et elle demanda d'un ton sec :

— Comment saviez-vous où je travaillais ?

Elle avait l'air furieuse. Par l'échancrure de la blouse. Malko aperçut la naissance d'une poitrine qui n'avait rien à envier à celle de

Sani.

Malko chercha son regard.

— Mrs Ubin, dit-il, j'ai découvert des éléments nouveaux concernant la mort de votre mari.

La jeune femme se figea, les traits tendus :

— Je ne veux plus penser à cela, cracha-t-elle. Je vous l'ai dit.

Je pense que votre mari n'est pas mort de mort naturelle... insista Malko. J'ai été à l'endroit où l'accident est supposé avoir eu lieu. Cela n'a pas pu se passer comme l'a dit la police.

Sakra Ubin recula jusqu'à une rangée de magnétophones. Une leur affolée dans les yeux.

— Vous êtes fou ! Il a vraiment été tué par un crocodile, j'ai vu les photos.

— Il a été tué par un crocodile, compléta Malko, mais ce n'était pas un accident.

Elle respira profondément.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Il est mort.

Brusquement, il eut l'impression qu'elle allait lui dire quelque chose. Puis les épaisses lèvres violettes se serrèrent et elle se décolla de l'étagère.

— Laissez-moi, j'ai du travail.

— Vous ne savez vraiment rien, dit-il. Que faisait-il à Ponggol ? Qui allait-il voir ?

Sans répondre elle le poussa presque hors du magasin et s'enfuit dans l'arrière-boutique. Déçu, Malko se retrouva, dans Orchard Road, au milieu de la foule de touristes dégorgés par le Hilton et l'Intercontinental. Il n'avait rien à faire jusqu'à son rendez-vous avec Sani. Reprenant la Datsun, il regagna le *Shangri-la* et s'installa sur son balcon pour réfléchir. De là, Singapour ressemblait à un immense parc hérissé de trous de béton.

Dans cette ville en apparence si sage, il y avait un mystère. La mort de Tan Ubin était bizarre. Il avait l'impression que la police lui avait menti, que Margaret Lim mentait, que Sakra Ubin dissimulait quelque chose. Et que Tong Lim était à portée de la main. Il était sûr qu'à un certain moment le businessman chinois avait voulu contacter la C.I.A. Pourquoi ? Et pourquoi se cachait-il ?

Malko revint à l'intérieur et s'absorba un moment devant la photo panoramique de son château, songeant aux prochains embellissements qu'il allait y apporter. Il avait en vue un lot de tapis persans qui réchaufferaient merveilleusement sa réception. Étant donné la hausse constante des prix, il avait intérêt à acheter le plus vite possible. Malheureusement, il s'était déjà endetté jusqu'au cou pour finir sa toiture. Il restait tant à faire. De plus on était en plein hiver et la chaudière à mazout donnait des signes de faiblesse. Ça lui coûtait

moins cher de passer l'hiver à Pattaya que de la refaire. Il était comme les malheureux Noirs qui vendaient leur sang pour vivre. Lui vendait sa vie à la C.I.A. à tempérament.

Le téléphone déranger ses réflexions amères.

— Mr Linge, fit la voix de la standardiste, un appel de Djakarta. En P.C.V. De la part de Mr Scott.

L'Australien ne perdait pas le nord.

— Je l'accepte, dit Malko, amusé et agacé.

La voix ironique de Phil Scott lui parvint au milieu d'un bruit de fond effroyable.

— Ici, il pleut des cordes, annonça-t-il, c'est encore la mousson. On se noie si on sort de l'hôtel...

— Si je veux la météo, coupa Malko, je peux acheter le « Straits Time ».

L'Australien eut un ricanement enroué.

— Même pas ! Lee Kuan Yew interdit qu'on dise que le temps est mauvais sur Singapore. Il a supprimé la mousson par décret et les derniers moustiques se cachent depuis qu'il les a interdits... Bon. Cessons de déconner. Sani m'a dit que vous lui aviez apporté le petit cadeau. De mon côté, je me suis renseigné sur la personne que vous cherchez. J'ai quelqu'un qui peut vous la retrouver.

— Qui ?

Le rire domina les parasites.

— Ne soyez pas si pressé. Sani vous dira ce soir quand elle aura ouvert l'enveloppe.

— Vous ne revenez pas ?

— Pas tout de suite. O.K. Je ne veux pas vous ruiner. À bientôt. Et faites attention...

Malko sentit que ce n'étaient pas des mots en l'air.

— Vous voulez dire qu'il vaut mieux être armé ? suggéra-t-il.

Le ricanement de l'Australien domina le bruit des parasites.

— À votre place, c'est une idée que j'abandonnerai... Ici, c'est quinze ans ferme si on vous pique avec un flingue et la potence si vous avez tiré avec. Même en l'air...

L'appareil raccroché, Malko resta songeur. Après ce qu'il venait d'apprendre, l'attitude de Margaret Lim était encore plus insolite.

Avant de sortir de la chambre, il contempla son pistolet extra-plat rangé dans son attaché-case. Il l'aurait bien emporté.

Sani portait un pantalon qui dissimulait ses jambes fuselées et un pull de soie mauve qui moulait sa poitrine comme un gant. La table était déjà mise, par terre à même la natte de Batik où ils avaient fait

l'amour. Elle prit l'enveloppe, l'ouvrit, compta soigneusement les billets, assise en tailleur, avec l'application d'une écolière. Puis elle posa sur Malko son étrange regard mort et montra des dents nacrées en un sourire mécanique.

— C'est très bien, dit-elle. Je vous ai préparé de la cuisine malaise. J'espère que vous aimerez...

Elle se leva, disparut avec les billets et revint avec un plat fumant. Une légère odeur d'encens flottait dans la petite pièce. Malko observait la jeune Tamil, dont les gestes gracieux renforçaient la sensualité animale. Elle venait d'apporter du riz au curry mélangé à des morceaux de poulet et à des bouts de viande, avec une insolite salade au gingembre. Malko avait faim et ils dévorèrent sans parler. Sani mangeait presque gloutonnement avec application. Elle desservit, et revint s'asseoir en face de Malko.

— Vous voulez fumer ? J'ai un peu de chaudié.

Son ton était aussi normal que si elle avait proposé du thé.

— Non, merci, dit Malko.

— C'est dommage que Phil ne soit pas là.

Maintenant, elle semblait étrangement détachée, assise dans la position du lotus devant lui.

— J'aurais voulu être danseuse, dit-elle soudain. Mais il faut être riche pour cela !

— Vous gagnez bien votre vie, remarqua Malko.

Elle haussa les épaules.

— Oui, pas mal, mais Phil a besoin de beaucoup d'argent.

Elle énonçait le fait avec un naturel parfait. Il en fut suffoqué.

— Mais pourquoi l'entretenez-vous ? Il est en âge de travailler.

— Il ne gagne pas assez, dit-elle. Et puis il n'a pas de chance. Parfois, il est très malade. Il doit s'arrêter pendant des semaines. Il a des amibes. Alors, il a besoin de moi.

Une lueur ravie passa sur son visage mort. Pour changer de conversation, Malko demanda :

— Pourquoi cette laque sur vos cheveux ?

Sani caressa ses mèches figées.

— C'est joli, n'est-ce pas ? J'avais les cheveux, très longs, jusqu'à là, mais tout le monde ici, a les cheveux longs et noirs... J'aurais voulu être blonde.

— Sani, dit Malko avec sincérité, même en brune, vous êtes superbe...

— Merci, dit-elle.

Mais il sentit que le compliment ne la touchait pas vraiment. Il regarda sa montre. Onze heures moins le quart.

— Phil m'a dit que vous auriez un message pour moi.

— Ah oui, c'est vrai ! Elle sourit et récita d'un trait :

— Vous devez aller entre onze heures et demie et minuit dans Bugis Street. Mettez la veste verte que vous aviez il y a deux jours au Raffles. Quelqu'un vous abordera de la part de Linda. Suivez-le.

— Linda, qui est-ce ?

Sani secoua la tête.

— Je ne la connais pas. Une Chinoise.

Elle bâilla. Il se leva. Il avait tout juste le temps. Sani se drapa dans un sarong et l'accompagna à travers le jardin, pieds nus. Au moment de la quitter, Malko l'attira contre lui. Elle se laissa faire.

— Good night, dit-elle.

Elle s'enfuit en courant. Probablement pour penser à l'aise à Phil Scott qui ne l'aimait pas et qui l'exploitait mais qui portait tous ses espoirs. Malko regarda les étoiles et se demanda ce qu'il allait trouver dans Bugis Street.

Sur la gauche de Orchard Road, un terrain vague avait surgi en une journée. Tout un bloc de vieilles maisons balayées au bulldozer. Malko le dépassa, ébloui par les lampes à acétylène d'un parking transformé, comme tous les jours, en restaurant en plein air, avec des dizaines de stands. Là, on mangeait de la délicieuse nourriture chinoise pour 3 ou 4 dollars...

Il continua, descendant presque jusqu'à la mer, tournant à gauche dans Victoria Street qui s'enfonçait à travers Chinatown. Tout était sombre, les rideaux de fer tirés. Après un demi-mille, il aperçut enfin un îlot de vie. Les lampes à acétylène de dizaine d'éventaires brillaient dans la nuit, occupant presque tout l'espace d'une rue étroite coupant Victoria Street à angle droit : Bugis Street.

Malko gara sa Datsun dans Victoria, derrière une rangée de trishaws et partit à pied, se mêlant aux dizaines de touristes baguenaudant à la recherche de sensations. Bugis Street était le rendez-vous des travestis, une des traditions de Singapore. Dès la nuit tombée, tous les petits restaurants installaient leurs tables sur la chaussée, ne laissant qu'un étroit passage pour les passants. Les étrangers, de jeunes Chinois, des filles et tout ce qui restait de la faune de Chinatown. Malko se fraya un passage, happé par les garçons des innombrables restaurants.

Soudain, il réalisa qu'il manquait quelque chose à Bugis Street. Le seul bruit était le chuintement des innombrables lampes à acétylène éclairant les éventaires. Les conducteurs de pousses, au lieu de hurler comme à Hong Kong, à Bangkok ou à Djakarta, faisaient timidement résonner leur sonnette. Les garçons des restaurants gesticulaient en murmurant, les marchands attendaient sagement les clients. Malko

éprouvait une curieuse sensation d'irréel. Comme si un gigantesque couvercle de sagesse avait été mis sur Singapore. Plus de moustiques, plus de mousson, plus de bruit.

Il s'arrêta au carrefour de Bugis et de Liang Seah. Les tables de bois des restaurants en plein air se rejoignaient presque au milieu. Occupées par des groupes de touristes. Dans l'ombre, quelques Chinois lapaient discrètement leur soupe devant les façades obscures des vieilles maisons lézardées. Malko sentit tout à coup un frôlement. Il tourna la tête et vit un visage blanchâtre de Pierrot, des yeux outrageusement maquillés, des lèvres rouges ouvertes dans un sourire commercial. Puis la robe chinoise moulante fendue très haut jusqu'en haut des cuisses, les hauts talons et les jambes gainées de noir en dépit de la chaleur. La créature demeura appuyée quelques instants contre lui, puis, d'une démarche dansante, s'enfonça dans la ruelle sombre voisine, après un regard appuyé à Malko.

Un travesti.

Tous les soirs, ils traînaient à la recherche de proies consentantes, scandinaves ou anglo-saxonnes, pour la plus grande joie des restaurants, qui voyaient monter leur chiffre d'affaires. Jadis les prostitués mâles et femelles, grouillaient dans les rues étroites de Chinatown. La poigne de fer de Lee Kuan Yew avait finalement repoussé et contenu le stupre dans ce dernier îlot, toléré par le « vice squad » du C.I.D. qui par ailleurs, allait jusqu'à bannir *Playboy* de Singapore. Malko reprit son vagabondage. Qui était la mystérieuse Linda et pourquoi lui avait-on donné rendez-vous dans cet étrange endroit ? Un autre travesti, avec un turban et un ensemble blanc, le frôla, s'accrocha quelques secondes à son bras, lui offrant des voluptés tarifées en mauvais anglais.

Devant lui, un pousse-pousse fit tinter sa clochette. Malko leva les yeux, sur ses gardes. Il ignorait qui allait le contacter.

Soudain, il vit une lueur inattendue dans le regard du vieux coolie : la peur. Celui-ci fixait un point derrière Malko. Ce dernier se retourna d'un bloc, l'estomac contracté.

Un jeune Chinois en maillot de corps, au visage aigu et dur, le bras droit brandi, serrant dans sa main droite une boule brunâtre de la grosseur d'une pomme, lui faisait face. Au moment où Malko se retournait, il la jeta dans sa direction. Malko plongea vers un éventaire de mini-cassettes à côté de lui.

La boule brunâtre le frôla, explosant en plein visage d'une jeune touriste, qui se trouvait à un mètre derrière lui. Il y eut un bruit mat de verre brisé et aussitôt, un hurlement inhumain. Du coin de l'œil, Malko vit la jeune femme crispier ses doigts sur son visage qui semblait tout à coup fumer, se plier en deux, folle de douleur, hurlant sans interruption. En une fraction de seconde, il devina ce qu'il y avait

dans la boule. De l'acide.

Il se redressa, tous ses muscles bandés. La scène n'avait pas duré plus de dix secondes. La foule compacte autour de lui l'empêchait de courir. Pas un policier en vue et il n'avait pas d'arme. Le jeune Chinois qui avait lancé la boule d'acide plongeait la main dans une sorte de besace. La femme hurlait toujours au milieu d'un cercle horrifié. Malko vit soudain deux autres Chinois qui s'avançaient sur la gauche brandissant chacun une boule brune. Tendus, repliés comme des fauves. D'un seul élan, ils lancèrent chacun leur projectile.

Il avait eu le temps de saisir une des tables en bois et de la brandir devant lui. Les deux boules s'écrasèrent sur ce bouclier improvisé, éclaboussant le marchand de mini-cassettes qui se mit à crier. Deux autres jeunes Chinois surgirent entre les tables du restaurant, eux aussi brandissant des boules d'acide. L'un d'eux cria quelque chose en chinois et ce fut la débâcle. Les marchands ambulants s'égayant dans tous les sens. Un garçon de restaurant lâcha même son plateau et décala.

Cinq boules d'acide partirent en même temps. Malko ne sut jamais comment il les avait évitées.

Un homme entre deux âges – un Blanc – se tenait le visage à deux mains, assis à une table du restaurant. Atteint de plein fouet. Il se mit à crier d'une voix inhumaine. Malko saisit une chaise au passage et la brandit, interceptant encore un projectile. L'odeur âcre de l'acide sulfurique lui piquait les narines. Il ne restait plus auprès de lui que les blessés et quelques touristes figés de terreur. Maintenant les cinq Chinois s'avançaient en demi-cercle. Si une seule boule le frappait, il était défiguré à vie ou aveugle. Ou les deux. D'un bond désespéré, il sauta sur une table, bouscula d'une bourrade un Chinois qui s'interposait et décala à travers le restaurant en plein air, vers la ruelle où avait disparu le travesti. Une boule d'acide le frôla et explosa sur le genou enrobé de graisse d'une vieille Américaine qui regarda avec incrédulité sa chair se mettre à fumer avant de s'évanouir.

Malko avait pris quelques mètres d'avance sur les cinq Chinois.

Il glissa sur le pavé gluant de la ruelle, se rattrapa à un tri-shaw dont le conducteur, endormi entre ses brancards, se dressa avec un cri de terreur. Dix secondes plus tard, une boule d'acide destinée à Malko explosa contre sa poitrine décharnée. Son cri vrilla la ruelle tandis qu'il essayait de s'arracher les côtes avec ses ongles. Malko reprit sa course et stoppa brusquement : la ruelle était bloquée par un mur de gravats. Les bulldozers y avaient poussé les débris de plusieurs maisons. Il se retourna.

Les cinq Chinois arrivaient sur lui. Ils stoppèrent à dix mètres, puis s'avancèrent tranquillement, sûrs de leur coup.

Malko, dans un réflexe de désespoir, ôta sa veste de soie et la

brandit devant lui. C'est tout ce qu'il avait pour arrêter l'acide. Les muscles tendus, il attendit.

À l'autre bout de la ruelle, il entendit le brouhaha impuissant des spectateurs horrifiés et les cris déchirants des blessés. Le conducteur du tri-shaw gémissait, recroquevillé sur lui-même.

Le premier Chinois visa soigneusement et une boule d'acide jaillit dans sa direction. Instinctivement, il jeta sa veste en avant. La boule se brisa dessus et il dut lâcher la veste. Maintenant, il n'avait plus rien pour se défendre. Il fit face aux cinq visages grimaçants qui s'approchaient. À ses pieds, la veste verte, mangée par l'acide, fumait.

Un des Chinois leva le bras et visa sa tête.

CHAPITRE VII

Le jeune Chinois qui ramenait son bras en arrière pour lancer sa boule d'acier ne termina jamais son geste. Il y eut un cri rauque derrière lui, comme un aboiement, poussé par une forme humaine qui semblait sortir du mur et s'était précipitée dans sa direction.

Malko vit soudain le Chinois se plier en arrière et lâcher sa boule d'acier qui tomba à terre. Il tournoya sur lui-même, exposant une excroissance noirâtre qui sortait de son flanc droit, à la hauteur de ses reins.

Un poignard.

Les quatre autres Chinois s'étaient immobilisés. Deux autres formes jaillirent de l'ombre. Malko distingua une ouverture très basse dans le mur. Stupéfait, il s'aperçut que les trois nouveaux venus étaient des femmes !

Des Chinoises qui ne devaient pas dépasser 1,50 m, en jupe et en sandales de tennis. L'une d'elles brandissait dans la main gauche un couvercle de poubelle comme bouclier. Un autre faisait tourner au bout de son bras une chaîne de moto. Les quatre voyous semblaient aussi médusés que Malko. Ils n'eurent pas le temps de récupérer. Le blessé n'avait pas eu le temps d'atteindre le sol que les trois inconnues se ruaient à l'attaque avec une brutalité inouïe.

Tout se passa en quelques secondes, dans un feu d'artifice de cris inarticulés. Une des filles bondit une jambe à l'horizontale et, d'un coup de pied précis, écrasa la trachée-artère d'un des voyous qui laissa tomber par terre sa boule d'acier.

Avec un hurlement sauvage, celle au bouclier se rua vers les trois autres serrant un long poinçon dans la main droite. Les Chinois encore debout ne pensaient plus à Malko mais à repousser cette attaque inattendue. Trois boules d'acier s'écrasèrent sur le bouclier. Celle qui le tenait, parvint à la hauteur du premier Chinois, se baissa et d'un seul élan, lui plongea son arme dans le bas-ventre. Mais elle n'eut pas le temps d'éviter le poignard d'un autre Chinois qui s'enfonça dans sa cuisse. Elle poussa un cri sourd et recula en boitillant, se protégeant tant bien que mal. Les deux Chinois encore debout s'étaient adossés au mur, protégeant celui qui gémissait à terre, le poignard planté dans ses reins. Une boule s'écrasa sur le bord de la poubelle et la fille

poussa un cri, brûlée par des éclaboussures d'acide. L'une des trois courut vers Malko, le prit par le bras et le poussa avec une force insoupçonnée vers le trou d'où elles étaient sorties. La blessée l'avait déjà atteint, tandis que la fille au bouclier tenait en respect les voyous.

— Quick⁽⁹⁾ ! cria la Chinoise. En s'engouffrant dans l'ouverture. Malko eut le temps d'apercevoir la fille au bouclier cingler à toute volée d'un coup de chaîne de moto le visage d'un des Chinois.

Il tâtonna dans l'obscurité d'un étroit couloir puis une lumière s'alluma devant lui. Les trois furies encore haletantes l'encadraient, échangeant de brèves interjections, soutenant la blessée. La lumière se rapprocha. Une torche électrique tenue par une Chinoise semblable aux trois autres. Dans l'autre main, elle tenait un parang⁽¹⁰⁾ à la lame rouillée.

— Quick, répéta-t-elle.

Malko se mit à courir derrière elle, talonné par les trois furies, trébuchant, se cognant le long d'un couloir puant et obscur. Puis ils émergèrent dans une cour, pour replonger dans un autre couloir, franchir des tas de gravats aboutissant enfin en face d'un escalier qui s'enfonçait dans le sol.

Il dégringola les marches de bois et s'arrêta. Une des Chinoises passa devant lui et ouvrit une porte. Une odeur de haschich, de soupe chinoise et de sueur frappa ses narines. Il avança dans une grande cave brillamment éclairée découvrant un spectacle inouï.

Assis sur des nattes à même le sol, tassés les uns contre les autres, il y avait une vingtaine de travestis, semblables à ceux rencontrés dans Bugis Street. Maquillés, vêtus de robes ouvertes dans tous les sens, coiffés de perruques ! La cage aux folles ! Les uns fumaient, d'autres bavardaient, mais la plupart étaient prostrés, amorphes, les yeux dans le vide. Ils semblèrent à peine remarquer l'entrée de Malko. Une des furies s'avança vers les deux plus proches et jeta un ordre en chinois. Aussitôt, docilement, ils se levèrent et disparurent vers l'escalier.

La fille au bouclier se fraya un passage au milieu de la masse humaine, faisant signe à Malko de la suivre. Comme l'un d'eux ne s'écartait pas assez vite, elle le frappa avec sa chaîne brutalement et il tomba sur le côté avec un cri de souris. Ils atteignirent un rideau de velours rouge rapiécé et taché. La Chinoise le souleva :

— Come in.

Malko écarta le rideau, pénétrant dans une autre pièce qui lui parut, dans la pénombre, ressembler à un bar. De la musique chinoise jouait en sourdine. Plusieurs Chinoises étaient assises sur des chaises ou des tabourets.

L'une d'elles s'avança vers lui, la main tendue.

Somptueusement différente des furies qui l'avaient sauvé. Sa robe chinoise noire brodée de dragons, fendue très haut des deux côtés,

moulait un corps ravissant et élancé. Le galbe des jambes étaient accentué par des escarpins très hauts. Mais le visage de l'inconnue démentait la sensualité de son corps. Les yeux intelligents brillaient d'un éclat avide et dur, au milieu d'une face plate au nez très épaté et aux lèvres épaisses, presque négroïdes. Pourtant l'ensemble était assez séduisant, attirant même.

Mais quand la chinoise, tendant la main à Malko, retroussa sa lèvre supérieure, elle exhiba une rangée de dents plantées en avant et lui fit penser instantanément à un requin.

— I am Linda, dit-elle d'une voix neutre.

Elle arborait une étrange montre au poignet gauche : un large bracelet d'or où étaient enchâssés deux cadrans. À tous les doigts, chatoyaient des bagues, incrustées de pierres. Un énorme papillon d'émeraudes était pendu autour de son cou par une lourde chaîne d'or. Malko fut fasciné par les yeux. Deux taches noires sans vie, sans chaleur.

Il retira sa main. Aussitôt, Linda jeta, retournant la sienne, paume en l'air :

— Votre argent !

C'était tomber de Charybe en Scylla ! Derrière Malko les furies attendaient en silence. Il avait l'impression d'être au centre de la terre, dans un univers de fiction. Le luxe de Linda contrastait incroyablement avec le cadre misérable, les murs suintant d'humidité ! Il sentit qu'il valait mieux ne pas discuter. Se fouillant, il tira une liasse de dollars de sa poche. Aussitôt, les longs doigts aux ongles rouges s'en emparèrent et les donnèrent à une des furies. De nouveau, le sourire retroussa les lèvres sur les dents de requin.

— Ce n'est pas beaucoup.

Le silence retomba. Dans un coin, on avait étendu la fille blessée dont la jambe droite ruisselait de sang. Elle était livide, les lèvres serrées, mais ne se plaignait pas. Linda s'approcha et lui dit quelques mots à voix basse. Malko se demandait où il était tombé. Décidément, Phil Scott avait d'étranges relations. Il observa les filles autour de lui. Aucune ne dépassait vingt ans. Sauf peut-être Linda. Elles avaient des traits durs, blasés. Plusieurs portaient, glissé dans leur ceinture un petit poinçon triangulaire.

Linda l'observait, elle aussi.

— Venez, dit-elle.

Il s'approcha du bar. Une fille lui tendit un verre plein d'un liquide marron.

— Buvez, ordonna Linda.

Devant son hésitation, elle sourit.

— Ce n'est pas du poison, mais du vin chinois au ginseng. Cela va vous faire du bien. Vous avez eu peur. Vous sentez encore la peur...

Ce n'était pas une moquerie, simplement une constatation. Malko but. C'était amer et douceâtres à la fois. Une vraie potion. Son esprit recommençait à fonctionner.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

La Chinoise prit l'air instantanément sérieux.

— Vous avez eu de la chance. J'avais envoyé une fille vous chercher. Elle a entendu ces « Sam-Seng⁽¹¹⁾ » discuter entre eux. Ils vous cherchaient aussi. Mais il a fallu qu'elle revienne ici. Elle est revenue juste à temps.

Elle rit. Son rire était aussi déshumanisé qu'une crécelle. Malko regarda autour de lui.

— Mais qui êtes-vous ? demanda-t-il. Où sommes-nous ?

— Nous sommes tout près de Bugis Street, expliqua Linda. Au milieu d'un bloc de maisons qu'on a fait évacuer. C'est mon « pang-keng⁽¹²⁾ ». Nous payons ceux qui doivent les démolir pour qu'ils nous laissent en paix un peu de temps. Nous sommes tranquilles ici, nous pouvons nous réunir, et il y a dix sorties différentes...

— Mais ces travestis, à côté ?

De nouveau les dents de requin apparurent.

— Ils travaillent pour moi. Avant ils étaient beaucoup plus nombreux, mais ils se sont découragés, parce qu'il y avait de moins en moins de clients. Alors les commerçants de Bugis Street m'ont demandé si je pouvais leur procurer des travestis tous les soirs pour que les touristes étrangers continuent à venir. J'ai accepté. Chacun me donne quelques dollars par semaine. Nous recrutons les travestis et nous les payons un peu. Nous veillons à ce qu'il y en ait toujours dehors entre onze heures et deux heures. C'est difficile, parce qu'ils sont paresseux...

Malko n'en croyait pas ses oreilles. La « cage aux folles » avait une explication toute prosaïque. Mais tout cela ne le rapprochait pas de Tong Lim. Il commençait à faire de la claustrophobie dans cette cave à la chaleur poisseuse, encombrée de furies silencieuses. La musique chinoise s'était arrêtée.

— Qui sont ces gens qui m'ont attaqué ? demanda-t-il.

Une lueur de haine passa dans les yeux sans vie.

— Des voyous d'une société secrète.

Soudain, Malko se remémora un détail.

— L'un d'eux avait un curieux tatouage : un serpent enroulé sur le bras, dit-il, jusqu'à la main !

Linda poussa un jappement.

— Un serpent ! Mais alors, c'est le groupe 18 ! Je ne comprends pas. Ils ne viennent jamais par ici. Ils sont dans Joo Chiat Road, près de North Bridge Street. Vous êtes sûr d'avoir bien vu ?

— Sûr, dit Malko. Mais que signifient ces numéros ?

— Ici, à Singapore, expliqua la Chinoise, la plupart des sociétés secrètes portent des numéros : Il y a le gang 108, le 08, le 18, en souvenir de très vieilles traditions chinoises.

Malko n'avait plus l'impression d'être en 1976.

— Quel est le vôtre ? demanda-t-il.

Linda eut un sourire de défi.

— Nous n'avons pas de numéro. Nous sommes les Papillons. Regardez !

D'un geste gracieux, elle écarta le pan de sa robe fendue, dévoilant une cuisse charnue et l'amorce d'un slip de dentelle noir. À l'intérieur de la cuisse, presque à l'aine, Malko aperçut un insolite tatouage : un papillon multicolore de la taille d'une pièce de cinq francs. Linda laissa retomber le tissu.

— Nous portons toutes ce papillon, dit-elle fièrement. C'est notre signe de reconnaissance.

Elle appela l'une des furies et lui jeta une phrase en chinois. Docilement la fille releva sa jupe, dévoilant le même tatouage. Malko avait vu les « papillons » à l'œuvre. Ce n'était pas du folklore.

— Vous êtes nombreuses ? demanda-t-il.

Les lèvres épaisses se séparèrent en un sourire de défi.

— Plus nombreuses que la police ne le croit.

— Que faites-vous ? En dehors des travestis.

Brusquement le visage plat prit une expression d'une dureté incroyable. Presque sans desserrer ses grosses lèvres, Linda siffla :

— Est-ce que je vous demande pourquoi vous désirez retrouver Tong Lim ?

Elle se calma aussitôt, et posa sa longue main sur le bras de Malko. Mais ses yeux restaient de glace.

— Vous venez de la part d'un ami, dit-elle. Sinon, je n'aurais jamais accepté de vous rencontrer. Je ne parle jamais à des étrangers. Ils sont bêtes et croient tout savoir. Les Américains surtout. Vous n'êtes pas Américain ?

— Non, dit Malko. Autrichien.

Elle hocha la tête.

— Qu'est-ce que c'est ?

C'était trop long à lui expliquer.

— Pourquoi m'avez vous pris mon argent ? demanda-t-il.

— Mais nous vous avons sauvé ! fit Linda offusquée. Sans nous ces Sam-Seng vous auraient défiguré.

Elle demeura silencieuse, puis ajouta :

— Je voudrais savoir qui les a envoyés !

Malko aussi. Personne, à part Phil Scott et Sani, n'était au courant. Pourtant, les voyous l'attendaient. Il n'eut pas le temps de réfléchir.

Linda venait de glisser de son tabouret avec la rapidité et la

fluidité d'un cobra.

— Venez, dit-elle. Je dois aller quelque part.

Une des furies avait déjà ouvert une porte basse au fond du bar. De nouveau, ce fut un couloir humide, puant, au sol glissant plein d'immondices. Escortés de trois « papillons », ils traversèrent une maison à demi-détruite, puis une ruelle déserte pour pénétrer dans un autre bloc de petites maisons. L'odeur était effroyable. Cette fois, ils montèrent un étroit escalier de bois. Un des « papillons » frappa à une porte qui s'ouvrit immédiatement.

Malko entendit de la musique « pop » et aperçut une silhouette qui s'agitait sur une estrade, dans la lumière rouge d'un projecteur. Linda se pencha à son oreille.

— Ici, vous êtes chez moi aussi. Nous parlerons après le show.

CHAPITRE VIII

La fille dansait sur place, sans trop se préoccuper de la musique, tortillant ses hanches grasses et faisant tressauter sa poitrine. Elle était totalement nue, à l'exception d'un bracelet à la cheville gauche.

À son visage rond et plat, Malko se dit qu'elle devait être malaise ou indonésienne. Ses traits épais de paysanne et son corps prématurément alourdi n'irradiaient pas beaucoup d'érotisme. Elle ramassa une banane posée à ses pieds, la frotta contre ses cuisses, puis entre ses seins et sur son visage, avec des gestes volontairement obscènes, puis commença à la peler, jetant la peau sur le premier rang de spectateurs. Maintenant que ses yeux s'étaient habitués à la pénombre, Malko vit qu'il l'y avait que des étrangers, quelques couples âgés même, mais surtout des hommes seuls. Linda et lui se tenaient derrière eux, le long du bar. La salle était minuscule. En étendant la main, les premiers rangs pouvaient toucher la danseuse.

Celle-ci commença une parodie de danse sensuelle, mimant un accouplement d'une façon extrêmement réaliste grâce au fruit épiluché.

Étonnant dans une ville qui interdisait une exposition de blue-jeans comme attentatoire à la pudeur...

Un incident détourna soudain l'attention des spectateurs. Un cancrelat, gros comme un autobus, avait surgi d'une plinthe, peut-être guidé par une pulsion érotique, et traversait tranquillement la scène, presque sous les pieds de la danseuse. L'imprudent n'eut pas le temps de laisser libre cours à ses instincts lubriques. Sans cesser de s'enfoncer la banane dans le vagin, en mimant un plaisir hautement questionnable, la danseuse lui décocha un coup de talon précis qui le transforma en bouillie noirâtre.

Le premier rang ne respirait plus. Malko regarda Linda. La Chinoise discutait à voix basse avec le barman, comme si la scène avait été dans un autre monde.

La danseuse vint se planter au bord de la scène, le ventre en avant, l'extrémité de la banane sortant de son triangle noir. Elle se contorsionna, serra les dents et un tronçon de banane tomba sur le plancher de la scène, coupé par la seule force de ses muscles intérieurs.

Encore quelques notes de musique et un second tronçon apparut et tomba. Pour corser le spectacle, la danseuse le ramassa et le tendit à une grosse bonne femme qui en eut un hoquet de dégoût. Puis, hilare, elle « rendit » encore deux tronçons de banane, terminant son numéro de guillotine cochonne par un grand écart. La musique s'arrêta et, ravie, Linda souffla à l'oreille de Malko.

— Les étrangers aiment beaucoup. Ils paient 20 dollars chacun.

Ses yeux brillaient de la joie la plus pure. Elle ajouta :

— Je peux vous donner une fille qui fait la même chose, mais qui est très belle. Une Tamil.

Malko refusa poliment.

Après quelques secondes d'entracte, la musique avait repris et une nouvelle fille se trémoussait sur la scène, un stock de bananes toutes neuves à ses pieds.

— Parlons affaires, dit soudain Linda.

Elle s'était fait servir un coca-cola. À côté d'eux, la tronçonneuse s'était affalée sur un tabouret. Les trois « papillons » gardes de corps s'étaient réparties autour de la porte. Linda semblait analyser Malko. Faussement détachée, sa cuisse s'appuyant contre la sienne, ses grosses lèvres épaisses arboraient un vague sourire, elle jouait languissamment avec ses bagues : elle avait commencé sa danse de séduction.

Mais, quand elle clignait des yeux, on voyait passer des dollars. Linda n'était qu'une tirelire. Il se demanda si elle avait une vie sexuelle. Ou si elle se contentait de régner sur ses « papillons », ses travestis et son show porno.

Pour écarter toute équivoque, il se pencha sur elle.

— Phil Scott m'a dit que vous pourriez me conduire à Tong Lim, dit-il. Est-ce exact ?

Les yeux étaient redevenus sans vie, comme ceux d'un insecte.

— Pourquoi voulez-vous voir Tong Lim ? Si nous faisons une affaire, je dois le savoir. Mr Lim est un homme respecté et puissant. Vous êtes étranger, je ne vous ai jamais vu. Et vous êtes en danger. En grand danger.

Les coins de sa bouche épaisse s'étaient brusquement abaissés.

Malko demanda :

— À cause de l'attaque de ce soir ?

Linda s'intéressa quelques secondes d'un œil professionnel à la scène. Cette fois, la danseuse avait planté un stylo feutre dans son vagin. Accroupie au-dessus d'une feuille de papier, elle s'en servait pour adresser des messages obscènes aux spectateurs. Rassurée, Linda continua.

— Ils ne vous ont pas attaqué par hasard. Je connais les gens de ce gang. Ils ne touchent jamais aux étrangers. La police ne le permettrait

pas. Ils protègent les tri-shaws et ils volent dans les docks.

— Pourquoi m'ont-ils attaqué alors ?

— On les a payés.

— L'acide, c'est courant ?

— Oh oui, fit Linda. Ils remplissent des ampoules électriques. D'habitude, ils s'en servent pour intimider ceux qui refusent leur protection. Vous, ils voulaient vous intimider aussi. Ils sont très méchants. Une fois, ils ont forcé une fille qui ne voulait pas payer à avaler ses excréments. Nous avons pris celui qui l'avait fait. On l'a laissé trois jours dans un tonneau avec des rats. Depuis, ils ont peur de nous.

Un bref éclair de joie avait illuminé ses yeux à l'évocation de ce souvenir touchant.

— Vous protégez les filles aussi ? demanda Malko.

Linda eut une moue amusée.

— Bien sûr, nous sommes la seule Société Secrète féminine. Alors, les filles préfèrent s'adresser à nous.

Ayant fini d'expédier ses messages personnels, la danseuse s'attaquait enfin aux bananes. Linda regarda soudain Malko avec méfiance.

— Les Sam-Seng du Gang 18 sont les indicateurs de la « Spécial Branch », dit-elle soudain. Ils leur vendent des communistes et la police les laisse opérer. Je me demande s'ils auraient fait une chose comme ce soir, sans que la « Spécial Branch » soit d'accord...

— Vous êtes sérieuse ? demanda Malko.

Linda secoua la tête.

— Je ne sais pas. Si j'étais sûre, je vous dirais de partir tout de suite. Je ne veux pas de problèmes avec la « Spécial Branch ».

Tout cela était bien étrange... À moins que Linda ne noircisse volontairement le tableau pour augmenter ses prix. Avec les Chinois on ne pouvait pas savoir. Malko sentait que Linda pouvait le mener à Lim. Ce n'était pas le moment de la faire changer d'avis. Une idée inquiétante le taraudait, reliée à ce que venait de dire Linda. Comment ceux qui l'avaient attaqué avaient-ils retrouvé sa trace ?

— Vous n'aurez pas de problèmes avec la police, affirma-t-il. Je suis journaliste et la « Spécial Branch » n'a rien à voir là-dedans.

Linda le fixa quelques secondes, sans expression, puis éclata d'un rire de crécelle, la main contre sa bouche. Si fort que des spectateurs furent distraits du numéro de la banane. Puis Linda se calma et dit d'une voix sèche :

— Vous mentez ! Vous n'êtes pas journaliste.

— Pourquoi ?

— Les journalistes sont pauvres, lâcha-t-elle d'un ton méprisant. Ils ne paient pas pour retrouver des gens.

Le barman se pencha soudain par-dessus le comptoir et tendit à Linda une liasse de billets qu'elle se mit à compter rapidement. Malko l'observa. Il la sentait à la fois appâtée, intriguée et effrayée par sa proposition. À la limite du refus. Elle savait qu'il mentait et avait peur de s'embarquer dans une histoire dont elle ne connaissait pas toutes les ramifications.

Les billets comptés, elle leva brusquement la tête.

— Combien me donnez-vous si je vous mène à Tong Lim ?

— 10 000 dollars Singapore, dit Malko.

La Chinoise cracha comme un chat en colère.

— Pas question ! Il faut au moins 100 000 dollars. En plus, je vous ai sauvé la vie ce soir.

Parce qu'un client mort était un client perdu...

Après dix minutes de tergiversations, ils tranchèrent pour 50 000 dont 10 000 le lendemain. Malko pensa à la tête de John Canon. L'argent de la C.I.A. filait comme de l'eau.

Linda se détendit. Malko voyait les rouages de son cerveau additionner le bénéfice possible de l'opération. Pour s'amuser, il laissa tomber.

— Vous devez être très riche, Linda.

La Chinoise prit l'air offusqué.

— Je n'ai rien. Je suis pauvre.

Soudain câline :

— Vous devriez m'offrir une jolie robe, en plus des 10 000 dollars.

— Et vous, dit Malko, que m'offrirez-vous ?

Il regretta aussitôt son imprudence. Linda le regardait comme si c'était de la crème Chantilly, ses lèvres épaisses retroussées en un sourire supposé sensuel.

— Si vous me donnez 1 000 dollars, dit-elle d'une voix câline, je ferai l'amour avec vous.

Elle croisa les jambes et sa robe s'ouvrit découvrant la cuisse plus haut que le papillon tatoué, jusqu'à la dentelle noire. Malko ne se laissa pas émouvoir. Linda devait être aussi sensuelle qu'une table de roulette.

— Vous gagnerez plus d'argent en me retrouvant Tong Lim, dit-il.

Linda n'insista pas. La jupe se referma. Pendant quelques secondes elle étudia Malko, comme pour chercher un autre moyen de lui soutirer de l'argent. Une autre « avaleuse » de banane était montée sur la scène.

— Ce sont des Indonésiennes ? dit-il.

Linda approuva de la tête.

— Oui. Il y a beaucoup de chômage à Djakarta. C'est pour cela que votre ami y est tout le temps. Il leur donne un peu d'argent pour les décider. Mais elles n'ont pas de papiers. La police les expulse. Il en

faut tout le temps de nouvelles.

Malko regarda la malheureuse qui continuait à cracher ses tronçons de banane.

— Vous les payez bien ?

— Je les paie trop cher, gémit Linda. Je ne gagne presque rien.

Ses grosses lèvres s'étaient involontairement retroussées en un sourire gourmand. Linda devait être une redoutable mère maquerelle. Quant à Phil Scott, il était complet. Malko se demanda si lui et Linda n'avaient pas monté une combine vicieuse pour exploiter la C.I.A.

Une sonnerie stridente retentit tout à coup dans la boîte. Linda, sans bouger de son tabouret, poussa un cri d'alarme. La « tronçonneuse » interrompit instantanément son numéro, balaya d'un coup de pied les bouts de banane et sauta de l'estrade. Remplacée aussitôt par une autre Indonésienne, vêtue elle, d'un slip et d'un soutien-gorge en paillettes, qui commença à se trémousser au rythme de la musique.

Linda tourna vers Malko ses yeux de nouveau sans vie.

— C'est la police, n'ayez pas peur.

La porte du bouge s'ouvrit sur deux policiers chinois en uniforme bleu et casquette plate. Linda glissa de son tabouret et alla les accueillir. Il y eut une conversation très brève, ils balayèrent de leurs torches électriques les coins sombres, puis repartirent comme ils étaient venus. Linda revint vers Malko, l'air soucieux.

— C'est bizarre, remarqua-t-elle, ils ne viennent jamais si tard...

Une angoisse diffuse serra l'estomac de Malko. Cela finissait par faire beaucoup de faits étranges. Inquiétants. La curieuse mort de Tan Ubin, l'attitude étrange de la fille de Lim, l'attaque dont il avait été l'objet et maintenant l'inquiétude visible de Linda qui n'avait pourtant pas froid aux yeux. Comme si les autorités officielles de Singapour n'avaient pas voulu qu'il retrouve Tong Lim.

— J'ai faim, dit soudain Linda, venez, nous allons manger.

Ils se retrouvèrent dans une rue déserte et sombre au bout de laquelle on apercevait des lumières. Au passage, Malko nota le nom : Waterloo Street. Celle qui coupait et semblait encore animée à cette heure tardive était Albert Street, encombrée de camions et de trishaws. À 200 mètres de l'endroit où il avait été attaqué.

Ils la remontèrent au milieu des éventaires en train de plier, parvinrent à un petit restaurant dont les tables et la cuisine en plein air bloquaient la moitié de la rue.

— Venez, dit Linda, nous allons au premier.

Un énorme Chinois à la chemise couverte de taches de graisse se précipita vers Linda, essayant vainement de plier ses 200 kilos pour une courbette d'accueil. Il leur fraya un chemin entre les tables à grands coups de gueule. Ses petits yeux enfoncés dans la graisse

soupesaient Malko, pleins de curiosité. On les installa au fond à une table presque propre. En face d'une cage contenant deux mainates.

Linda exhiba ses dents de requin.

— Fatty se demande qui vous êtes, il ne m'a jamais vue avec un étranger.

— Comment cela se fait-il ?

Linda lui lança un regard noir.

— Il n'y a que les putains qui sortent avec les étrangers. Si je ne faisais pas d'affaires avec vous, je ne serai pas là.

Linda plongeait ses baguettes dans la coquille du crabe avec l'acharnement d'un bourreau chinois décortiquant un supplicié. Ses yeux d'habitude sans vie luisaient de gourmandise.

— Fatty a le meilleur crabe farci de tout Singapour, dit-elle.

Elle en était à son troisième. Comme toute bonne Chinoise, Linda était gourmande comme une chatte. Ce devait être son seul vice. Malko la regardait s'empiffrer. Elle cracha par terre quelques bouts de coquilles, but un grand verre de thé, rota et dit d'une voix grave :

— Vous ne savez pas ce que c'est d'avoir faim. Moi, je suis née en Indonésie, à Bornéo, dans un village de Dayaks. En 1962, les Indonésiens, sur l'ordre du Gouvernement ont commencé à massacrer tous les Chinois. Parce que certains étaient communistes. Mes parents avaient une épicerie. Les villageois ont décapité ma mère avec un parang. Mon père a essayé de se sauver, ils lui ont planté une lance dans le dos. Il a couru en rond jusqu'à ce qu'il tombe. Alors on lui a tranché la tête aussi. J'avais un frère. Ils lui ont ouvert le ventre et l'ont bourré de terre puis ils l'ont jeté dans la rivière.

Elle débitait sa litanie d'horreurs en suçant ses pattes de crabe, d'une voix monocorde. Ils étaient tout seuls maintenant dans le restaurant.

— Et vous ? demanda Malko.

— J'ai pu me cacher. J'avais dix ans. Ils n'ont pas vraiment cherché. Ils ont pillé la boutique puis ils sont partis. Je me suis cachée pendant deux mois dans les rizières, je mangeais n'importe quoi, des racines, de l'herbe, des insectes, des fruits sauvages. Puis j'ai été recueillie par des paysans. Ils m'ont gardé un an. Ils me nourrissaient à peine, j'étais dans la rizière toute la journée, avec les sangsues et le soleil. Pour manger, j'étais obligée de voler les offrandes destinées aux dieux sur les autels, dans la jungle. Je me suis fait prendre une fois.

Elle releva la manche de sa robe, exhibant une longue cicatrice noirâtre.

— Ils m'ont brûlée avec un fer rouge.

Malko fixa les yeux noirs sans vie. Linda avait rabaissé sa manche et picorait les derniers morceaux de crabe farci. Elle releva la tête :

— Je me suis sauvée sur un bateau qui venait ici. Mais avant j'ai revu mon père. Ils vendaient sa tête, avec celles d'autres Chinois, aux touristes, à Sarawak, pour cent dollars. En disant que c'étaient des têtes de Japonais tués pendant la guerre. Je n'avais pas cent dollars, sinon, je l'aurais achetée.

Linda essuya avec une serviette en papier la graisse qui maculait ses lèvres épaisses et ajouta, avec une imperceptible ironie :

— Vous ne me demandez pas comment j'ai payé mon voyage... Ils étaient seulement 7. J'avais choisi exprès un petit bateau. Depuis je n'ai jamais laissé un homme me toucher sans payer très cher.

Avec une vitesse stupéfiante, elle lapa les leeches qu'on venait d'apporter et cracha par terre les peaux. Malko l'observait. En dépit de sa dureté, un charme étrange émanait du visage plat. Mais Linda ne pourrait jamais être comme les autres.

— Pourquoi me racontez-vous tout cela ? demanda Malko.

Sans le regarder, elle haussa légèrement les épaules.

— Je ne sais pas, dit-elle brièvement.

— Mais, insista-t-il, Linda, ce n'est pas votre vrai nom ?

Un sourire amer tordit la bouche épaisse.

— Non. Mais j'ai appris à oublier mon nom. Cela me fait trop mal quand j'y pense. Venez... J'ai encore beaucoup à faire ce soir.

Si Malko n'avait pas perdu sa veste, il aurait pu croire que rien ne s'était passé... Ils redescendirent au rez-de-chaussée. Quand Linda fit mine de payer, Fatty le repoussa avec horreur.

Quand ils furent dehors, Linda expliqua :

— Je ne paie jamais Fatty, je le protège.

— Vous « protégez » beaucoup de gens, demanda Malko comme ils s'éloignaient dans Albert Street, maintenant déserte, à part quelques éventaires de fruits. Linda s'arrêta devant l'un d'eux où s'empilaient des fruits semblables à d'énormes artichauts. Une odeur douceâtre semblable à celle d'un fromage trop fait. Linda tomba en arrêt.

— Vous connaissez ?

Malko secoua la tête.

— Ce sont des heng-kee, expliqua Linda. Des fruits très recherchés parce que leur chair est aphrodisiaque. Les vieux Chinois riches les paient des fortunes, les réservent à l'avance. Mais ils sentent très mauvais. Si on en oublie un dans un réfrigérateur, il faut brûler la maison...

Ils reprirent leur marche et Malko continua :

— Vous avez beaucoup de clients ?

— Des filles surtout, précisa Linda. Mais je ne leur demande que

de l'argent, je leur laisse leur dignité. Venez, je vais vous raccompagner à votre voiture. Qu'il ne vous arrive rien.

— Mais vous n'êtes même pas armée, remarqua Malko.

— Je n'ai pas besoin d'armes, coupa la Chinoise sèchement. Si les « 18 » m'attaquaient, aucun ne pourrait plus mettre les pieds dans Chinatown. Je lâcherais mes filles sur eux. Elles me sont dévouées jusqu'à la mort. Je suis leur seule famille. Ce sont toutes des épaves. Qui sont arrivées ici, sans papier, sans argent, sans famille. Des rescapées de l'Indonésie. Bientôt, il y en aura d'autres. En Malaisie, on commence à tuer des Chinois. Personne ne les aidera, fit-elle amèrement. Mr Lee Kuan Yew veut la paix. Il se bouchera les oreilles pour ne pas entendre leurs cris. Toute l'eau de Singapour vient de Johore...

Ils étaient arrivés devant la Datsun. À côté, il n'y avait plus qu'une rangée de tri-shaws, dont les conducteurs dormaient à la belle étoile. Malko ouvrit la portière.

— Je vous attendrai demain à 11 heures, au coin de Rochor Street et de Waterloo, dit Linda. Venez avec l'argent.

Elle le regarda démarrer puis se fondit dans l'obscurité. Malko accéléra dans Chinatown désert. Il ne mit pas plus de dix minutes pour remonter au *Shangri-La*. Revenu dans sa chambre climatisée, il prit une douche, but un grand verre de Perrier, et essaya de se détendre, appuyé au balcon. L'air de la nuit était tiède et parfumé. Le vent bruissait doucement dans les bambous géants du jardin.

Pourtant, un malaise diffus serrait l'estomac de Malko. Singapour commençait à ressembler à ces superbes fleurs tropicales au parfum entêtant qui attrapent et avalent ceux qui s'en approchent trop près.

Qui voulait tellement empêcher la C.I.A. d'entrer en contact avec Tong Lim ?

Toute la troisième page du *Straits Time* était occupée par le reportage de l'incident tragique de Bugis Street. Malko contempla avec horreur les photos des blessés. La jeune femme – une Australienne – qui avait reçu la première ampoule d'acide était entièrement défigurée et avait perdu l'usage des deux yeux. Deux autres touristes étaient gravement atteints au visage...

Il lut tout l'article sans trouver une seule mention de lui ou de l'intervention des « papillons » ni des trois voyous blessés. Il dut tourner la page pour trouver un récit de rixe où un membre de la Société Secrète « 18 » avait été poignardé à mort. Comme si les deux incidents n'étaient pas liés.

Quant à l'acide, le *Straits Time* affirmait que la police était

intervenue immédiatement sans pouvoir arrêter les coupables. En encadré, il y avait l'interview du chef du Department « Sociétés Secrètes » du C.I.D. expliquant que les touristes ne devaient pas s'alarmer et qu'il s'agissait d'un incident de racket qui avait mal tourné. Il rappelait dans la foulée que les crimes des Sociétés Secrètes avaient baissé de 70 % depuis l'avènement de Lee Kuan Yew et que tous les voyous pris en flagrant délit étaient passibles de l'internement administratif pour une durée indéterminée...

Malko referma le journal avec une impression de malaise. C'était curieux qu'on ne parle pas de lui. On avait dû pourtant retrouver sa veste brûlée. Heureusement, il n'avait aucun papier dedans.

Des témoins avaient vu qu'il s'agissait d'une attaque dirigée contre un étranger et pas d'un règlement de comptes entre Chinois.

Il termina son breakfast et descendit prendre sa voiture. John Canon arrivait à son bureau très tôt. La circulation lui sembla étrangement fluide. En cinq minutes, il eut descendu Orchard Road. À mi-chemin, il passa, sans y prêter attention, sous un grand portique enjambant la rue annonçant en lettres énormes « Restricted circulation zone for all vehicles ». Des lettres de néon rouge précisaient « In Opération ».

Trente mètres plus loin, un policier en bleu s'avança et siffla Malko qui dut s'arrêter.

— Vous n'avez pas de « sticker », remarqua sévèrement le policier. Vous n'avez pas le droit de circuler.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? fit Malko suffoqué.

Le Chinois le regarda comme s'il tombait de la planète Mars.

— Vous ne savez pas qu'entre 7 h 30 et 10 h 30 il faut une autorisation pour pénétrer dans la zone « restricted ». Vous êtes passible d'une amende de 200 dollars...

Il tendit la contravention à Malko qui repartit, furieux. Ça, c'était de la démocratie ! Le péage dans le centre des villes. Voilà pourquoi il n'y avait presque pas de voitures ! Les gens attendaient 10 h 30 pour descendre en ville. Quand il se gara dans la cour de l'Ambassade américaine, sa colère n'était pas encore tombée.

Midi moins le quart. Toujours pas de Linda. Et aucun moyen de la joindre... Même si Malko parvenait à retrouver son Q.G. dans le magma de maisons en démolition, elle ne devait s'y trouver que la nuit. Il était furieux et frustré après le mal qu'il avait eu à obtenir un nouveau chèque de John Canon. L'Américain voyait dans tout cela une minable escroquerie au détriment des contribuables américains. À sa conviction et aux apparences, Malko n'avait à lui opposer que son intuition. Un bus démarra devant lui, l'enveloppant d'un épais nuage de gas-oil. Si épais qu'il distingua à peine le tri-shaw qui venait de s'arrêter à sa hauteur. Son squelettique conducteur actionna

vigoureusement sa sonnette. Malko tourna la tête. Enfoncée dans le siège, Linda arborait de grosses lunettes noires qui tenaient difficilement sur son visage plat. Cette fois, elle était en pantalon noir. Elle fit signe à Malko de la rejoindre.

Il monta dans le tri-shaw qui s'ébranla aussitôt, tournant dans Rochor Street, vers la mer.

— Alors ? dit Malko.

Linda tourna vers lui ses lunettes noires.

— Je suis venue parce que vous êtes un ami de Mr Scott, dit-elle, mais j'ai décidé de refuser votre proposition.

Malko la fixa avec incrédulité. La liasse des 10 000 dollars gonflant sa poche. Qu'est-ce qui avait fait changer d'avis la machine à sous assise à côté de lui ? Seul un danger immédiat et brutal pouvait stopper Linda.

Un danger de mort.

CHAPITRE IX

Linda ôta ses lunettes. Ses yeux ressemblaient à deux boules de jade. Son menton tremblait légèrement, à cause des cahots du tri-shaw, qui se faufilait dans la rue encombrée de restaurants en plein air. Toujours bourrés. Les Chinois passent leur vie à manger. Au bout, on apercevait la mer grise, par-delà la zone d'aménagement de la Nicoll Highway.

À sa tension, Malko sentit que Linda ne faisait pas de surenchère. Même quand il sortit la grosse enveloppe brune contenant les dollars et la posa bien sur ses genoux, elle ne broncha pas.

— Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis, Linda ? demanda-t-il d'une voix aussi calme que possible.

Les yeux noirs sans vie ne le quittaient pas.

— Vous m'avez menti ! dit la Chinoise avec une violence contenue.

— Je vous ai menti ?

L'épaisse lèvre supérieure se retroussa sur les dents de requin. Au même moment, le tri-shaw fit un écart qui projeta Linda vers Malko. Comme si elle allait le mordre.

— Vous travaillez avec Ah You ! aboya-t-elle.

Elle avait prononcé le mot avec dégoût. Cette fois, Malko ne savait plus où il en était. Le pousse était arrivé au bout de la rue. Linda lui jeta un ordre et il fit docilement demi-tour.

— Qui est Ah You ? demanda Malko. Je suis à Singapore depuis trois jours et je n'y avais pas mis les pieds depuis sept ans.

Sa sincérité ne parut pas entamer la conviction de la Chinoise qui insista, d'une voix furieuse :

— Pourquoi prétendez-vous ne pas connaître Ah You ?

— Parce que c'est vrai. Qui est-ce ?

— Vous le savez très bien. Un Sam-Seng.

Le pousse s'était arrêté pour laisser décharger une cargaison de poissons-chats dans des seaux.

— Et pourquoi le connaîtrais-je ?

— Pourquoi ? *Sa voix, bien que contenue avait viré à l'aigu.* Parce qu'Ah You cherche Tong Lim pour le tuer. Quelqu'un de sa bande m'a dit qu'il devait toucher 20 000 dollars pour cela.

— Vous travaillez pour lui. Tout ce que vous avez fait hier soir, c'était une comédie pour me mettre en confiance. Ils ont seulement fait semblant de vous attaquer. D'ailleurs, je ne comprenais pas comment vous aviez pu leur échapper...

— Mais vous êtes folle, Linda ! protesta Malko. Vous savez bien qu'il y a eu des blessés.

La Chinoise secoua la tête.

— Des étrangers. Les hommes de Ah You s'en moquent. *Elle cracha de colère.* Vous avez failli m'avoir ! Je devrais vous prendre cet argent rien que pour cela. Si je n'avais pas des informateurs chez Ah You, je n'aurais rien su.

Le tri-shaw était revenu au coin de Waterloo et de Rochor. Linda mit pied à terre et se tourna vers Malko.

— Ne cherchez jamais à me retrouver. Sinon, ce sont mes filles qui vous jetteront de l'acide.

Fou de rage, Malko sauta à terre et lui mit de force l'enveloppe dans les mains. Tentant un ultime coup.

— Jamais je n'ai rencontré Ah You, dit-il. Jamais. Prenez cet argent. Il vous appartient. Mais vous auriez pu en gagner cinq fois plus.

Le contact des billets à travers l'enveloppe sembla tout à coup amollir Linda. Elle resta immobile, sans s'éloigner du tri-shaw. Pensive. Puis une lueur passa brusquement dans son regard.

— Très bien, dit-elle, si vous pouvez me prouver que vous ne connaissez pas Ah You, je vous croirai.

— Mais comment ?

La Chinoise eut un sourire dangereux.

— C'est simple. Vous allez le voir. S'il vous reconnaît, c'est que vous vous serez moqué de moi... Dans ce cas, je me vengerai...

— Mais vous savez où le trouver ?

— Oui. Tous les jours, il déjeune dans un restaurant de Hokkein Street, dans Chinatown... Il y est maintenant.

Quelque chose tracassait Malko.

— Mais vous ne pouvez pas venir avec moi, objecta-t-il. Cet Ah You vous connaît.

Linda le fixait avec un air venimeux.

— C'est très juste, dit-elle d'une voix trop douce. Aussi, voici ce que nous allons faire. Je connais un membre de la bande d'Ah You. Il sera dans le restaurant. Il verra si Ah You vous connaît. Si vous m'avez menti, mes filles vous attendront dehors. Et elles ne vous rateront pas. Alors, vous acceptez ?

Malko hésita. Il fallait être Chinois pour inventer une combinaison aussi tortueuse... Quel piège cela cachait-il ? Mais s'il refusait, il perdait la seule piste pouvant le conduire à Tong Lim. Et il était sûr de

ne pas connaître Ah You...

— J'accepte, dit-il.

Linda remonta dans le tri-shaw et lui jeta un ordre. Il pesa sur ses pédales et ils partirent dans Waterloo Street.

— J'espère pour vous que vous n'avez pas menti, dit Linda.

Elle avait gardé l'enveloppe aux billets qu'elle fit disparaître dans son sac.

Le vieux coolie appuyait sur ses pédales, indifférent à leur discussion.

Ils venaient de tourner dans Pétain Street. Là, des buildings de trente étages remplaçaient peu à peu les vieilles maisons. Le tri-shaw s'engagea dans une ruelle qui s'ouvrait sur la droite, avec une espèce de petit café, des tables en plein air. Des dizaines de cages à oiseaux étaient suspendues à des fils de fer au-dessus des tables. Le vacarme était assourdissant. Il y avait de tout : des merles, des mainates, des perroquets, des toucans et des perruches, des colibris et des oiseaux de toutes les couleurs, inconnus de Malko. La froide Linda jurait avec cet environnement bucolique.

— Que se passe-t-il, ici ? demanda Malko.

— Le « bird-singing », expliqua la Chinoise. Ceux qui ont des oiseaux chanteurs se réunissent ici pour faire des concours, acheter ou vendre. Attendez-moi.

Elle sauta du pousse et Malko la vit aborder un Chinois assis au-dessous d'un énorme toucan. Le spectacle était étonnant. Certains des oiseaux avaient les yeux crevés pour qu'ils chantent mieux. Toutes les cages étaient merveilleusement briquées. Déjà, Linda revenait vers le pousse, tandis que le propriétaire du toucan décrochait sa cage et s'éloignait. Linda demeura silencieuse jusqu'à ce qu'ils aient rejoint Waterloo Street. Avant que Malko descende reprendre sa voiture, elle se tourna vers lui.

— C'était un homme de Ah You, un ancien qui n'est plus actif. C'est lui qui me renseigne. Il va prévenir son ami qui sera dans le restaurant. Vous ne pouvez pas vous tromper. C'est le seul de Hokkien Street. Allez-y. Ensuite, revenez. Je vous attendrai ici...

Malko chercha à se remémorer le visage de l'homme au toucan.

— Vous êtes sûre de cet informateur ? demanda-t-il. Il ne va pas nous trahir ?

Linda secoua la tête :

— Je lui fournis des filles qu'il n'aurait jamais les moyens de se payer. Et j'ai empêché la sienne de devenir putain.

— Comment vais-je reconnaître Ah You ? demanda Malko.

Linda montra ses crocs de requin :

— C'est peut être lui qui vous reconnaîtra... Vous savez bien qu'il est aussi gros que Fatty...

— Quelle est sa principale activité ?

— Il s'occupe des mauvais créanciers, dit Linda à contrecœur. Il a beaucoup de relations. Des hommes d'affaires qui n'arrivent pas à récupérer leurs dettes. Alors les hommes d'Ah You cassent les bras, font boire de l'acide, violent les femmes pour les déshonorer. Ou tuent.

— Et la police...

— La police ! *Linda ricana*. Si vous connaissez Ah You, vous le savez. Ah You leur sert d'indicateur. Pour les gangs qui font le trafic de stupéfiants ou les communistes. Alors, on le laisse tranquille.

À chaque pas de son enquête, Malko retombait sur la police de Singapour. Linda s'éloigna et il remonta dans la Datsun. Automatiquement, il prit la direction de la « Singapore River ». Le plus facile était évidemment de s'arrêter à Hill Street, à l'ambassade U.S. Et de ne pas se risquer dans Hokkien Street où un nouveau piège mortel l'attendait peut-être.

Mais il enfila sans ralentir South Bridge Road et tourna à gauche dans l'étroite Hokkien Street.

L'estomac un peu serré, Malko gara la Datsun à l'entrée de Hokkien Street. Il n'y avait pas de trottoir. Seulement, des emplacements marqués à la peinture blanche pour le stationnement. Il avait à peine mis pied à terre qu'une contractuelle se rua sur lui pour lui faire payer ses 50 cents. Avec son chapeau de paille dont les bords étaient rabattus sur les côtés comme des œillères de cheval, ce qui lui ôtait toute vision latérale, et lui donnait une curieuse allure... Singapour en fourmillait. Actives comme des insectes et incorruptibles. Il se dirigea vers le restaurant décrit par Linda. Il ne pouvait pas se tromper. Il n'y en avait qu'un avec une porte et une vitrine. Les autres étaient des stands en plein air où on mangeait la cuisine des pauvres.

Il poussa la porte et reçut une bouffée d'odeur de cuisine. Le restaurant était plein. Uniquement des Chinois à des tables rondes. Les murs de faïence blanche ne payaient pas de mine.

Malko s'avança jusqu'au fond. Un de ceux qui déjeunaient là était un espion de Linda. L'ami de l'homme de Pétain Street. Il parcourut la salle des yeux et vit Ah You.

Ce ne pouvait être que lui, d'après la description de Linda. Un énorme Chinois en maillot de corps, débordant de sa chaise, les

cheveux tombant dans les yeux presque invisibles à cause de la graisse, mais certainement très jeune. Il lapait sa soupe à grandes cuillerées, l'entrecoupant de poignées de nouilles chinoises. Cinq autres Chinois se trouvaient à sa table. Ils mangeaient tous en silence.

Le garçon s'approcha de Malko et lui proposa une table où il y avait déjà deux Chinois.

Il s'assit. Il n'y avait pas de menu. On lui apporta très vite une soupière de soupe aux abats, un plat de porc frit et des crevettes qui baignaient dans une sauce étrange, à base d'huîtres. Ah You – si c'était lui – ne s'était pas interrompu de manger. De temps en temps, il jetait un bref coup d'œil à Malko, mais ce dernier était le seul étranger dans le restaurant. Malgré tout, il dut se forcer pour avaler. Tandis qu'il mangeait, plusieurs clients se levèrent et sortirent. Parmi eux, il y avait peut-être l'informateur de Linda...

Malko souhaite qu'il n'ait pas mal interprété la curiosité légitime de Ah You.

Le Chinois devait peser 150 kg. Un monstre. Il s'empiffrait avec la régularité d'un aspirateur, avalant des litres de thé. Malko était tellement absorbé par ses pensées qu'il remarqua à peine qu'on lui avait apporté l'addition. 15 dollars. C'était hors de prix, mais il n'avait vraiment pas envie de discuter. Il se leva, dans un état second. La main sur la poignée de la porte, il hésita, regardant l'extérieur. Hokkien Street grouillait d'animation. Les « Papillons » pouvaient être partout. Se répétant qu'il n'avait rien à craindre, il sortit, tous ses muscles bandés.

Il y avait une contravention sur son pare-brise... Mais pas le moindre « Papillon ». Il en fut tellement soulagé qu'il démarra sans attendre la contractuelle qui resta médusée devant un tel manque de sens civique... Malko avait déjà rejoint South Bridge Road et fonçait vers Waterloo Road, à l'autre bout de Chinatown, retrouver Linda.

Avant d'arriver au croisement de Albert Street, il l'aperçut. À l'expression de son visage, il comprit qu'elle savait déjà.

Elle monta dans la Datsun, et dit aussitôt :

— C'est bien, vous n'aviez pas menti.

Cela n'avait pas l'air de la satisfaire entièrement. Tout à coup, elle demanda :

— Pour qui travaillez-vous ? Vous n'êtes pas journaliste.

Malko ne répondit pas. La règle d'or était de ne jamais prononcer le nom de la C.I.A. Mais une fille comme Linda ne se contenterait pas de faux-fuyants. Il trouva un biais.

— Linda, vous avez confiance en Phil Scott ? Moi, je ne peux rien

vous dire, mais demandez-lui. Il rentre demain de Djakarta. Il sait pour qui je travaille.

Ils arrivaient dans Albert Street.

— Arrêtez-vous là, dit Linda. Dès que je saurai où est Tong Lim, je vous enverrai une fille qui portera mon signe. Le Papillon. Vous ferez ce qu'elle vous dira. Faites attention. Ne revenez pas dans Chinatown le soir. Vous êtes en danger. Et ne suivez personne d'autre.

Malko repartit aussitôt. L'affaire Lim prenait des proportions étranges. Qui pouvait chercher Lim pour le tuer ? Et pourquoi. Maintenant il était sûr qu'il était important pour la « Company » de retrouver le businessman chinois disparu.

Avant que d'autres ne mettent la main sur lui.

John Canon avait de lourdes poches sous les yeux et les traits tirés. Visiblement, il devait faire un effort gigantesque pour se concentrer sur ce que lui disait Malko. Ce dernier s'aperçut de sa nervosité.

— Quelque chose qui ne va pas ?

L'Américain se rejeta en arrière dans son fauteuil, le visage dans ses mains.

— Ann, dit-il. Elle a encore une de ses dépressions... Quand je suis parti ce matin, ça allait mieux. Puis, elle vient de me téléphoner qu'elle se faisait hospitaliser.

Malko demeura silencieux. Il ne pouvait pas aider John Canon. Ce dernier reprit le dossier devant lui et dit :

— Je ne comprends rien à cette affaire Tong Lim. Nous n'avons eu aucun feed-back par nos informateurs habituels.

— Pourtant, remarqua Malko, quelqu'un lui en veut assez pour avoir mis sa tête à prix.

John Canon semblait perplexe.

— C'est peut-être un obscur règlement de comptes à la Chinoise. Lim peut avoir escroqué un associé vindicatif. Ou déshonoré une famille en couchant avec la fille. Ici, il faut s'attendre à tout. Un jour, un type s'est suicidé parce que le merle qu'il avait payé une fortune a refusé de chanter le jour du concours...

Malko regardait à travers les jalousies dorées, le soleil se reflétait sur les dragons de céramique de la Chambre de Commerce chinoise.

— C'est une coïncidence troublante, remarqua-t-il. Que Lim disparaisse après avoir tenté d'entrer en contact avec vous...

— Il est peut-être mort, remarqua John Canon.

— Je ne pense pas, dit Malko, sinon on ne m'aurait pas attaqué pour me décourager de voir Lim.

— Très juste, fit l'Américain d'un air absent.

— Le Gouvernement de Singapore doit bien avoir une idée au sujet de l'histoire Lim, suggéra Malko.

John Canon eut une moue dubitative.

— Possible, pas certain. De toute façon, ils ne nous diront rien. Ont horreur qu'on mette le nez dans leurs affaires. Surtout quand un Chinois est en cause.

Malko continuait à réfléchir. Un point l'intriguait. Qui éclaircirait un certain nombre de choses.

— Pouvez-vous savoir l'étendue des affaires de Lim ?

— Je peux essayer. Que cherchez-vous ?

— Je veux savoir s'il possède des intérêts dans une ferme de crocodiles, dit Malko.

— OK, fit l'Américain. Je vous appelle dans la journée à votre hôtel. Faites attention, je n'aime pas l'histoire d'hier soir. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose. Surtout, ne vous amusez pas à vous balader avec un flingue. Même l'ambassadeur ne pourrait pas vous sortir de cabane. Ils sont paranoïaques là-dessus.

— Je ne prendrai qu'un lance-pierres, promit Malko, mais j'ai bien envie de m'acheter une armure...

John Canon s'efforça sans succès de rire. Dès que Malko fut sorti, il tira une flasque de whisky de son bureau et but au goulot. Il se foutait de Lim. Il se foutait de la C.I.A. Sa femme était à moitié folle à cause du Viêt-nam. Lui n'arrivait pas à tout oublier. Le DC3 qui s'était abîmé dans la mer de Chine, c'était lui qui avait conseillé au pilote de décoller de Saïgon... Alors, un Chinois de plus ou de moins... Il lui restait un an à tirer à Singapour. Ensuite, il regagnait Langley et formerait des espions à la chaîne.

Il eut un hoquet et décrocha son téléphone pour appeler l'hôpital.

Le pantalon de soie blanche collait aux jambes de Sani comme une seconde peau. Accentuant la cambrure de ses reins. Le haut assorti semblait coulé sur sa poitrine de rêve. Détendu, Phil Scott avait posé une main sur sa hanche ; et pianotait sur son ventre bombé, installé à côté d'elle dans le bar du *Shangri-la*.

Elle avait transformé en bêtes un plein chargement de Japonais lorsqu'elle avait traversé le hall du *Shangri-la*, distante comme une princesse, mais irradiant l'érotisme de toutes ses courbes, suivie de son seigneur et maître. À peine rentré d'Indonésie, Scott avait appelé Malko, pour l'inviter à dîner. Apparemment, l'Australien n'était pas au courant de l'épisode de l'acide et Sani non plus. Il serait toujours temps de les prévenir.

— Comment ça s'est passé avec Linda ? Vous êtes tombés d'accord ? demanda l'Australien.

Le barman qui servait la table voisine, l'œil rivé sur la poitrine de Sani, faillit verser son plateau directement sur les genoux de ses clients.

— Linda est charmante, dit Malko, mais très méfiante !

Phil Scott se tordit de joie.

— Il faut la comprendre, dit-il. Elle a la police au cul en permanence. Mais elle a le génie du commerce. *Il rit.* Vous savez ce qu'elle a fait ? Il y a des centaines de bateaux qui font relâche tout le temps à Singapour. Dont les équipages ne vont jamais à terre. Du gibier tout cuit pour les putes. Seulement, elles n'aiment pas parce qu'il faut aller en mer. Alors, Linda a eu une idée géniale : elle a rameuté toutes les putes pour atteintes par la limite d'âge, les vérolées, les infirmes, les grosses, les lépreuses... Et tous les soirs, elle en charge plusieurs jonques qui vont faire le tour des cargos en rade.

Les gars n'ont pas le choix. C'est ça ou le tonneau de sciure. Tout le monde est content : les putes qui mouraient de faim autrement, les marins et Linda qui prend 50 %...

— C'est l'Armée du Salut, fit Malko.

Le rire de Phil Scott se calma d'un coup.

— Linda en a bavé. Quand je l'ai rencontrée, elle dansait dans une boîte, près de Bugis Street. À poil, bien entendu. Ensuite, elle se tapait les clients. Et elle payait à tout le monde. À son maquereau chinois, au patron de la boîte, aux flics. Puis elle a eu du pot, un riche marchand chinois est tombé amoureux d'elle. Il l'a enfermée dans sa villa et comme il était fou de papillons, il lui en a fait tatouer sur la cuisse.

— Belle histoire d'amour, fit Malko.

Phil Scott ricana.

— Ça c'est mal terminé. Le gars devenait dingue. Il attachait Linda sur un lit qui tournait pendant des heures et il s'amusait à lui enfoncer des plumes dans le zizi au passage. Puis il a voulu la faire baiser avec des lézards...

Alors un jour, quand il l'a détachée, Linda a pris des ciseaux et lui a crevé les deux yeux, avant de se tirer. C'est à ce moment que je l'ai rencontrée. Elle se planquait. Le Chinois avait mis des voyous à ses trousses avec ordre de la récupérer et de l'enfermer dans une cage avec des rats.

— Elle m'a demandé de se cacher chez moi. J'ai dit « oui ». Elle était bien foutue et jolie. Mais elle baisait si mal que je ne l'ai plus baisée. *Il rit.* C'est pour ça qu'elle m'aime bien. Mais elle gueulait toutes les nuits. Des cauchemars. C'est à ce moment-là qu'elle m'a raconté ce qui était arrivé avant. Même maintenant, elle rêve encore. Elle vit seule dans un truc rembourré comme pour les fous. Elle a

honte...

— Comment croyez-vous que Linda retrouvera Lim ? demanda Malko.

Phil Scott eut un sourire en coin.

— Elle lui fournit des petites filles. Il ne peut pas s'en passer. Quand il va lui en demander une, ce sera facile...

Sani ne broncha pas. Elle avait écouté sans sourciller le récit de l'Australien. Ailleurs, perdue dans un rêve. Machinalement, Phil Scott avait abandonné sa hanche pour une de ses longues cuisses, qu'il triturait ouvertement, sous le regard effaré du garçon.

— Comment s'est passé votre voyage ?

L'Australien arbora aussitôt un sourire satisfait.

— Très bien. Il y a beaucoup de business à faire avec les Indonésiens. Faudra que j'y retourne bientôt.

Malko n'eut pas la cruauté d'insister. Quant à Sani, elle semblait en transes, acceptant n'importe quoi. La main de Phil Scott remonta le long de la cuisse gainée de soie blanche et s'immobilisa à la hauteur du mont de Venus. D'où il était, Malko pouvait voir les doigts de l'Australien pianoter doucement sur le renflement moulé par la soie. Et peu à peu, les yeux de Sani chaviraient. Elle allongea la jambe avec une impudeur totale, s'exposant totalement à la caresse.

Malko était si troublé qu'il entendit à peine le garçon se pencher sur lui.

— Téléphone, Sir.

L'appareil était posé sur le bar. Malko se leva et prit l'écouteur. Ce devait être John Canon.

D'abord, il n'entendit rien et faillit raccrocher. Puis une voix de femme étouffée et basse lui parvint. Si troublée qu'il ne la reconnut pas immédiatement.

— Je ne vous dérange pas, dit la voix...

C'était Margaret Lim.

Malko dut faire un effort considérable pour ne pas hurler de joie. Enfin quelque chose.

— Margaret, pas du tout, dit-il. Avez-vous du nouveau ?

Nouveau silence, comme si la Chinoise hésitait. Puis la fille de Tong Lim dit très vite :

— Je crois savoir où se trouve mon père. Nous pourrions nous voir pour que vous m'expliquiez ce que vous voulez lui demander pour votre article.

— Quand vous voulez, fit Malko. Où êtes-vous ?

— À l'hôtel, mais je ne veux pas vous voir là. Pourriez-vous passer à la maison dans une heure.

— J'y serai.

Elle raccrocha aussitôt. Il demanda le numéro de John Canon, eut

une bonne qui lui dit que M. Canon était à l'hôpital... Lorsqu'il revint à la table, Sani semblait au bord de l'orgasme. À demi allongée sur la banquette, la main de Phil Scott entre ses jambes, elle haletait discrètement, la bouche entrouverte, sous le regard effaré des occupants de la table voisine, peu habitués à ce genre d'exhibition. Son ventre ondulait doucement sous les doigts de l'Australien. Les yeux de ce dernier avaient pris une expression à la fois bestiale et méchante.

— Il faut retarder notre dîner, annonça Malko. J'ai une course urgente à faire.

Phil Scott loucha sur la clef posée sur la table.

— Ça vous ennuie qu'on vous attende en haut, dans votre chambre...

— Je vous en prie, dit Malko.

Il ne pensait qu'à Margaret Lim. Phil Scott hala Sani hors de la banquette. À voir son allure, Malko se dit qu'elle n'était pas au bord de l'orgasme, mais qu'elle venait de l'avoir en plein bar du *Shangri-la*. Elle pouvait à peine tenir debout.

— À tout à l'heure, dit-il.

Avant d'aller chez Lim, il voulait parler à John Canon, ou au moins lui laisser un message. En quittant le hall il se retourna et aperçut dans l'ascenseur dont les portes se fermaient, Sani qui se laissait glisser lentement le long de Phil Scott.

La maison de Tong Lim était totalement obscure. Malko gara sa voiture à côté de la Mercedes de Margaret Lim et s'avança vers les colonnes blanches du perron. L'air embaumait le magnolia. On avait l'impression de se trouver très loin, dans un oasis de calme et de sérénité.

Il s'immobilisa devant la porte de teck massif et sonna. Un peu étonné de ne voir aucune lumière. Au bout de cinq minutes, n'ayant aucune réaction, il insista, fit le tour de la maison sans rien voir, puis revint vers la porte principale et tendit l'oreille. On n'entendait que les grillons et les crapauds-buffles.

Machinalement, il appuya sur le battant de la porte : elle n'était pas fermée. Il pénétra dans le hall et aussitôt, une odeur insolite frappa ses narines. Comme si un rôti brûlait à la cuisine. Oppressé par le silence et ce qu'il pressentait, il appela.

— Margaret !

Pas de réponse. Il tendit l'oreille puis s'avança sur les premières marches de l'escalier, sur ses gardes. Margaret avait rendez-vous avec lui. Qu'elle ait laissé la porte ouverte, passe encore. Mais pourquoi ne

répondait-elle pas ?

Il devait bien y avoir une domestique... Il partit vers la cuisine et poussa la porte. Il eut l'impression de se vider de son sang en une seconde. Une masse sombre était étendue sur le carrelage. Son premier réflexe fut d'allumer. L'amah qu'il avait vue la première fois était recroquevillée sur elle-même, une large tache de sang dans le dos. Malko se pencha et toucha sa joue : encore tiède. La mort ne remontait pas à plus de trente minutes. Il se redressa les oreilles bourdonnantes. Son pistolet se trouvait au *Shangri-la*. Ceux qui avaient tué l'amah étaient venus pour Margaret Lim.

Son cerveau fonctionnait à toute vitesse. John Canon n'était pas chez lui, il y était passé. Quelque chose le retenait d'appeler la police. Le téléphone lui donna une idée. Doucement, il décrocha, après avoir fermé la porte de la cuisine, composa le numéro du *Shangri-la*, et demanda sa chambre.

La voix de l'Australien éclata dans son oreille. Agacée.

— C'est moi, fit Malko.

Rapidement, il lui dit ce qui se passait. Où il se trouvait. Lui expliqua où se trouvait son pistolet.

— Prenez-le, dit-il, et venez vite.

Phil Scott ne montra pas un enthousiasme fabuleux.

— J'arrive, dit-il avec mauvaise grâce, mais n'espérez pas que je vais me servir de ce truc.

Malko raccrocha et regagna le hall. Un gémissement qui venait du premier étage le cloua sur place, le cœur dans la gorge. Margaret ! Il regarda le trou noir de l'escalier. Impossible d'attendre Phil Scott. Il prit une chaise et la tenant devant lui, s'engagea dans l'escalier, tous ses muscles tendus.

Heureusement, il avait peu de chances de se trouver en face d'armes à feu. Mais il y avait l'acide et le reste. Parvenu au palier du premier, il écouta le silence. Un craquement de planches derrière lui le fit se retourner d'un bloc. Il aperçut une ombre accroupie contre la cloison. Puis, la tache plus sombre d'une porte ouverte. Il devina plus qu'il ne vit dans la pénombre, deux ombres la franchir, se déplaçant sans bruit. Sûrement nu-pieds.

Sans lâcher sa chaise, Malko chercha à tâtons un commutateur, le trouva et appuya dessus. La lumière jaillit. Pendant une fraction de seconde, il aperçut trois Chinois très jeunes, mal habillés, les pupilles noires dilatées, hâves. Tous les trois serraient dans leur poing des sortes de poinçons triangulaires. Évitant Malko, ils se ruèrent en même temps vers l'escalier. De toutes ses forces, il jeta sa chaise en avant. Elle heurta le dernier des jeunes Chinois sur la nuque. Il boula dans l'escalier, couina et finalement parvint à se redresser. En quelques secondes, ils eurent disparu.

À quoi bon les poursuivre ! Se retournant, il franchit la porte par où ils étaient sortis et s'arrêta aussitôt le cœur sur les lèvres, au bord de la nausée. L'odeur de brûlé était insupportable. Il trouva le commutateur et alluma. Regrettant immédiatement de l'avoir fait.

Margaret Lim était étendue au milieu de la pièce, presque entièrement déshabillée. On s'était acharné sur elle avec une férocité incroyable. De ses yeux crevés, le sang et l'humeur avaient coulé sur tout son visage. La bretelle d'un soutien-gorge rose sortait de sa bouche, employé comme bâillon improvisé. Des blessures profondes causées par les poinçons maculaient son corps.

Le morceau de bois enflammé qu'on avait enfoncé dans son vagin saillait encore entre ses jambes. Les poils avaient brûlé, révélant la peau livide, pleine de cloques. La plante de ses pieds n'avait pas été épargnée. On l'avait brûlée avec des morceaux de journaux roulés en torches, dont les restes étaient encore sur le plancher. Malko eut un brusque hoquet et vomit.

Il dut s'appuyer au mur pour reprendre le contrôle de lui-même. Le bruit qu'il avait entendu était le dernier râle de Margaret Lim. On la torturait encore tandis qu'il téléphonait.

Un bruit de voiture le fit se précipiter à la fenêtre. Il dévala l'escalier quatre à quatre. Phil Scott jaillit d'une vieille Datsun. Malko aperçut la silhouette de Sani à l'intérieur. En voyant la tête de Malko, l'Australien changea de couleur.

— Il y a du grabuge ? dit-il à voix basse.

— Pire que cela ! Venez.

Faisant signe à Sani de rester dans la voiture, Scott suivit Malko. Dans la chambre, l'Australien examina le corps un long moment sans dire un mot. Ses yeux avaient encore pâli.

— Ils devaient l'attendre quand elle est rentrée.

Malko préféra ne pas penser à l'agonie interminable et atroce de Margaret Lim. Mais comment avait-on eu vent de son rendez-vous avec lui ? Elle avait dû prendre des précautions pour l'appeler.

Machinalement, Phil Scott frottait son bracelet de cuivre. Il secoua la tête.

— Décidément, il n'y a pas que vous à la recherche du vieux Lim.

CHAPITRE X

L'odeur de chair brûlée et de viscères soulevait le cœur de Malko. Il réprima une nouvelle nausée. C'était dangereux et inutile de s'attarder.

— Ne restons pas ici, dit-il.

La vue du cadavre de Margaret Lim lui était insupportable. Parce qu'il aurait peut-être pu la sauver. La sauvagerie de ce crime le révoltait. Le parabellum n'avait pas servi à la Chinoise... Phil Scott et lui redescendirent l'escalier en silence, regagnèrent la voiture.

— Ça va faire du bruit, soupira l'Australien en se remettant au volant.

Il était si nerveux qu'il cala et jura. Fouillant dans sa ceinture, il en tira le pistolet extra-plat qu'il jeta sur les genoux de Malko.

— Gardez cette saleté.

À l'arrière, Sani ne disait pas un mot. Son ensemble blanc ressortait dans la pénombre.

— Merde, j'ai faim, dit tout à coup Phil Scott en émergeant de l'allée sombre dans Tanglin Road.

Malko n'avait plus envie de dîner. Mais il était temps de prévenir l'Australien de l'attaque de Bugis Street.

Une question l'obsédait. Margaret Lim avait-elle appris à ses bourreaux où se trouvait son père ?

Phil Scott dévalait maintenant Orchard Road à toute allure. En face du Hilton, il tourna à gauche et gara la voiture devant un grand building où une enseigne au néon annonçait *Peking Restaurant*.

Au premier étage, ils atterrirent dans un gigantesque restaurant. Une chanteuse chinoise juchée sur une estrade roucoulait une chanson aux sonorités aiguës pour un parterre de connaisseurs.

Ils s'installèrent à la table la plus éloignée de la chanteuse. À peine arrivé, en sus du canard laqué, Phil Scott commanda une bouteille de cognac qui surgit une minute plus tard.

L'Australien se versa un plein verre de Gaston de Lagrange et le but pratiquement d'un trait. Malko remarqua que ses mains tremblaient :

— Phil, dit Sani d'un ton de reproche, tu...

— Ta gueule, fit Scott.

Il se tourna vers Malko et dit d'un ton ferme.

— Vous m'avez foutu dans un drôle de merdier. Tout ça pour 10 000 dollars. J'aurais dû rester à Djakarta.

Malko se dit que c'était le moment d'éclairer l'Australien. Tandis qu'ils dégustaient des crevettes aux piments noirs frits, il lui relata ce qui s'était passé la veille. L'Australien s'en arrêta de manger, blême.

— Non de Dieu de bordel de Dieu, fit-il entre ses dents. Vous ne pouviez pas me le dire plus tôt !

Phil Scott se pencha au-dessus de la table. Le trou de son nez parut soudain énorme à Malko.

— Si c'est Ah You, dit-il, je me tire. Il est comme cul et chemise avec la « Spécial Branch ». Alors, si vous avez envie de faire la guerre à Singapore, allez-y tout seul... Je ne suis plus dans le coup.

— Mais pourquoi la « Spécial Branch » s'opposerait-elle à ce qu'on retrouve Lim ?

— Je n'en sais foutre rien, fit l'Australien avec énormément de conviction. Et je ne veux pas le savoir.

Il s'interrompit. On apportait le canard laqué. Un superbe animal gros comme une oie, luisant de graisse. Le cuisinier commença à découper la peau par plaques, au moyen d'un couteau à la lame large et effilée. Laissant la chair autour de la carcasse comme il se doit.

Soudain, Malko eut mal au cœur. Il eut l'impression d'assister au supplice de Margaret Lim. Cela avait dû se passer avec la même précision. On déposa une assiette devant lui et il eut du mal à ne pas détourner le regard. Le visage crispé, Phil Scott était muet comme une carpe.

Les yeux bleus de l'Australien étaient devenus presque incolores. Dès que la carcasse du canard se fut éloignée, il jeta avec véhémence.

— Les flics de la « Spécial Branch » sont dans le coup. On vous attendait à Bugis Street. On voulait vous décourager, pas vous tuer. Le truc qui ne fasse pas trop de scandale. On a écouté vos conversations à l'hôtel. Ce n'est pas Ah You...

— Mais pourquoi la police ? répéta Malko. Le gouvernement de Singapore est en excellents termes avec les États-Unis.

L'Australien haussa les épaules.

— Lorsque vous le saurez, vous aurez résolu le problème. Si j'étais vous, en sortant d'ici, je prendrai le premier avion pour n'importe où. Et s'il n'y a pas d'avion, je prendrai le clauseway jusqu'à Johore Bahru et je ne refoutrai pas les pieds à Singapore. Vous êtes venu vous mettre dans un règlement de comptes chinois. S'ils n'ont pas hésité à s'attaquer à la fille de Tong Lim, ils vous liquideront comme un moustique.

— Qui « ils » ?

— Des types qui ont assez de puissance et de fric pour manipuler

la « Spécial Branch », les voyous et pour s'attaquer à un milliardaire chinois.

Ils se replongèrent dans le canard. Sani ne mangeait pas, les yeux dans le vague. Soudain, elle dit à Phil Scott :

— Mais alors, Phil, tu ne vas pas gagner tout cet argent. Nous ne pourrons pas aller à Tahiti.

L'Australien faillit s'étrangler avec son dernier morceau de peau laquée.

— Pauvre conne ! fit-il, je n'ai pas envie de partir dans un cercueil.

Sani baissa la tête sans répondre. On apporta la soupe qu'ils burent en silence.

La salle était presque vide. Malko paya l'addition et ils sortirent du restaurant ; l'air était tiède et doux.

— Ça vous embête de prendre un taxi jusqu'au *Shangri-la* ? demanda Phil Scott. J'ai plus tellement envie qu'on nous voit ensemble.

Malko n'insista pas. Sani lui serra la main, cherchant son regard, comme si elle voulait lui dire quelque chose.

Il héla un taxi qui remontait Orchard Road. Il aurait bien voulu pouvoir prévenir Linda du meurtre de Margaret Lim. Mais où la récupérer ? Le hall du *Shangri-la* était désert. Dans l'ascenseur qu'il prit seul, il fit monter une balle dans le canon de son pistolet. Avant d'entrer dans sa chambre, il le prit à la main. Mais personne ne l'attendait. Il regarda le téléphone avec méfiance. Il aurait bien voulu parler à John Canon, cependant après ce qu'avait dit Scott c'était jouer avec le feu.

Il essaya de récapituler la situation. Pourquoi les autorités de Singapore semblaient-elles impliquées dans l'histoire Lim ? Malko contempla la photo panoramique de son château pour se donner du courage et décida qu'il resterait à Singapore.

Le restaurant situé au sommet du *Mandarin* tournait sur lui-même en une heure, permettant d'admirer tout Singapore. Mais, à cette heure matinale, Malko et John Canon étaient pratiquement les seuls clients. Malko avait préféré intercepter le chef de station de la C.I.A. avant qu'il soit plongé dans ses problèmes personnels. Avant de se rendre au bureau, il passait une heure à l'hôpital auprès de sa femme. Ensuite, il n'était plus bon à rien. Pour l'instant, il sirotait tristement un pepsicola.

— Je ne comprends rien à cette histoire, avoua-t-il. Nous avons les meilleurs rapports avec la « Spécial Branch ». Ils nous ont juré qu'ils

ne sont au courant de rien pour l'affaire Lim.

Le meurtre de Margaret Lim faisait la Une du *Straits Time*. On parlait de crime de rôdeurs venus voler, de la sauvagerie avec laquelle on avait torturé Margaret pour lui faire avouer où se trouvaient les valeurs cachées dans la villa... John Canon caressa machinalement ses épais cheveux gris.

Lim voulait entrer en contact avec nous. C'est pour cela qu'on l'a tuée. Quelqu'un a surpris votre conversation avec Margaret. Mais Lim va être obligé de se découvrir. Il perdrait la face en ne venant pas enterrer sa fille.

— Mais, remarqua Malko, je croyais qu'au contraire, les Chinois avaient horreur des mourants. À cause des mauvais génies qui entourent l'âme de celui qui va passer dans l'au-delà. Il y a même une rue spéciale où on les amène pour qu'ils ne trépassent pas chez eux.

— Oui, c'est vrai, approuva John Canon. Mais une fois que l'âme est partie, c'est différent. Le mari d'une de mes bonnes à eu un infarctus. Il était couché dans la cuisine. Elle n'a même pas voulu s'en approcher pour ne pas risquer qu'il meure dans ses bras. Et depuis, elle refuse d'habiter avec lui... Mais s'il meure, elle l'enterrera en grande pompe.

— Si Lim vient à l'enterrement, dit Malko, je pourrai enfin entrer en contact avec lui.

John Canon soupira.

— Que Dieu vous entende. Cette affaire devient de plus en plus délicate. Surtout si la « Spécial Branch » y est mêlée.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas un coup des communistes chinois derrière tout cela ? suggéra Malko.

John Canon fit la moue.

— Peu probable. La police de Lee Kuan Yew est super-efficace. Il y a des petits groupes de maoïstes, mais pas vraiment structurés. Officiellement, Singapore fait de l'anticommunisme à tous crins. La réalité est plus nuancée. Beaucoup de Chinois d'ici envoient de l'argent en Chine à leur famille. Il n'y a pas de relations diplomatiques, mais les Singapouriens peuvent aller en Chine en voyage organisé. La Bank of China arrange tout. Si Lee Kuan Yew est tellement nerveux à propos de la Chine, c'est qu'il essaie de faire oublier à ses Chinois qu'ils sont Chinois. Il veut qu'ils se sentent Singapouriens... Mais les relations entre les deux pays ne sont pas vraiment mauvaises.

— En tout cas, dit Malko, Tong Lim a quelque chose à nous dire qu'il serait important de savoir... Surtout si le gouvernement est impliqué.

— Je sais, fit John Canon en se levant. J'espère que vous pourrez le voir à l'enterrement. Ou que cette Linda vous aidera vraiment. Je ne

suis pas mécontent que Phil Scott ait décroché. Tant pis pour les 10 000 dollars. J'envoie un télex à Langley tout à l'heure. Passez à l'ambassade en fin de journée. J'aurai la réponse.

— Ann va mieux ? demanda Malko.

— Ça va, dit John Canon sans se compromettre. Vous descendez avec moi ?

— Je vais m'arrêter un moment à la piscine, dit Malko.

Il descendit de l'ascenseur au cinquième étage.

Le regard que lui avait jeté Sani, la veille au soir, l'intriguait.

En le voyant, Sani se laissa glisser du plongeoir et vint droit sur lui, de sa démarche involontairement sensuelle, en opposition avec la tension de ses traits. Son visage enfantin arborait une expression préoccupée.

— Oh, je suis contente que vous soyez venu ! dit-elle.

Elle entraîna Malko à l'écart et ils s'assirent sur des chaises longues. La piscine était encore déserte.

— Que se passe-t-il ? dit Malko.

— Je voudrais vous aider, dit la jeune Tamil, sans le dire à Phil. Il a peur.

— Vous pouvez ?

Malko l'observait avec attention. Que cachait encore ce revirement ? Sani n'avait jamais paru s'intéresser aux affaires de son amant.

— Je crois, dit-elle d'une voix timide. Je connais beaucoup de gens. Mais vous me donnerez l'argent ? Ce que vous aviez promis à Phil, si je vous aide à retrouver Lim ?

— Vous voulez le quitter ?

Elle secoua la tête.

— Oh, non, je veux lui faire la surprise. Il a besoin de cet argent pour que nous puissions partir à Tahiti. Là-bas, il m'épousera...

Malko préféra ne pas répondre. Sani se pencha vers lui, sa poitrine touchant son bras.

— Vous voulez ?

— D'accord, dit Malko.

Une onde de joie illumina le visage de la jeune Tamil.

— Oh, je suis si contente ! Vous savez, je me suis déjà occupée, ce matin. J'ai une amie qui travaille au desk du *Shangri-la*. Elle m'a dit que quelqu'un du « Department of Intelligence Service » était venu, et avait posé des questions sur vous. Elle croit que le standard téléphonique est prévenu aussi.

Malko eut l'impression, de nouveau, qu'il se vidait de son sang.

— Vous êtes sûre, Sani ?

— Oui.

Il fit un effort surhumain pour ne pas montrer son trouble.

Pourquoi les services spéciaux singapouriens le surveillaient-ils ? Sans en parler à John Canon, Ce que cela impliquait lui fit peur.

— Très bien, Sani, essayez de savoir où se trouve Lim. Vous savez où me joindre. Mais faites attention.

Elle eut un sourire pâle.

— Je ferai attention. Ne dites rien à Phil.

— Promis.

Il la regarda regagner son plongeur. Elle se retourna pour lui sourire. Merveilleusement désirable dans son maillot jaune. Il avait hâte de se retrouver avec John Canon. Quelque chose était pourri dans cette histoire.

Tandis qu'il attendait l'ascenseur, une Chinoise surgit de nulle part, et attendit avec lui. Une assez belle fille longiligne vêtue d'une robe fendue bleue avec les cheveux sur les épaules. Il remarqua qu'elle avait une tache dans le blanc de l'œil droit qui donnait une expression étrange à son regard.

Malko s'effaça pour la laisser entrer la première dans la cabine. À peine la porte s'étaient-elle refermée que l'inconnue lui fit face en souriant. « Une pute », pensa Malko. De la main gauche, la Chinoise écarta un pan de sa longue robe fendue, dévoilant ses cuisses presque jusqu'à l'aîne.

À l'intérieur de la cuisse gauche, il y avait un tatouage multicolore.

Un papillon.

CHAPITRE XI

L'ascenseur stoppa avec une petite secousse au rez-de-chaussée. Automatiquement, l'inconnue laissa retomber le pan de sa robe, cachant le tatouage. Elle sortit la première de la cabine et Malko lui emboîta le pas. Dès qu'ils furent mêlés à la foule du lobby, il lui demanda à voix basse :

— Vous venez de la part de Linda ?

Sans répondre, la Chinoise se dirigea vers la sortie, le menant droit vers sa propre voiture garée dans le parking derrière l'hôtel. Elle ouvrit la portière et monta à l'avant. Malko se glissa derrière le volant. La Chinoise tourna la tête vers lui.

— Me no speak good english. You come. See Mr Lim.

— Where ? demanda Malko.

Elle secoua la tête, répéta doucement.

— You come. No speak. Linda said.

Il hésita. L'hypothèse de l'enterrement n'était qu'une hypothèse. Après ce qui s'était passé la veille, il était plus que jamais urgent de retrouver Tong Lim. Aussi, il n'insista pas.

Trente secondes plus tard, ils descendaient Orchard Road. Guidé par la Chinoise, Malko franchit le pont sur la rivière passant devant le Merlion, l'étrange statue à tête de lion et queue de sirène, symbole de Singapore, et se retrouva dans New Bridge Road. À gauche, c'était encore Chinatown. Mais à droite de la grande avenue à deux voies, ce n'étaient plus que d'immenses clapiers de ciment. Des passerelles reliaient les deux rives de l'avenue.

— Right, ordonna la fille, alors qu'ils sortaient de Chinatown. Elle fit stopper Malko dans une petite montée, en face d'un grand clapier gris. Un coiffeur en plein air officiait sur le trottoir.

La voiture garée, ils partirent à pied. La Chinoise marchait d'un pas rapide, sans regarder autour d'elle. Malko essayait de se reconnaître. Ils débouchèrent soudain sur un terrain vague empli d'un vacarme effroyable. D'un coup, Malko se retrouva.

En face de lui, c'était Sago Street, la rue des Morts. Mais quel changement ! Il se souvenait d'une petite voie tranquille bordée de mouiroirs et de marchands de cercueils. Où des orchestres attendaient entre deux enterrements en mangeant des soupes chinoises, assis à

même la chaussée.

Tout le côté gauche n'était plus qu'un terrain vague plein de gravats. Il restait quelques ruines attaquées par un étrange engin. Une sorte de grue montée sur chenilles. De sa flèche pendait une énorme boule de fonte suspendue à une chaîne. Le chauffeur de l'engin remontait le poids et le lançait sur les vieux murs à abattre. Chaque coup résonnait dans tout le quartier, dominant le bruit des voitures sur North Bridge Road. De l'autre côté du terrain vague s'élevait un gigantesque et triste clapier à Chinois d'où émergeaient à chaque fenêtre des perches couvertes de linge. En dépit des travaux, Sago Street était extrêmement animée. Le côté droit de la rue tenait tête aux bulldozers, avec ses maisons bleues et vertes croulantes dont chaque rez-de-chaussée abritait un commerce.

La Chinoise qui escortait Malko s'y engagea, se faufilant entre les éventaires. À chaque pas, il fallait contourner des badauds en train de lorgner de longs poissons-chats aux immenses moustaches nageant en rond dans un seau d'eau posé au milieu de la rue en attendant d'être frits.

Un Chinois dormait affalé sur sa machine à coudre en plein air. Un peu plus loin, les musiciens d'un orchestre pour funérailles s'étaient égaillés sur les tabourets de bois d'un restaurant en plein air, leurs instruments de cuivre entre leurs jambes. La Chinoise avançait toujours. Baissant la tête pour passer sous les toiles des éventaires qui se rejoignaient au milieu de la rue. Arrivée presque au bout de la rue, la fille stoppa devant un rideau de fer descendu puis tourna dans une ruelle si étroite qu'on ne pouvait y entrer que de profil. À vrai dire, c'était plutôt une fissure entre deux maisons. Elle frappa à une porte de bois, qui s'ouvrit aussitôt. Malko dut se courber pour la franchir, la Chinoise sur ses talons.

Une forte odeur d'encens frappa aussitôt ses narines, mêlée aux effluves moins suaves de soupe chinoise aigre. Deux ampoules jaunâtres éclairaient faiblement le local. Il s'arrêta en face d'un objet qui semblait tenir toute la place. Un superbe cercueil en teck noir, taillé en forme de jonque, orné de bandes rouges et or, long de près de trois mètres. D'une infinie majesté. Malgré tout, il éprouva un petit pincement au cœur. Ses yeux s'accoutumant à la pénombre, il s'aperçut que le local était beaucoup plus grand qu'il ne l'avait imaginé. Tout en longueur. L'entrée principale devait être le rideau de fer baissé. En dehors du superbe cercueil mis en avant, il y en avait des dizaines d'autres empilés partout, parfois jusqu'au plafond.

À côté du cercueil d'apparat se dressait une pile de dragons multicolores, faits de toile et de bois, destinés à protéger le dernier voyage du défunt des mauvais génies toujours à l'affût. De derrière ces monstres fragiles surgit un étrange personnage. Un Chinois de petite

taille en maillot de corps, les traits figés à la Buster Keaton, avec une grande bouche mince aux coins tirés vers le bas. Un chapeau de toile bleue était posé en équilibre sur son crâne lisse comme une boule de billard. La peau de ses bras était plissée comme celle d'un vieux lézard.

Sans changer d'expression, il fit le tour du cercueil, et se hissant sur la pointe des pieds, fit glisser le couvercle latéralement avec un « han » fatigué. La Chinoise ne disait pas un mot non plus. Malko s'approcha, intrigué. L'intérieur du cercueil était capitonné de soie blanche – couleur de la mort chez les Chinois – surbrodé de dragons dorés pour protéger le défunt. La fille s'approcha à son tour et dit :

— Miss Lim.

Ainsi, c'était le cercueil destiné à Margaret. Malko ne voyait pas très bien le pourquoi de ce macabre rendez-vous. C'était, certes, une délicate attention de lui montrer l'intérieur de ce cercueil, mais il n'était pas venu pour cela.

— Où est Mr Lim ? demanda-t-il.

La Chinoise étendit le bras vers le cercueil.

— You go in.

Malko la regarda, se demandant s'il avait bien compris. Elle insista en mauvais anglais :

— Miss Margaret coffin. You go see father^{13} ...

Évidemment, c'était un moyen astucieux pour approcher discrètement Tong Lim. Malko pourtant répugnait à entrer dans ce cercueil.

Depuis qu'il était dans cet atelier funéraire, il luttait contre une impression désagréable. Comme un pressentiment.

Après tout, il ignorait si Tong Lim lui voulait du bien. Enfermer Malko vivant dans le cercueil de Margaret serait une façon bien chinoise de se débarrasser de lui... Il s'écarta du cercueil et dit :

— I dont want to.

La fille qui l'avait amené fronça les sourcils.

— You want to see Mr Lim, right ?

— Yes, dit Malko. But not like that.

Le Chinois et la fille l'observaient pensivement sans répondre. Et tout à coup, Malko découvrit ce qui le tracassait. La fille ne lui avait pas demandé d'argent !

Cela ne ressemblait pas à la rapacité de Linda. Une fois qu'il aurait vu Lim, elle n'aurait plus de prise sur Malko. Celui-ci fit un pas en arrière vers la porte. Souriant. Sans un mot, le vieux Chinois trottina jusqu'au rideau de fer et y donna un grand coup de coude.

La fille s'interposa entre la porte et Malko.

— You not see Mr Lim ?

Malko ne put pas répondre. Le tintamarre assourdissant d'une

fanfare mortuaire venait d'éclater de l'autre côté du rideau de fer.

Il n'eut pas le temps d'atteindre la porte. La Chinoise avait fait un bond en arrière, plongeant la main dans un cercueil. Elle ressortit, brandissant un parang. Le Chinois au chapeau bleu se rapprocha à son tour. Dans la main droite, il tenait un crochet de fer.

Dehors la fanfare jouait toujours.

Appuyé au cercueil, Malko regarda autour de lui. Il n'y avait que deux issues : la petite porte et le rideau de fer baissé.

Il fonça, réussissant à éviter le crochet, commença à tambouriner sur le rideau de fer. Mais la cacophonie de l'orchestre couvrait le bruit. Personne ne devait se douter de quoi que ce soit dans Sago Street. Les fanfares jouaient sans arrêt.

Il se baissa pour tenter de soulever le rideau. Le cœur cognant dans la poitrine, furieux de s'être laissé piéger. À cause du bruit, il n'entendit pas deux autres Chinois surgir derrière lui. Ils avaient dû attendre, cachés dans le fond de l'atelier.

La fille cria d'une voix aiguë. Il se retourna. Ses deux adversaires brandissaient des armes étranges. Deux morceaux de bois réunis par une grosse chaîne. Ils se jetèrent sur lui sans un mot, et abattirent leurs armes.

L'un d'eux feinta, Malko parvint à l'éviter, mais le bâton de l'autre le frappa à la tempe ; il éprouva une douleur brève et violente, puis il lui sembla que le rideau de fer montait à sa rencontre. Il sentit un second coup frapper sa nuque, achevant de l'assommer. Il tomba. Le bruit de la fanfare résonnait douloureusement dans ses tympans, ses membres semblaient en coton. Il réalisa vaguement que les deux Chinois le tiraient par les pieds. Il entendit la voix aiguë de la fille, et maudit Linda. On le souleva. Sa tête heurta le bord du cercueil. Puis il bascula dans le cercueil capitonné de blanc, trop faible pour se débattre. D'abord la soie lui causa une sensation agréable contre sa joue. Puis l'horreur le submergea, viscérale, absolue. Il tenta de se soulever. Trop tard. Le couvercle glissa et claqua au-dessus de sa tête. Il était dans le noir total.

Sa tête s'élançait horriblement. Sans même s'en rendre compte, il perdit connaissance.

Un dragon de tulle rose de trois mètres de long se balançait doucement au rythme de son porteur, ouvrant le défilé qui se frayait lentement un passage le long de Sago Street vers New Bridge Road. La fanfare composée d'une dizaine de musiciens entourait une charrette tirée par quatre Chinois où se trouvait le massif cercueil de teck noir, recouvert de couronnes en plastique. Jouant à se faire péter les

poumons. Derrière suivait un autre char croulant sous les couronnes et les dragons de papiers. Un camion attendait au croisement de Sago Street et de New Bridge Road.

Fasciné, le conducteur de l'engin de démolition stoppa la balle de fonte qu'il s'apprêtait à lâcher sur un pan de mur.

Dans Sago Street, les badauds s'écartaient respectueusement devant le convoi. Un mort riche, à en juger par l'amoncellement de fleurs et le cercueil de luxe... Or, en Chine, on respecte autant la mort que la richesse. Absorbé par le spectacle, le conducteur de l'engin ne prêta pas attention à trois jeunes Chinois qui se dirigeaient vers lui à travers le terrain vague. Il se trouvait à une dizaine de mètres en retrait de Sago Street. Tout se passa très vite. Les trois Chinois entourèrent l'engin. L'un d'eux bondit dessus, arracha le conducteur de son siège, s'installa à sa place.

En quelques secondes, il joua avec les leviers, le moteur rugit et l'engin, dans un grincement de chenille, s'ébranla. Médusé, le conducteur se releva pour se trouver nez à nez avec le couteau d'un des deux autres Chinois.

— Get away, fit simplement ce dernier.

Stupéfait et terrorisé, le conducteur regarda son engin cahoter à travers le terrain vague, en direction de la rue, balançant au bout de sa longue chaîne la masse de fonte qui lui servait à détruire les maisons. Comme un monstre préhistorique pris de folie... Avancant droit vers le convoi funèbre !

Alertés par le bruit, les badauds s'écartèrent précipitamment. Croyant d'abord à une fausse manœuvre. Puis des cris horrifiés fusèrent de la foule. L'engin se dirigeait droit sur le convoi funéraire ! La masse de fonte se balançant d'une façon menaçante au bout de sa chaîne. Deux Chinois couraient à côté, comme pour le protéger.

Dans un ultime grincement de chenille, l'engin arriva contre le chariot, ceux qui le halaient s'écartèrent précipitamment. La Chinoise à la tache dans l'œil surgit de la foule, rameutant les deux Chinois qui avaient assommé Malko. Elle poussa un cri perçant, le doigt tendu vers la masse qui se balançait maintenant au-dessus du cercueil.

Médusés, les musiciens s'étaient arrêtés de jouer. La fille n'eut pas le temps d'intervenir. La masse de fonte venait de s'abattre sur le cercueil, écrasant les dragons de tulle, dispersant les couronnes et brisant le couvercle comme une noix, projetant des morceaux de planches dans toutes les directions. Un « Ho ! » d'horreur jaillit de tout Sago Street. Jamais on avait vu un tel sacrilège ! La plupart des badauds détournèrent les yeux pour ne pas voir ce pauvre cadavre profané. Les rares qui ne le firent pas aperçurent un spectacle inouï ! Des planches disjointes du cercueil, émergea un homme bien vivant. Habillé même, le visage maculé de sang, qui glissa à terre au milieu

des couronnes, dans un cercle horrifié.

Aussitôt, l'attention de tous se concentra sur lui. D'une secousse brusque, l'engin avait reculé. Celui qui s'en était emparé avait sauté à terre. Rejoignant les deux autres. La fille à l'œil taché s'était ruée sur eux, accompagnée de ses deux hommes de main. Il y eut une brève bagarre, au bord du terrain vague, derrière les badauds. Confuse, féroce. Entre les cinq Chinois et la fille. À coups de chaînes, de poinçons, de pieds. Celui qui s'était emparé de l'engin, l'arcade sourcilière fendue, laissa deux de ses adversaires ensanglantés sur le sol. La Chinoise se rua sur lui, un poinçon à la main.

Lui aussi brandissait la même arme. La bagarre fut très brève. Puis le poinçon du Chinois s'enfonça profondément dans la cuisse de la fille, manquant le ventre de peu. Celui qui avait frappé le retira aussitôt et un jet de sang jaillit à un mètre. Aussitôt les trois Chinois partirent à toutes jambes à travers le terrain vague sans que personne songe à les poursuivre. La fille tituba quelques mètres avant de s'effondrer, les mains compressant sa cuisse, sans parvenir à arrêter le sang.

Dans Sago Street, le rescapé du cercueil avait été relevé par des mains secourables. Il s'appuyait au chariot, encore étourdi, au milieu d'un cercle de badauds.

L'opérateur de l'engin avait agi avec une précision fantastique, arrêtant la masse au niveau du couvercle. Sinon, son occupant aurait été transformé en bouillie.

Plusieurs femmes s'étaient accroupies autour de la blessée dans le terrain vague, essayant de stopper l'hémorragie. Quand elles virent qu'elles n'y parvenaient pas, elles s'éloignèrent en hâte, de peur que les mauvais génies de la mourante ne s'emparent d'elle...

Une voiture de police, appelée par téléphone, se frayait un chemin à grands coups de klaxon dans South Bridge Road. Les deux blessés s'étaient perdus dans la foule. La fille étendue dans le terrain vague eut un ultime spasme et mourut, vidée de son sang. Lentement, les musiciens se dispersèrent sur les tabourets du restaurant le plus proche et commandèrent à manger.

Ce qui arrivait ne les concernait que médiocrement.

Ils avaient été payés d'avance.

Le grand ventilateur tournait lentement au plafond, juste au-dessus de la tête de Malko. Ce dernier ferma les yeux pour ne plus le voir. Ce simple mouvement lui donnait la nausée. Son bras lui faisait mal, là où on lui avait fait une piqûre, mais il avait l'impression que le côté gauche de son crâne n'était plus qu'une bouillie. Le brouhaha,

autour de sa civière, lui donnait envie de hurler. D'un effort surhumain, il essaya de se redresser. Aussitôt, il sentit des mains qui l'aidaient. Lorsqu'il fut sur son séant, il ouvrit les yeux, vit un bureau aux murs jaunes, des visages sérieux, des uniformes bleus.

— Sir, you feel better ?

Un policier se penchait sur lui. En uniforme. Il se souvenait vaguement qu'une voiture de police l'avait emmené. Brusquement, il se remémora ses soupçons envers la police de Singapour. Pourquoi ne l'avait-on pas emmené à l'hôpital ?

On le fit asseoir sur une chaise. Un civil souriant – un Chinois – s'approcha et demanda :

— Voulez-vous aller à l'hôpital ? Nous vous avons amené ici parce que c'est plus près.

Cette simple phrase rassura Malko. Il secoua la tête.

— Non, merci. Je voudrais boire.

On lui apporta de l'eau. Il réalisa qu'il n'avait pas pris son pistolet. Qu'il n'était qu'une victime. Dans sa tête, il commençait à reconstruire ce qui s'était passé. Linda l'avait trahi. Il fallait fournir à la police une histoire qui tienne debout. Où étaient ceux qui l'avaient enlevé ?

Le civil souriant au visage gras se pencha sur lui :

— Je suis l'inspecteur Yan-Ku, Sir, pouvez-vous nous dire ce qui s'est passé ?

Malko avait l'impression d'avoir une ronde de métro dans le crâne. Il sentait tous les regards posés sur lui. Il ne s'agissait pas de raconter un conte de fées.

— Je crois qu'on a essayé de m'enlever, dit-il. Je ne comprends pas...

CHAPITRE XII

Le médecin acheva de coller un sparadrap qui couvrait toute la tempe gauche de Malko et l'empêchait d'ouvrir complètement l'œil. Après avoir bu un demi-litre de thé, il se sentait mieux. Cela faisait près de deux heures qu'il était dans le bureau du C.I.D. de Robinson Road. Un sténo de la police avait pris toute sa déclaration.

L'inspecteur Yun-Ku attendit que le médecin ait fini pour énoncer d'un ton sans réplique :

— Sir, vous avez été victime d'une tentative de kidnapping.

Yun-Ku, d'après ce que Malko venait d'apprendre, était le patron du Département « Sociétés Secrètes » du C.I.D.

— Je ne comprends pas pourquoi on s'est attaqué à moi, dit Malko.

Le policier chinois hocha la tête.

— Je ne sais pas non plus. Nous n'avons plus eu de kidnapping depuis longtemps. Avant, il y en avait plusieurs par semaine. Nous ne tarderons pas à arrêter les coupables.

Il se tut un instant et ajouta d'un ton sévère :

— Évidemment, vous n'auriez jamais dû suivre cette fille.

Malko parvint à avoir l'air contrit. On n'arrêtait pas d'entrer et de sortir du bureau. Il avait raconté aux policiers qu'il avait été accosté au *Mandarin* par une fille qui lui avait proposé ses faveurs et qu'il l'avait suivie, sans méfiance. On faisait au moins semblant de le croire... Un policier entra, portant un dossier plein de photos. L'inspecteur Yun-Ku commença à les montrer une par une à Malko.

— Si vous pouviez reconnaître ceux qui vous ont attaqué, cela nous aiderait, suggéra-t-il.

Consciencieusement, Malko chercha ses agresseurs. Sans les trouver. Les policiers chinois l'observaient en silence. Quand il repoussa les photos, l'inspecteur dit sans s'émouvoir :

— Cela ne fait rien. Nous connaissons déjà plusieurs membres de ce gang des Papillons. Il est dirigé par une certaine Linda. Jusqu'ici elle se contentait de racket et de prostitution. Nous allons la mettre hors d'état de nuire. Il faut débarrasser Singapore de cette vermine.

Malko ne répondit pas, regardant les tableaux comparatifs des gangs accrochés au mur.

— Et le marchand de cercueil ? demanda-t-il.

— Il s'est enfui, dit l'inspecteur. Mais nous le retrouverons aussi. À propos, pourriez-vous reconnaître cette fille qui vous a abordé ?

— Certainement, dit Malko.

Le Chinois fit le tour du bureau.

— Venez avec moi.

Intrigué, Malko le suivit. La tête lui tournait encore. Ils traversèrent une cour, entrèrent dans un petit bâtiment. Cela puait le formol. La morgue de la police. Un policier alluma. Une forme était étendue sur une civière, dissimulée par un drap blanc taché de sang. L'inspecteur se tourna vers Malko.

— Je vous prie de m'excuser. J'espère que vous n'êtes pas trop émotif, mais il faut que vous l'identifiez, pour mon rapport...

Il souleva le drap. Malko eut un choc en reconnaissant la fille à la tache dans l'œil. Ses traits étaient calmes, mais elle avait les narines pincées et les traits livides.

— Mais qui l'a tuée ? demanda Malko.

Le Chinois secoua la tête :

— Nous ne savons pas. Nous ne comprenons pas ce qui s'est passé. Il y a une bagarre. Deux autres blessés ont pu s'enfuir.

Il soupira.

— Il y a encore beaucoup de points mystérieux dans ce kidnapping. Il semble qu'une bande rivale soit venue involontairement à votre secours. Dérangeant les plans de ceux qui vous enlevaient.

Malko regarda le visage cireux de la morte.

— Je ne peux vraiment pas vous dire ce qui s'est passé...

Il était sincère. Lorsque la masse de fonte avait fait éclater le cercueil, il était à demi assommé, à moitié asphyxié. Il n'avait pas la moindre idée de l'identité de ceux qui l'avaient sauvé. Encore un mystère car il avait fallu qu'ils soient avertis de toute l'opération. Ou qu'ils l'aient suivie...

L'inspecteur se pencha sur le cadavre, glissa la main entre les cuisses et retira ce qui parut d'abord à Malko être un bout de papier sanguinolent. Il le montra à Malko.

— Vous voyez, cette fille appartient bien à ce gang.

C'était un papillon. Pas un tatouage, mais une vulgaire décalcomanie décollée par le sang.

— Mais cette femme n'était pas tatouée, remarqua Malko.

L'inspecteur eut un sourire indulgent.

— Il y a longtemps que les membres des Sociétés Secrètes ne portent plus de vrais tatouages. Chaque fois que nous en prenons un, nous le forçons à l'enlever et il était condamné à deux ans de prison. Maintenant, tous portent des décalcomanies. Comme cette fille. En cas de rafle, ils peuvent les enlever rapidement...

Malko ne dit rien. Ainsi, c'était quand même Linda ! Il était secrètement déçu. Doublement parce que maintenant, il n'avait plus beaucoup de chances de retrouver Tong Lim. Sa tête lui faisait si mal qu'il avait surtout envie de se reposer. On rabattit le drap et ils quittèrent la morgue. Il dut encore signer son procès-verbal. Comme il ne se sentait pas le courage de conduire, il fit appeler un taxi. L'inspecteur l'accompagna jusqu'à la porte, lui serra la main.

— J'espère que vous ne garderez pas un trop mauvais souvenir de Singapore, dit-il. Mais, à l'avenir, soyez plus prudent.

Malko fut soulagé de quitter le grand bâtiment jaunâtre. Cinq minutes plus tard le taxi noir et jaune le déposait devant l'ambassade américaine.

— Ils se foutent de nous, dit sombrement John Canon, vous êtes codé par la « Spécial Branch » comme un « C.I.A. Operative ».

John Canon semblait vraiment concerné par l'histoire Lim. Il avait retrouvé avec soulagement la fraîcheur de son bureau après la chaleur lourde de Robinson Road. Maintenant il fallait faire le point. Et ce n'était pas brillant...

— Mais comment le savent-ils ? demanda-t-il.

L'Américain secoua la tête.

— J'ai été obligé de les avertir, après l'histoire de Margaret. Ils avaient votre signalement. Sinon, ils vous mettaient au trou.

— Vous voulez dire, fit Malko, que l'inspecteur qui m'a interrogé tout à l'heure, savait parfaitement qui j'étais.

— Right, fit John Canon. À propos, j'ai pu avoir le renseignement que vous m'avez demandé. La « crocodiles farm » de Ponggol appartient à un cousin de Tong Lim.

Malko tâta son sparadrap. Cet imbroglio chinois devenait de plus en plus obscur. Et dangereux.

— Qui m'a sauvé ce matin ? demanda-t-il.

John Canon secoua la tête.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Des Chinois sûrement. Mais pourquoi ?

— Parce que ceux-là veulent que nous retrouvions Lim, dit Malko. Mais si vous pouvez me dire pourquoi ils ne se sont pas manifestés autrement...

L'Américain ne répondit pas.

— Si on a voulu m'éliminer, continua Malko, c'est que j'ai une chance de retrouver Lim. Donc qu'il va venir à l'enterrement. Puisque Linda nous a trahis...

L'Américain semblait embarrassé et furieux.

— Il va falloir que vous gardiez un « low profile », remarqua-t-il. Sinon, les Singapouriens risquent de trouver un prétexte pour vous mettre au trou...

Malko réfléchissait. Il lui restait encore Sani, bien qu'il n'y croyait pas beaucoup. Et l'enterrement. Et ses mystérieux alliés. Mais il se sentait tellement mal en point qu'il avait surtout envie de dormir. Bien qu'il ne soit que midi.

— Essayez de savoir où et quand se passe ce fichu enterrement, demanda-t-il. Souhaitons que je sois assez solide pour y aller. Et que Lim s'y montre. Et qu'il me parle...

— Que le ciel vous entende ! fit John Canon, je n'ai jamais vu une histoire aussi embrouillée. En tout cas, c'est une grosse histoire. La façon dont on s'est attaqué à vous le prouve...

Malko se leva.

— John, dit-il, je suis sûr que la police est dans le coup. Surtout après ce que vous m'avez dit de la ferme de Ponggol. Ils ont fabriqué un faux rapport. Ils me surveillent à l'hôtel. Je l'ai su par une source sûre. Les gens qui m'ont attaqué dans Bugis Street sont des indicateurs de la « Spécial Branch »...

L'Américain jouait pensivement avec un crayon.

— Ce sont des présomptions, remarqua-t-il. Pas des preuves. Qu'on vous surveille, cela prouve seulement que votre couverture était trop voyante. Le reste, ce ne sont que des on-dits. Cette Linda n'est pas tellement digne de confiance.

— J'espère que vous avez raison, dit Malko. En attendant, je voudrais que vous fassiez deux choses pour moi.

— Je vous en prie, dit l'Américain. Quoi ?

— Un, que vous préveniez la « Spécial Branch », pour leur dire que je repars aux U.S.A. dès que mon état de santé me le permettra. Deux, que vous appeliez une ambulance pour me reconduire à l'hôtel.

John Canon le regarda, de l'inquiétude plein les yeux.

— Ça ne va pas ?

— Si, ça va, fit Malko, mais j'ai envie de continuer à aller. Plus on me croira en mauvais point, plus on me laissera en paix. Ensuite, je voudrais une protection sûre. Pouvez-vous arranger cela ?

John Canon fourragea dans ses épais cheveux gris, franchement embarrassé.

— Je n'ai pas tellement de gorilles. Ici, ce n'est pas comme au Viêt-nam... À moins que Ibrahim...

— Qui est Ibrahim ?

— Mon chauffeur. Un musulman. Brave type dévoué jusqu'à la mort parce que je lui ai prêté de l'argent pour acheter un appartement quand on a démoli son compound. Il vit seul ici. Sa femme est en Inde. Il va la voir tous les trois ans.

— Tous les trois ans !

John Canon eut un sourire en coin.

— Eh oui ! Il m'a avoué qu'une fois par semaine, il rangeait ma voiture dans un coin tranquille, il s'installait avec la photo de sa femme et il se masturbait... C'est son seul vice. Il ne dépense rien, ne se distrait pas.

— Va pour Ibrahim, dit Malko. Je risque d'en avoir besoin. Si Tong Lim est toujours vivant, on va encore essayer de m'empêcher d'aller à cet enterrement...

— OK, dit John Canon, je vous l'envoie en fin d'après-midi. D'ici là, bouclez-vous dans votre chambre et n'ouvrez à personne.

— I am Ibrahim, annonça le géant d'une voix douce.

Il pouvait à peine passer dans la porte. Vêtu d'un pantalon et d'une chemise sans col, il devait mesurer 1 m 90 et peser 120 kg. Tout en muscles. Malko avait l'air d'un enfant à côté. Le chauffeur de John Canon avait un paquet enveloppé d'un chiffon dans une main et un sachet de plastique rempli de thé dans l'autre.

— Entrez, dit Malko.

L'Indien obéit, restant au garde à vous au milieu de la chambre.

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

Ibrahim déroula le chiffon avec un sourire angélique. La lame d'un parang brilla dans la lumière. Ibrahim avait l'air pourtant complètement inoffensif avec son crâne dégarni, ses yeux proéminents et son sourire doux. Il fit le geste de trancher une tête...

— En 1947, j'ai tué beaucoup de Sikhs, dit-il d'une voix douce. Je n'ai pas peur de me battre.

Encore une colombe de la paix !

Le chauffeur de John Canon contemplait, émerveillé, la chambre du *Shangri-la*.

— Je vais coucher là ? demanda-t-il.

Il désignait la moquette, au pied du lit. Malko sourit, malgré lui.

— Non, de l'autre côté.

Il alla jusqu'à la porte de communication et l'ouvrit. Il avait loué la chambre voisine. Ibrahim le suivit, muet devant une telle munificence.

— Nous laissons la porte poussée, dit Malko. Vous savez ce que vous avez à faire.

L'Hindou secoua énergiquement la tête.

— Oh yes, Sir, si quelqu'un vient, je le tue ! Et demain, à 4 heures, je vous conduis à l'enterrement de Miss Lim.

— Il ne faut pas tuer n'importe qui, précisa Malko.

Le retour en ambulance avait été spectaculaire à souhait. Malko avait traversé sur sa civière le hall du *Shangri-la*. Le reporter criminel du « Straits Time » lui avait rapidement posé quelques questions avant que les infirmiers ne l'enfourment dans l'ascenseur, au milieu des flashes des photographes.

Maintenant, il n'avait plus qu'à attendre l'enterrement. Malko n'avait pas encore fait le moindre plan. Même s'il devait « hijacker » la voiture de Tong Lim, il lui parlerait. Avec Ibrahim à côté, il se sentait plus tranquille. Détendu, il recommença à réfléchir, repassant tous les événements depuis son arrivée à Singapour. Recollant les morceaux du puzzle. Ceux qui l'avaient arraché au cercueil devaient suivre l'affaire Lim depuis le début. Mais il lui en fallait la preuve.

Il se leva et alla jusqu'au téléphone, retrouva le numéro de Sakra.

— Allô ? fit une voix basse et douce.

— C'est Malko Linge, le journaliste, annonça Malko.

Il y eut un long silence, puis Sakra Ubin dit d'une voix hésitante :

— J'ai vu les journaux de ce soir... Vous avez été kidnappé. J'espère que vous n'êtes pas blessé ?

— Je voudrais vous voir, dit Malko. J'ai plusieurs choses à vous dire.

Il y eut un silence, plein de réticence.

— Je travaille, dit Sakra Ubin. Et je ne vois pas ce que vous voulez me dire...

En dépit de la sécheresse du ton, Malko sentit un imperceptible amollissement de la voix.

— Je suis trop faible pour sortir, dit-il. Mais pourquoi ne venez-vous pas dîner à l'hôtel avec moi ?

Encore un interminable silence. Puis la Malaise dit d'une voix encore plus basse.

— Je ne sais pas. Je passerai peut-être.

Sakra Ubin jeta un coup d'œil plein de dégoût à la bouteille de Champagne aux trois quarts vide et repoussa sa chaise. Elle avait mangé de bon appétit la langouste et la salade de fruits arrosés de Dom Pérignon préparés sur la table dressée dans la chambre. Presque sans parler, comme si elle avait honte de se trouver là.

Maintenant ses yeux noirs comme du réglice étincelaient dans la lumière tamisée de la lampe, avivés par l'alcool. Sa bouche épaisse et mauve était entrouverte sur ses dents éblouissantes, comme si elle avait du mal à respirer. Elle s'était harnachée bizarrement de soie noire, un vêtement compliqué à mi-chemin entre la robe et le deux-pièces, avec des agrafes partout, qui n'arrivait pas à enlaidir son corps épanoui. On aurait dit un énorme cancrelat parfumé. Parce que Malko avait remarqué qu'elle était parfumée. Arrosée de parfum plutôt.

Pour préserver sa pudeur, il avait fermé la chambre de

communication, sachant qu'Ibrahim attendait, couché sur le tapis de l'autre côté.

Sakra se leva brusquement, tituba.

— La tête me tourne, dit-elle. Je ne me sens pas bien. Vous m'avez fait boire.

— Allongez-vous sur le lit, proposa Malko.

Sakra eut un sursaut, comme s'il lui avait dit une obscénité.

— Non, non, je vais rentrer...

Mais elle ne bougea pas, le front appuyé à la porte-fenêtre. Depuis le début du repas, Malko n'en avait rien tiré. Chaque fois qu'il effleurait la mort de son mari, elle se fermait comme une huître.

Il s'approcha derrière elle et lui mit les mains sur les épaules.

— Sakra ! dit-il, j'ai une question à vous poser.

Elle secoua la tête, se dégagea.

— Laissez-moi, je veux partir, je n'ai rien à vous dire.

— Vous savez quelque chose sur la mort de votre mari que vous ne m'avez pas dit, insista Malko.

— Non ! Laissez-moi.

Elle avait fait un bond de côté et sa voix avait pris des stridences hystériques. Agacé, Malko voulut lui prendre le bras. Sakra s'arracha si violemment et si abruptement qu'un morceau de soie noire lui resta dans la main avec une bretelle de soutien-gorge ! Le bout d'un sein apparut, lourd, ferme, avec une pointe presque bleue à force d'être sombre.

Sakra poussa un hurlement aigu, voulut courir, se prit le bout de sa chaussure dans le tapis et s'affala sur le lit ! Au même moment, la porte de communication s'ouvrit violemment sur le parang d'Ibrahim. La jeune Malaise tourna la tête et ses prunelles s'agrandirent encore.

— Ah, ah !

— Ibrahim, ça va, cria Malko.

Ibrahim disparut, rassuré, mais le mal était fait.

D'un coup de reins, elle se remit à quatre pattes sur la couverture et agrippa le téléphone. Elle tourna vers Malko des yeux de folle, aux prunelles agrandies.

— Salaud, fit-elle, ignoble personnage ! je vais appeler la police.

C'était un coup à se faire pendre haut et court, étant donné le puritanisme ambiant !

Malko plongea sur le lit et lui immobilisa le bras. Cherchant à la calmer. Mais le Champagne avait complètement fait tourner la tête à Sakra Ubin. Au lieu de lui répondre, elle se retourna et tenta de lui planter deux doigts dans les yeux !

Puis elle replongea vers le téléphone !

Du coup, Malko la retourna, tomba sur elle et se mit à la secouer comme un prunier. Fou de colère.

— Calmez-vous ! gronda-t-il. Je ne veux ni vous violer ni vous tuer !

Sakra ne bougeait plus, haletante, ses yeux noirs plongés dans ceux de Malko comme un animal acculé. Pour tenter de la calmer, il voulut caresser l'épaule découverte par le chemisier déchiré.

— Calmez-vous, Sakra, dit-il doucement. C'est un malentendu.

Il posa les doigts sur la peau brune et lisse, descendit, effleurant la naissance d'un sein. Brutalement, il sentit le ventre de l'Indienne qui bougeait, agité de frissons rapides, sans que son expression apeurée se soit modifiée. Cette espèce de pulsion animale déclencha chez Malko une onde de désir qui dut se voir dans ses yeux. D'un réflexe de fauve, Sakra envoya la tête en avant, la bouche ouverte et referma ses dents sur son poignet. En même temps, d'un violent coup de reins, elle le fit glisser sur le côté. Sa tête porta sur le rebord de la table de nuit à l'endroit du sparadrap. Il éprouva une douleur si violente que pendant quelques secondes, plus rien d'autre n'exista.

Déjà Sakra hurlait des injures et des menaces, le téléphone à la main.

Luttant contre son étourdissement, Malko lui arracha l'appareil et ils se retrouvèrent l'un contre l'autre, haletants, emmêlés dans une lutte furieuse. Il sentait le cœur de Sakra qui battait follement contre ses côtes. Tout à coup, elle dit d'une voix imperceptible qui contrastait avec sa fureur.

— Laissez-moi ! Pourquoi faites-vous cela ? Je veux partir. Je ne sais rien.

Elle parlait comme une somnambule, les yeux révulsés, la bouche entrouverte. Ivre de Champagne et de violence. Malko n'avait plus du tout envie de la laisser partir. Même si elle ne savait rien. Le spectacle de ses superbes seins qui se soulevaient à quelques centimètres de lui, à peine protégés par les débris de soie noire le rendait fou. Encouragé par le calme soudain de Sakra, il laissa sa main gauche glisser le long du corps de l'Indienne, l'effleurant du torse à la cuisse. Lorsqu'il effleura son pubis à travers le tissu noir, elle eut un sursaut désespéré, un cri d'oiseau et une détente de tout son corps. Mais cette fois, elle n'essaya pas de mordre.

Malko acheva de la déshabiller sans rencontrer de résistance. Quand il entra en elle, elle était brûlante et douce, comme du miel. Les deux morceaux de réglisse continuaient à fixer le plafond, mais la bouche épaisse aux lèvres violettes était déformée en un rictus mécanique. Malko s'acharnait sur ses hanches un peu enveloppées, pétrissant la poitrine somptueuse et ferme, s'acheminant vers son plaisir quand Sakra sembla retrouver la vie. Elle l'agrippa soudain à plein bras, se jeta contre lui, une langue dure pénétra sa bouche, puis il n'éprouva plus qu'un feu d'artifices des sensations violentes. Sakra

se jetait dans l'amour comme un derviche dans sa danse. Déchaînée, trempée de sueur, hystérique. Des mots inattendus jaillirent de sa bouche entrouverte, comme une litanie obscène, criés plutôt dits. En contradiction inouïe avec son attitude si sage.

— Oh yes ! Like that ! Inside... Jésus-Christ... Oh ! Oh...

Sentant que Malko prenait son plaisir, elle s'accrocha encore plus fort.

— Fuck-me, fuck-me, fuck-me⁽¹⁴⁾.

Sa voix était détimbrée, absente.

Mais lorsqu'il voulut s'écarter, elle le retint de ses jambes, de ses bras, de sa bouche, de tout son corps, de chaque centimètre carré de sa peau. Ils refirent l'amour sans même s'être séparés. Doucement d'abord, puis brutalement.

Malko n'arrivait plus à se lasser de cette étrange veuve. Il l'écartelait, la martelait, l'ouvrait, la prenait encore, sans qu'elle semble jamais s'en rassasier. Sans un mot. Avec des grognements, des halètements, des glissements humides, de petites exclamations. Plus il devenait brutal, plus elle était alanguie, soumise, dans ses bras, souple comme une peau vide et, pourtant, toujours prête à le reprendre en elle. Maladroitement, avidement, agressivement. Il la pétrissait, aurait voulu lui arracher des hurlements, mais elle préférait mordre ses lèvres épaisses jusqu'au sang.

Cela dura un temps infiniment long. Ils somnolèrent. Puis elle le récupéra à tâtons, ils firent l'amour presque en dormant. Fugitivement, il pensa à Ibrahim, de l'autre côté de sa porte.

Quand enfin ils s'arrêtèrent, il était une heure du matin. Sakra fixait Malko, d'énormes cernes sous les yeux. Il lui sourit, mais elle lui répondit par un regard noir, presque méchant. D'un geste vif, elle attrapa son haut et couvrit sa somptueuse poitrine aux pointes violettes qui continuaient à saillir sous la soie comme d'impertinents animaux. Comme Malko se penchait vers elle, tout son corps partit en arrière et elle cracha :

— Salaud, vous m'avez violée !

Il la détailla. Le nez court, un peu épaté, les épaisses lèvres violettes, la profonde échancrure de l'œil noir. Une bête de proie. Cachant ses deux grains de beauté sous le sein gauche. Soudain, il vit la tache de sang sur sa chemise qu'il n'avait pas eu le temps d'enlever et découvrit la petite blessure ronde, déchiquetée, à la naissance de son cou. Comme une morsure de vampire.

Les dents de Sakra.

Il ne se souvenait même plus de l'avoir senti, tant avait été violent leur affrontement.

— Nous avons fait merveilleusement l'amour, dit-il. Presque pour lui-même.

Elle baissa les yeux. Pleine de honte. Il la sentait en train de se construire une petite histoire bien convenable, à base de viol, de contrainte et de Champagne. Puis elle se mit à pleurer et gémit.

— Je n'aurais jamais dû venir... Vous m'avez fait boire. Vous vouliez faire ça avec moi. Je l'ai senti la première fois où je vous ai vu...

— Pourquoi êtes-vous venu, alors ? demanda Malko agacé par tant d'hypocrisie.

— J'ai cru que vous étiez très malade, blessé. Sur la photo du journal, vous étiez dans une civière...

Ça avait au moins trompé une personne. Assouvi, Malko laissait sa conscience professionnelle prendre le dessus.

— Sakra, dit-il. Je suis sûr que vous savez quelque chose sur la mort de votre mari que vous ne m'avez pas dit. Je ne le répéterai à personne.

— Vous mentez, fit-elle. Vous êtes journaliste.

— Je ne suis pas journaliste.

Elle se tut, la bouche encore ouverte pour répliquer. Dans ses yeux noirs, Malko lut d'abord la stupéfaction, puis la peur et enfin le soulagement.

— Dites-moi, insista-t-il.

D'un coup elle se débloqua et dit à voix basse.

— Tan m'a téléphoné parce qu'il était très en retard. Il voulait surprendre le rendez-vous de Tong Lim avec quelqu'un. Il ne l'avait pas encore vu, mais il avait aperçu sa voiture. Une Toyota 2000 bleue.

— À qui appartenait-elle ?

— Au directeur de la Banque Russe.

— Quoi ?

Malko n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous ne vous trompez pas ?

— Non.

— Qui l'avait prévenu.

— Un informateur. Un Chinois qui lui téléphonait de temps en temps. Un certain Hong-Wu. Je ne sais rien de plus.

— Après la mort de mon mari, la police m'a dit qu'il ne fallait pas poser de questions. J'ai compris que si j'essayais de parler aux journaux, il m'arriverait des ennuis. Je perdrai mon travail, des choses comme ça. Ils avaient reçu des ordres...

Comme si elle en avait trop dit, Sakra se leva brusquement, exposant ses fesses cambrées, légèrement empâtées qui ressemblaient à deux énormes olives et se mit à se battre avec ce qu'il restait de son vêtement... Malko la regarda s'habiller, partagé entre la nostalgie et la stupéfaction. C'était rare de rencontrer une telle amoureuse. Et l'information qu'elle venait de lui donner n'avait pas de prix.

Fiévreusement, il essayait de reconstruire dans sa tête l'histoire Lim avec ce nouvel élément.

— J'aimerais vous revoir, dit-il.

Sakra se ferma de nouveau.

— Non, je ne veux pas. Vous m'avez fait mal. J'ai mal partout. J'ai des bleus, vous êtes une brute.

Elle recommençait, s'excitant elle-même. Elle acheva de se rhabiller, cachant le corps somptueux qui venait de donner tant de plaisir à Malko. Celui-ci s'approcha, mais elle fit un bon en arrière.

— Je vais vous raccompagner.

— Non.

Elle avait déjà ouvert la porte de la chambre. Malko enfila un pantalon et la suivit dans le couloir jusqu'aux ascenseurs. Au moment où l'appareil arrivait, il la prit par les hanches et elle se laissa faire. L'espace d'une seconde, il eut encore sa chair élastique contre lui, son ventre bombé qu'il avait tant labouré, puis elle lui échappa.

Il revint sur ses pas dans le couloir désert. Absorbé par ses pensées. Dégrisé. Au moment où il venait de dépasser la porte donnant sur l'escalier de service, il perçut un léger grincement derrière lui. Tétanisé, il se retourna d'un bloc.

Linda lui faisait face, son visage plat déformé par la haine, les jambes écartées, avec, dans la main droite, un long poinçon triangulaire pointé sur son ventre. Elle n'avait qu'un geste à faire pour l'y plonger. Et elle allait le faire. Il la sentit se raidir, prendre son élan pour frapper de toute sa force.

— Linda !

CHAPITRE XIII

Derrière Linda, les portes de l'ascenseur claquèrent. Pendant une fraction de seconde, la Chinoise demeura en équilibre prête à frapper, le poinçon visant le foie de Malko. Ce dernier ne sut pas si c'était son exclamation ou le bruit inattendu qui lui avait sauvé la vie. Mais la Chinoise se détendit imperceptiblement.

Avec la rapidité d'un serpent son bras fila vers le cou de Malko et le poinçon vint s'appuyer là où la veuve l'avait mordu, lui causant une douleur cuisante. Linda vint se coller contre lui, le poussant vers sa chambre.

— Avancez. Si vous criez, je vous tue ! souffla-t-elle. Sa voix tremblait de rage. Malko pensa soudain à Ibrahim. Si l'Hindou entendait du bruit, il allait intervenir. Même si il décapitait Linda, après, lui serait déjà égorgé. Il chercha à maîtriser le picotement qui parcourait le dessus de ses mains. La peur. Pourquoi Linda voulait-elle le tuer ? C'était un comble.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il tout en reculant. Le poinçon s'enfonça de quelques millimètres dans sa chair, lui arrachant un grognement de douleur. Ils étaient presque arrivés à la porte de sa chambre, avançant comme deux frères siamois, l'haleine de Linda dans son cou.

— Vous pensiez que j'étais déjà à Robinson Rond, fit Linda à voix basse.

Il comprit d'un coup la rage de la Chinoise. Elle se croyait dénoncée.

— Mais je ne vous ai pas dénoncé, protesta Malko. C'est vous qui avez voulu me faire kidnapper. Cette fille...

Ils s'étaient arrêtés, collés au mur, parlant à voix basse.

— Vous mentez, coupa Linda. Le C.I.D. a arrêté trois filles de ma bande ce soir. Ils me cherchent. Vous leur avez dit que j'avais essayé de vous kidnapper...

Son visage plat était convulsé de haine, ses lèvres épaisses retroussées en un rictus animal. Malko sentait le sang battre dans ses tempes. Il entendit la porte de l'ascenseur s'ouvrir de nouveau. Si quelqu'un venait, Linda aurait le temps de l'égorger avant de filer.

— Cette fille est venue de votre part, dit-il. Elle avait un papillon

sur la cuisse. Une décalcomanie. La police m'a dit que c'était l'habitude. Qu'il n'y avait pas de tatouages. C'est eux qui ont parlé de vous, pas moi. Nous pouvons nous expliquer. Venez dans ma chambre.

Linda siffla de rage.

— Salaud ! vous avez un garde du corps ! Vous croyez que je ne le sais pas !

Un couple sortit de l'ascenseur, se dirigeait paisiblement vers eux.

— Je ne vous veux aucun mal, dit Malko. Rien va se passer, si je n'appelle pas. Venez.

Doucement, il avança vers sa porte, Linda collée contre lui.

Dès qu'ils furent entrés, Linda regarda autour d'elle, s'écarta d'un bond, plongea vers la valise de Malko, la fouilla et en retira le pistolet extraplat. Elle fit monter une balle dans le canon et le braqua sur lui. Avec un très sale sourire.

— C'est encore mieux pour vous tuer, dit-elle.

Malko lui fit face, essayant de garder son calme. À côté, Ibrahim avait dû se rendormir. Il était livré à lui-même, avec les seules ressources de son cerveau pour s'en sortir.

— Linda, répéta-t-il, je ne vous ai pas dénoncé à la police. C'est vous qui m'avez envoyé une de vos filles pour me kidnapper. Pourquoi m'avez-vous trahi ?

— Je ne vous ai pas trahi, dit-elle d'une voix claquante, sans cesser de braquer son pistolet. C'est vous qui m'avez dénoncée.

Ce dialogue de sourd risquait de se terminer par une balle dans la tête de Malko.

— La fille qui m'a abordé était très grande dit-il avec de longs cheveux et une tache dans l'œil gauche. Mais je ne sais même pas son nom. Elle m'a dit qu'elle venait de votre part.

Il eut l'impression qu'il avait donné un coup de poing, à Linda. Automatiquement, le canon du pistolet s'était rabaissé. Une lueur de stupéfaction avait brillé dans ses prunelles noires.

Nerveusement, elle demanda.

— Vous êtes sûr qu'elle avait une tache dans l'œil ?

— Certain.

Linda, le fixait, visiblement prise à contre-pied. Il lui semblait voir les rouages de son cerveau en mouvement.

— Racontez-moi exactement ce qui est arrivé, dit-elle. Depuis le début.

Malko lui fit un récit aussi exact que possible. Décrivant ceux qui s'étaient attaqués à lui. Peu à peu, il voyait la rage crispier à nouveau les traits de Linda. Mais cette fois ce n'était pas contre lui. Finalement, elle jeta d'un geste brusque le pistolet sur le lit.

— C'est Ah You ! fit-elle. Cette fille s'appelle Chang. C'est sa maîtresse. Je la reconnais à cause de l'œil. On l'avait brûlée.

— Ah You remarqua Malko, c'est celui qui recherche Lim ?

— Oui, fit Linda. On m'a dit qu'il a essayé de le kidnapper il y a quelque temps. Que c'est pour cela que Lim se cache. Ce sont les hommes de Ah You qui ont tué Margaret.

— Et le marchand de cercueils ? demanda Malko. Il fait aussi parti de la bande d'Ah You.

— Non, fit Linda. Mais Sago Street fait partie de la zone protégée par Ah You. On a du lui faire peur. Le menacer de l'acide. Si on n'était pas intervenu pour vous sauver, on ne vous aurait jamais revu. C'était sans risque. Ils vous auraient enterré vivant dans le cimetière chinois...

— Est-ce que la police connaît les liens de cette Chang avec Ah You ?

— Bien sûr, fit Linda.

Donc, cette fois, il avait la preuve qu'il cherchait. La police était complice.

— Mais, alors, demanda Malko, si vous n'êtes intervenue ni dans un sens ni dans l'autre, qui m'a sauvé ?

Linda s'assit sur le lit, caressant le long automatique noir du bout des doigts, le front plissé par la réflexion. Puis, elle leva les yeux, de nouveau sans plus d'expression que deux morceaux de jade.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. Pas les membres d'une société secrète, je le saurai. J'ai déjà essayé de me renseigner. Mes filles ont parlé avec des gens de Sago Street. Ils n'étaient pas du quartier. Ce sont peut-être des communistes. Ce sont les seuls à être disciplinés et entraînés au combat, en dehors des Sociétés Secrètes.

— Des communistes !

Après la révélation de Sakra Ubin, c'en était trop. Pourquoi des communistes chinois seraient-ils intervenus pour sauver la vie d'un agent de la C.I.A. ? Au risque de la leur ? Malko repensa à tous les mystères qui s'accumulaient, toutes les étrangetés. Il avait l'impression de ne voir qu'un tout petit bout de l'iceberg...

— Croyez-vous que Lim va venir à l'enterrement de sa fille ?

Linda regarda Malko comme s'il avait dit une obscénité.

— Évidemment, sinon, il perdrait la face complètement. D'ailleurs, s'ils l'ont torturée autant, ce n'était pas seulement pour la faire parler. Ils auraient pu l'enlever. En l'abandonnant, dans cet état, ils le défiaient encore plus.

C'était féroce et simple. Ce que ne voyait pas Malko, c'est la place de la C.I.A. dans ce règlement de comptes entre Chinois.

Linda remarqua amèrement :

— Je n'aurai jamais dû vous aider. Maintenant la police me recherche. Ils vont me mettre dans un camp et m'accuser d'avoir kidnappé un étranger. Et ce salaud d'Ah You va reprendre toutes mes

affaires. Cela fait longtemps qu'il essaye.

Malko regarda Linda. C'était une des seules personnes capables de l'aider. Avec Sani.

— Linda, dit-il. Retrouvez-moi Lim et je vous donnerai une protection contre la police de Singapour.

La Chinoise secoua la tête avec une expression ironique.

— Vous me donnez une protection ! Dans quelques jours vous serez parti. Ils m'arrêteront et ils m'enverront croupir dans une île.

Toujours le naturel qui revenait au galop.

— Je vais essayer de vous aider, assura Malko. Je travaille pour les « Services Spéciaux Américains ».

Il s'était décidé brusquement à révéler son appartenance à la C.I.A. Après tout, dans la hiérarchie de la « Company », il était plus haut placé qu'un simple « case-officier ». Qui, lui, avait le droit de faire état de sa vraie qualité. Et il avait besoin de Linda. Un besoin urgent et impérieux. Surtout depuis qu'il savait se heurter au gouvernement légal de Singapour.

La Chinoise le regardait comme s'il s'était mis à cracher du feu par les naseaux.

— Vous êtes vraiment un espion Américain ? demanda-t-elle, d'un ton incrédule.

— Pas un espion, corrigea Malko. Je m'occupe de certaines affaires délicates.

— Vous pouvez me le prouver, vous avez une carte ?

Il sourit. Pour la première fois depuis un long moment. Il avait vraiment cru que Linda allait le tuer.

— Linda, vous avez une carte de membre des « Papillons » ?

Cela ne la dérida, ni ne la rassura.

— Alors, comment est-ce que je peux savoir que vous dites la vérité ?

— Nous rencontrerons ensemble le responsable de mon service pour Singapour. Lui reste ici. Il vous protégera.

Elle haussa brusquement les épaules.

— J'aime bien les Américains. Ils sont riches, mais ils sont souvent stupides. Je veux bien. Mais il faut commencer tout de suite à me protéger. Sinon le C.I.D. va m'arrêter.

— Je vais régler cela demain matin, assura Malko. Souhaitant que John Canon puisse *vraiment* faire *quelque chose*. Cela faisait partie des petits services qu'on se rend entre barbouzes.

— Il faut d'abord tuer Ah You. Sinon, il va trouver Lim et le tuer. Demain, je saurai où se trouve Lim. Même s'il ne vient pas à l'enterrement.

— Comment ?

Elle eut un sourire cupide.

— On doit lui apporter une fille. Qui arrive de Djakarta spécialement pour lui.

Ainsi, Linda en savait beaucoup plus qu'elle ne le disait... Mais Malko ne tenait pas du tout à partager ses inimitiés.

— Nous n'avons pas le temps de tuer Ah You d'ici demain, dit-il. Allons ensemble à l'enterrement. Même si Tong Lim vient, vous aurez les 40 000 dollars.

Linda secoua la tête.

— Vous avez besoin que je vienne, de toutes façons, parce que Ah You va essayer de tuer Lim à l'enterrement.

CHAPITRE XIV

Les dragons de papier ondulaient dans l'air poisseux de chaleur, sur plus de un kilomètre, transformant Bukit Timah en un serpent multicolore dont la queue n'avait pas encore franchi le rond-point de Scotts Road. De l'autre côté du canal séparant les deux voies, les gens s'arrêtaient pour voir passer ce majestueux cortège.

Se déplaçant avec une lenteur appropriée, bruyant et interminable, le convoi funèbre de Margaret Lim bloquait complètement l'unique voie d'accès à la Malaisie. Et cela risquait de durer un moment car le cimetière vers lequel il se dirigeait se trouvait à une dizaine de kilomètres du centre de Singapour, vers Choa Chu Kang. Mais tous les employés des entreprises de Tong Lim avaient tenu à être là, entassés dans des camions, de vieux bus ou des voitures particulières. Le cœur battant, Malko vit se rapprocher le premier véhicule. Un gros camion dont la plate-forme disparaissait sous les couronnes, les bannières et les dragons recouvrant le cercueil. Il avait embusqué sa Datsun dans le Driveway des City Towers, un groupe d'énormes buildings verdâtres qui donnaient directement sur Bukit Tumah.

Ainsi tout le convoi défilait devant lui. Linda était assise à ses côtés. Silencieuse. Elle était la seule à pouvoir reconnaître Tong Lim. Le camion passa devant eux et Malko aperçut, sous les fleurs, un énorme cercueil en forme de jonque, semblable à celui où il avait failli trouver la mort. Aussitôt derrière, il y avait une longue Mercedes 600 noire aux glaces si sombres qu'elles semblaient avoir été passées à la suie.

Linda se redressa d'un coup, les yeux fixés sur la grosse voiture.

— C'est Tong Lim !

Le véhicule défila lentement devant eux. À travers les glaces fumées, Malko distingua difficilement une silhouette tassée sur la banquette arrière. Des lunettes, un chapeau. Deux Chinois se trouvaient à l'avant, en plus du chauffeur. Il regarda avidement l'homme seul à l'arrière. Ainsi, c'était celui que tant de gens recherchaient : le mystérieux Tong Lim. Déjà, il ne voyait plus que sa nuque.

Derrière la Mercedes, apparut une Ford « station-wagon » où

s'étaient entassés au moins dix Chinois ! Sûrement des gardes de corps. Enfin arrivaient les autres véhicules, avec les invités.

Linda sursauta tout à coup, se penchant en avant.

— Ah You ! souffla-t-elle. Regardez, de l'autre côté du canal.

Malko regarda entre les véhicules qui passaient lentement devant lui.

Au milieu des badauds, il aperçut une silhouette monstrueuse. Le Chinois qu'il avait vu dans le restaurant de Hokkien Street était affalé dans un tri-shaw. Autour de lui, Malko remarqua quelques jeunes Chinois aux traits durs, différents de la foule paisible qui les entourait. Son estomac s'était crispé. Si Ah You était là, cela signifiait que quelque chose allait se passer. Malko réalisa soudain qu'il n'y avait pas un seul policier !

Linda fixait Ah You avec une haine à faire fondre sa graisse. Ce dernier semblait parfaitement paisible. Malko était pourtant certain qu'il était là pour tuer Tong Lim. Instinctivement, il mit son moteur en route et embraya. Avant que Linda puisse protester il avait coupé le convoi ! Une voiture stoppa avec un furieux coup de klaxon, il se précipita dans le trou, se retrouvant à quatre voitures derrière la Mercedes. Derrière lui, le convoi recolla aussitôt.

Tong Lim avait sûrement pris ses précautions. Il savait qu'on le guettait et n'était pas homme à se laisser surprendre. Malko se creusait la cervelle pour essayer de deviner ce qui allait être tenté. Les glaces de la Mercedes étaient probablement blindées. Machinalement, il tourna la tête vers le canal et eut l'impression que tout son sang se retrouvait dans ses talons. Le tri-shaw où était installé Ah You avançait parallèlement au convoi funèbre, roulant sur le bas-côté. Sans aucun mal, étant donné la lenteur à laquelle se déplaçait le convoi. L'énorme Chinois, la main droite collée contre sa bouche, observait le convoi.

— Linda ! Regardez, il a une radio, s'exclama Malko.

Instantanément, il fut certain qu'un drame était imminent. Pourtant, rien ne semblait menacer la Mercedes 600 de Lim. Le camion de tête était en train de franchir le croisement avec Stevens Road, passant devant l'hôtel *Equatorial*. Linda poussa soudain un cri, qui fit tourner la tête à Malko.

Un énorme camion rouge venait de surgir sur la gauche, dévalant Stevens Road, doublant une file de voitures arrêtées, se dirigeant droit sur le convoi funéraire. Comme dans un cauchemar, Malko vit la Mercedes s'engager dans l'intersection, et le capot du camion surgir. Il avait incurvé sa course et fonçait droit sur la grosse voiture noire !

Instinctivement, Malko écrasa le frein. Si vite que la voiture qui suivait le heurta. Il avait déjà sauté à terre quand le camion rouge heurta la Mercedes à la hauteur de la portière arrière, dans un

hurlement de klaxons et un effroyable bruit de tôles écrasées. Le lourd pare-chocs du camion entra comme dans du beurre dans la Mercedes, arracha la portière et projeta la voiture dans le canal, à la façon d'un bulldozer. Entraîné par sa vitesse, le camion rouge ne put pas stopper, plongea à son tour, effectuant un tonneau complet et retomba sur le toit de la Mercedes. Il y eut un « plouf » sinistre, des flammes jaillirent, embrasant les deux véhicules enchevêtrés. Le temps que mit Malko pour parcourir les trente mètres fut suffisant pour que le brasier prenne avec de hautes flammes. Il aperçut le chauffeur du camion écrasé entre son volant et le toit du camion, et celui de la Mercedes qui rampait hors du véhicule, le visage en sang, suivi d'un des gardes de corps. Il distingua à l'arrière de la Mercedes une forme inerte, tassée sur un coin de la banquette. Tong Lim.

La portière heurtée par le camion n'existait plus, mais l'ouverture avait diminué de moitié.

Bravant la chaleur, l'odeur âcre de caoutchouc, et de plastique brûlé, Malko prit son souffle et plongea à l'intérieur du véhicule.

Il crut qu'il n'arriverait jamais à tirer le Chinois à l'extérieur. Il y parvint en l'agrippant sous les aisselles. Sa jambe gauche faisait un angle bizarre avec son corps ; son visage était inondé de sang. D'un ultime effort, il ressortit de la Mercedes, halant le Chinois. Des gens l'entourèrent aussitôt, l'aidèrent. Le jet blanc d'un extincteur jaillit à côté de lui. Il toussa, incommodé par la fumée. Ne quittant pas des yeux le corps étendu à ses pieds.

La pagaille était monstrueuse. Le camion du cercueil s'était arrêté au beau milieu du carrefour, paralysant la circulation de Stevens Road. Le reste du convoi s'était également immobilisé et les gens commençaient à sortir de tous les véhicules, des extincteurs à la main, courant vers le lieu de l'accident.

Une femme se pencha vers Tong Lim et se redressa, en larmes.

— He is dead, he is dead⁽¹⁵⁾, cria-t-elle d'une voix hystérique.

Malko avait un goût de cendres dans la bouche. Il avait assez l'habitude des morts pour sentir que Tong Lim était mort. Cela se voyait. Malgré tout, il se rapprocha du corps étendu sur le ventre. Son veston avait commencé à brûler. Dans le lointain, il entendit le son d'une sirène de pompiers. La pauvre Margaret Lim terminait bien mal son existence.

Il se pencha vers l'homme étendu et le retourna. À cause du sang, on avait du mal à distinguer les traits. Tout le côté gauche du visage était enfoncé, aplati, comme par un gigantesque marteau. Le sang poissait les cheveux noirs, la chemise et la cravate blanche. Au moment où il se redressait, il entendit la voix stridente de Linda s'écrier derrière lui :

— Mais ce n'est pas Lim !

Il se retourna d'un bloc. Linda avait les yeux exorbités. Elle fixait le cadavre comme si c'était un dragon.

— Ce n'est pas Lim, répéta-t-elle. Je le connais.

Malko regarda le convoi immobilisé, la pagaille incroyable.

Ah You avait disparu. Malko réprima un rire nerveux, en dépit de la tragédie, du mort et des blessés. Lim avait bien joué.

Instinctivement, il fut certain que le Chinois ne s'était pas dissimulé ailleurs. Il avait trouvé une façon astucieuse de sauver la face tout en préservant sa vie.

John Canon fourrageait furieusement dans ses épais cheveux gris, une grande ride barrant horizontalement son front plat. Bien que ce soit samedi après-midi, il avait convoqué à l'ambassade ses principaux collaborateurs en vue du meeting avec Malko. Sur son bureau, il y avait tout le dossier de l'affaire Lim.

— Bon sang, fit-il, si on pouvait être certains de cette histoire de Banque Narodny... Vous êtes certain que ce n'est pas de l'intox ?

— Je n'ai pas passé Sakra Ubin au « lie-detector », contra Malko. Mais je crois qu'elle disait la vérité. C'est quand même une coïncidence troublante que Lim ait pris le contrôle de trois banques californiennes...

— Oh, Jésus-Christ ! ne me dites pas cela, fit le chef de station de la C.I.A., en se prenant le visage à deux mains. Si nous avons laissé passer une histoire pareille, vous vous rendez compte...

Un ange passa, des étoiles rouges sur ses ailes blanches. Malko continua perfidement :

— Et en plus, il semblerait que le gouvernement de cette petite dictature bien propre marche la main dans la main avec nos amis soviétiques. Bien que je ne vois pas encore comment... Vous ne croyez pas que ce serait le moment d'aller poser quelques questions *sérieuses* à l'autorité politique de ce pays.

L'Américain secoua lentement la tête avec détermination.

— No way. Nous n'avons aucune preuve, juste le blabla d'une Malaise qui dit que quelqu'un lui a dit avoir vu une Toyota 2000 bleue. OK ? En plus, Singapour est un des derniers endroits du sud-est asiatique où un Américain peut marcher dans la rue sans risquer de se faire cracher dans la gueule. Alors, nous devons être très prudents. J'envoie ce soir un « Blue Strip Report^{16} » à O.D.A.C.I.D.^{17}. pour me couvrir. Mais il faut trouver ce foutu Lim. Coûte que coûte. En

attendant, regardons ce que nous avons sur cette banque Narodny.

Il ouvrit la chemise de carton.

— Voilà. Moscow Narodny Bank. Depuis cinq ans sur Shenton Road. Se fait en ce moment construire un building de seize étages sur Robinson Road. Succursale de la banque d'État soviétique. Dirigée par un certain Nicolas Koulbak, 53 ans. Cinq ans à Londres. Considéré comme un excellent financier. À suivi deux ans de cours à la section financière du K.G.B. de Leningrad, de 1958 à 1960. Ne boit pas. 1 m 88, 89 kg. Habite dans le complexe de l'ambassade soviétique, Nissam Road. Parle très bien anglais et malais, un peu chinois. Ses collègues des banques installés à Singapour le considèrent comme un homme agréable. Prudent et avisé. J'ai gardé le meilleur pour la fin : il a une Toyota 2000 bleu métallisée.

Les deux hommes s'observèrent quelques instants. Bien sûr, une voiture, ce n'était pas une preuve. Mais quand même...

Il continua à feuilleter le dossier, redressa la tête.

— L'année dernière, la Narodny a fait 600 millions de dollars de chiffre d'affaire. Ça les met en deuxième position. Après la First National, mais avant la Bank of America.

Il continua à feuilleter.

— Voilà. Le numéro 2 de la Narodny, Amos Wung. Métis hollando-chinois. 47 ans. À fait ses études à Djakarta et Kuala Lumpur. Six ans à Kuala-Lumpur avec la Hong-Kong & Shanghai Bank. Puis cinq ans avec la Bank of America, Singapour Branch. Spécialiste de l'immobilier. Numéro 2 de la Moscow Narodny Bank depuis trois ans. Marié. Trois enfants. Habite Lermont Road. Pas de vices connus. Pas d'orientation politique. Jamais d'histoires. La Bank of America le considère comme un des meilleurs « compradores » qu'elle ait jamais eu. S'est fait naturaliser Singapourien il y a cinq ans.

Il reposa la fiche et tapota ses épais cheveux gris dans son geste familier.

— Je crois qu'il faut se démener un peu, en attendant Lim.

Il appuya sur le bouton de l'interphone.

— Harry, amenez-moi le dossier REDWOOD^[18].

Trente secondes plus tard, un jeune homme brun à lunettes, le nez pointu comme un furet, style hippie, entra dans le bureau, un dossier sous le bras. John Canon le présenta à Malko :

— Harry Nash, notre « opération officer ». Prince Malko Linge.

Les deux hommes se serrèrent la main. John Canon entra tout de suite dans le vif du sujet.

— Harry, est-ce que nous avons un « bugging^[19] » sur la banque des popovs ?

Le jeune homme secoua la tête.

— No, sir. La seule chose que nous ayons, c'est un stand de

boissons en face de l'ambassade soviétique... Une fille que nous subventionnons. J'étudie le moyen de piéger les bouteilles de Coke... Mais ce n'est pas encore au point.

— Et comme pénétration directe ?

Harry Nash se frotta le menton.

— Pas brillant. Des types à l'échelon inférieur à l'Aéroflot. Un au consulat. Il y a six mois, on avait offert 500 000 dollars à un lieutenant du K.G.B. pour qu'il passe à l'ouest. Il a été muté.

— Je veux que vous mettiez cette foutue banque sous surveillance, ordonna John Canon. Si on pouvait intercepter leurs communications avec Moscou...

Harry Nash leva les yeux au ciel.

— Vous ne voulez pas une ligne directe avec le Kremlin aussi ?

John Canon le congédia avec un sourire las. Malko dit :

— J'ai rendez-vous demain avec Linda. Elle prétend qu'elle va savoir où est Lim. Elle va réclamer ses 40 000 dollars et sa protection...

— Sa protection, fit l'Américain, il vaut mieux qu'elle ne compte pas dessus. Quant à l'argent, ne le donnez qu'à coup sûr. De toutes façons, il faut attendre lundi, je n'en ai pas assez dans le coffre.

Cela ne faisait qu'un peu plus de vingt-quatre heures.

Malko se leva. Il avait surtout envie de dormir. Mais le lien entre les Russes et Lim l'obsédait.

Malko ralentit en passant devant l'énorme complexe de l'ambassade soviétique. La construction la plus étrange de Nassim Road, une avenue qui partait de Orchard Road et filait vers le nord, bordée d'ambassades et de somptueuses résidences privées. L'ambassade soviétique ressemblait à une cuvette dont le fond eut été la piscine et le jardin. Sur un des bords s'élevait le bâtiment de trois étages de l'ambassade proprement dite. Sur le bord d'en face, plusieurs villas occupées par des fonctionnaires russes et leurs familles. Aucun membre de l'ambassade n'habitait en ville.

Malko accéléra. Ce qu'il faisait ne rimait pas à grand-chose. L'enterrement de Margaret, la veille, avait été une grosse déception. Le chauffeur du camion rouge avait été tué dans la collision. La police singapourienne avait conclu à un simple accident dû à la rupture des freins. Malko n'avait revu ni Sani, ni Phil Scott. Le *Sunday Straits Time* avait publié la photo d'un inspecteur du Department « Sociétés Secrètes », hilare, relevant la jupe d'une fille afin de vérifier qu'elle ne portait pas le « papillon » illégal de la bande de Linda.

Pour ajouter aux mystères de l'affaire Lim, il y avait encore

l'intervention de ceux que Malko considérait maintenant comme des éléments maoïstes. Ceux qui l'avaient sauvé du cercueil. Et qui continuaient à ne pas se manifester ouvertement. Pourtant, ils tenaient visiblement à ce que le mystère Lim éclate au grand jour... Il n'y avait plus qu'à souhaiter que l'opération entreprise par la « station » à l'encontre de la banque soviétique donne des résultats. Mais, Malko était plutôt sceptique. Ce genre de surveillance prenait parfois des semaines et des mois avant de se révéler payant. Il allait pouvoir faire venir Alexandra. Car la « Company » attachait maintenant une importance énorme à l'histoire Lim.

Il tourna dans Orange Grove Road, revenant à l'hôtel. Il ne lui restait plus qu'à s'installer au bord de la piscine. Au moment où il sortait de sa voiture dans le parking en contrebas du *Shangri-la*, une jeune Chinoise s'approcha de lui. Souriante.

— Miss Linda want to see you, dit-elle.

— Où ? demanda Malko. Méfiant.

— Anderson Road. The last bus stop before Bukit Timah. Now⁽²⁰⁾.

Sans laisser à Malko le temps de répondre, elle s'éclipsa. Il remonta dans la Datsun, déjà en sueur, et repartit. Trois minutes plus tard, il la vit, assise sagement sur un banc de l'arrêt de l'autobus. Il s'arrêta et elle monta dans la Datsun.

— Je sais où est Lim, annonça-t-elle tout de go.

Malko calma son excitation. Il avait eu assez de fausses joies depuis le début de l'histoire.

— Où ?

Il avait tourné sur Bukit Timah et roulait lentement. Linda annonça sans tourner la tête :

— Vous vous souvenez de ce que vous m'avez promis ? De me protéger. Et puis l'argent...

— Vous êtes sûre, Linda, de savoir où est Lim ?

— Sûre. Ce matin, il a demandé une fille. Elle est allée à l'adresse qu'il a donnée. Elle y est toujours et mes filles surveillent la maison. Tong Lim s'y trouve. Si vous me donnez 40 000 dollars, je vous y mènerai.

— Je dois les prendre à la banque dit Malko. C'est dimanche.

Linda tourna enfin son visage plat et inexpressif vers lui :

— Souvenez-vous que vous n'êtes pas le seul à rechercher Lim. Je vous attends demain à trois heures au même endroit. Venez avec l'argent.

Linda comptait les billets de cent dollars avec une lenteur exaspérante. À la fin, elle leva les yeux. Une lueur de cupidité y

brillait, leur donnant enfin une apparence humaine.

— La villa se trouve dans Holland Road, dit-elle. Au numéro 86. Une sorte de tour. Elle a l'air inhabitée. Tong Lim vit dans le sous-sol. Ravitaillé par sa vieille Amah. Tous les soirs, elle va au Pasar Malang⁽²¹⁾.

Malko se sentit pris d'une sainte fureur.

— Vous ne venez pas avec moi ?

Linda le regarda avec froideur.

— Même pas pour un million de dollars.

Elle était en train de fourrer les billets dans son sac de toile. Dès qu'elle eut fini, elle ouvrit la portière.

Avant que Malko ait eu le temps de répondre, elle était dehors. Il fit demi-tour pour regagner Scotts Road et le haut de Singapour. Holland Road prolongeait Napier, parallèlement à Bukit Timah. Dans le quartier le plus résidentiel. À dix minutes de l'endroit où il se trouvait.

La pelouse n'avait pas été coupée depuis des mois, tous les volets blancs à la peinture écaillée étaient clos. Il y avait une piscine, mais elle n'avait pas d'eau. Près de la maison en forme de tour, un bouquet d'arbres tropicaux vomissait des lianes tombant jusqu'au sol.

Un autobus passa derrière Malko, bourré. Il avait garé sa Datsun cent mètres plus loin. Il poussa la barrière blanche qui s'ouvrit en grinçant, s'engagea dans l'allée bordée de bananiers. Marchant lentement. Aux aguets. Il fit le tour de la maison, tendu, prêt à saisir son pistolet glissé dans sa ceinture. Tout était fermé, abandonné. Derrière, il découvrit une véranda avec une pelouse d'un vert irréel. Il essaya la porte de la véranda. Elle était ouverte.

Il entra, refermant derrière lui.

Aussitôt, une odeur fade et douceâtre frappa ses narines. Un mélange de pourriture, d'humidité tropicale et d'autre chose. Il lui fallut quelques secondes pour reconnaître l'odeur du heng-kee, le fruit aphrodisiaque.

Son cœur se mit à battre plus vite. C'était la première indication concrète que cette maison n'était pas totalement inhabitée. La véranda donnait dans un salon à peine meublé. Suivant les instructions de Linda, il chercha l'escalier menant au sous-sol et le trouva, derrière une colonne. L'ambiance de cette maison abandonnée et sombre était oppressante. Il tendit l'oreille sans rien entendre. Sauf le bruit de la circulation sur Holland Road.

Quand la première marche craqua sous son pied, il s'arrêta encore, le cœur dans la gorge. Écouta. Cette fois, il perçut un bruit insolite,

comme le pépiement de plusieurs oiseaux.

Lorsqu'il posa le pied sur l'épais tapis bleu du sous-sol, il était en sueur. Deux lanternes de papier dispensaient une faible lumière. C'était un petit hall aux murs décorés de quelques peintures chinoises.

Sa propreté contrastait avec l'abandon du reste de la maison. En face de l'escalier, il y avait une énorme porte de laque noire.

Malko s'approcha. Son pistolet dans la main droite. C'était une porte coulissante, faite de deux panneaux qui s'écartaient, rentrant dans le mur. Deux lourdes poignées représentant des dragons dorés permettaient d'ouvrir. L'odeur tenace du heng-kee suintait de sous la porte, presque insupportable. Malko écouta, essaya d'écarter un des battants de la main gauche. Il résista. Il fallait ouvrir les deux en même temps. Ils devaient être reliés par un système de contrepoids. Puis de toutes ses forces, il pesa sur les dragons. Mortellement inquiet, d'être parvenu si facilement à cette porte. Quel piège ce calme cachait-il ?

Sous sa pression, les deux battants de laque noire commencèrent à s'écarter.

CHAPITRE XV

Les deux battants de laque noire glissèrent dans le mur sans un bruit, révélant une pièce faiblement éclairée. Malko eut le temps d'apercevoir une énorme lanterne rouge et noire et de recevoir une bouffée d'odeur nauséabonde, à mi-chemin entre l'œuf pourri et le camembert trop fait, avant de faire un bond de côté, pour ne pas s'exposer dans l'ouverture. Collé contre le mur, la main sur la crosse de son pistolet, il avança prudemment la tête. Un tapis bleu épais semblable à celui du hall entra d'abord dans son champ de vision, puis un guéridon en teck incrusté de nacre et enfin l'amorce d'un étroit lit en partie caché par une colonne. Le fond de la pièce était dissimulée par un rideau rouge tombant jusqu'au sol.

Chaque muscle de son corps était contracté. C'était incompréhensible, inouï, qu'il ait pu parvenir jusque-là sans rencontrer personne. Avant d'avancer plus, il écouta encore. Les mêmes chants d'oiseaux métalliques se superposaient au bourdonnement de ses oreilles. Venant du derrière le rideau. Alors, d'un bond il entra dans la pièce.

L'abominable odeur lui coupait le souffle. Il aperçut sur le guéridon de teck une assiette dorée remplie de plusieurs quartiers de fruits, blanchâtres dans leur écorce verte. Des morceaux de « Heng-kee », le fruit aphrodisiaque. À côté il y avait un pot plein d'une gelée noirâtre. Il en avait déjà vu dans les pharmacies chinoises : un mélange de testicules de cerfs et d'ailes de mouche. Les Chinois adoraient ce genre de philtre...

Immobile, face au rideau, il appela doucement :

— Mr Lim.

Seuls les pépiements d'oiseaux lui répondirent. Étrangement métalliques. Si on avait voulu l'agresser, on aurait déjà eu mille fois le temps. Avant de s'assurer de la présence de Tong Lim, il referma les deux battants de laque noire, les bloquant par un loquet. Au moins, il était tranquille de ce côté. Avant d'explorer le rideau rouge, il s'avança vers la colonne qui dissimulait en grande partie le lit.

Il s'arrêta, interdit. Jamais, il n'avait vu un tel engin. Cela ressemblait à un lit de clinique, très haut, métallique, avec des boutons sur le côté, comme un tableau de commande, et toute une

machinerie dessous. D'un côté le sommier se continuait par deux barres rondes recouvertes de cuir noir qui ressemblaient à de grosses barres parallèles, mais terminées par un dossier ! De la porte, Malko avait cru le lit vide.

Or, il ne l'était pas.

Une fille très jeune, une fillette plutôt, était étendue dessus, entièrement nue, sur un drap de soie blanche sur lequel se détachait son corps marron et gracile. Le regard de Malko s'y attarda avec une gêne grandissante. Aux yeux immenses très noirs, au visage ovale, on voyait qu'elle n'était pas chinoise. Ce devait être l'Indonésienne livrée par Linda. Encore une enfant.

Sa poitrine n'était qu'une esquisse, ses hanches avaient encore les aspérités de l'enfance, son sexe n'était habillé que d'un léger duvet. En dépit de son insolite position, elle ne portait aucune trace de violence. Les bracelets de cuir cernant ses poignets et ses chevilles étaient d'ailleurs doublés de velours.

Pourtant, lorsqu'il rencontra son regard, Malko eut du mal à ne pas détourner les yeux. Une expression de terreur insupportable agrandissait ses prunelles. Comme un animal promis à la vivisection. Instantanément, Malko fut certain que cette pièce avait été le théâtre d'un drame. Il se pencha sur la fillette, lui sourit.

— Don't be afraid, dit-il doucement.

L'expression de la fillette ne changea pas. Ou elle ne comprenait pas. Ou son cerveau avait été paralysé. Car l'expression de Malko remplaçait les mots. Il se pencha sur les bracelets, voulant la détacher. Mais les bracelets étaient cadénassés.

Furieux de son impuissance, il s'avança vers le rideau rouge. Presque certain que Linda l'avait trahi. Pistolet au poing, de la main gauche, il écarta le rideau rouge et demeura pétrifié d'horreur. Le spectacle qu'il avait devant lui dépassait tout ce qu'il avait jamais rencontré au cours de sa longue vie d'aventures. Il dut faire un gigantesque effort de volonté pour ne pas s'enfuir, remonter à la lumière.

Fuir cette vision de cauchemar. Les chants d'oiseaux venaient d'un énorme lit rond de deux mètres de diamètre, recouvert d'un drap noir. Ce lit tournait lentement comme un gigantesque disque, se reflétant dans le miroir fumé qui tapissait le plafond.

Un homme était étendu sur le lit. Un Chinois à la calotte crânienne lisse et jaunâtre et aux longues moustaches noires. Comme la fillette, il était entièrement nu, attaché par les quatre membres à des anneaux de métal fixés au lit. Mais là s'arrêtait la ressemblance. Ses membres étaient immobilisés par des filins d'acier traversant la chair de ses poignets et de ses chevilles de part en part.

Le torse du supplicié n'était plus qu'une masse rougeâtre dont le

sang avait imbibé le drap noir. Des épaules à la taille, l'épiderme avait été découpé avec une habileté atroce, inhumaine, respectant les artères, les veines, les organes vitaux. L'homme avait été écorché vif, comme un animal de boucherie. Quelques lambeaux de graisse jaunâtre, de la chair sanguinolente. Les épaules révélaient les masses rouge-bruns des muscles mis à nu comme une planche anatomique. Des filets de sang avaient séché le long du corps, là où le couteau du bourreau avait enlevé une lamelle de peau. En un éclair, Malko se souvint de photos jaunies, aperçues jadis. L'homme qu'il avait devant lui avait subi le « Leng Tche », le supplice des Cents Morceaux, inventé par la Dynastie Mandchou, quatre siècles plus tôt. En 1975, à Singapour !

Il n'eut pas besoin de se rappeler la description de Tong Lim pour être certain qu'il s'agissait de l'homme qu'il cherchait depuis son arrivée à Singapour. En reculant, Malko marcha sur une paire de lunettes qu'il ramassa. Des verres épais de deux centimètres. Tong Lim n'en aurait plus jamais besoin. Derrière le lit, il y avait un seau plein de choses innommables. Les lamelles de chair que le bourreau avait enlevé un par un à sa victime.

Insoutenable !

Au moment où il allait fuir, laisser retomber le rideau, Malko s'aperçut de quelque chose d'inouï. Cette pauvre chose sanguinolente martyrisée, mutilée, vivait encore.

Entre les côtes mises à vif, une masse rougeâtre se soulevait faiblement et régulièrement, révélant les battements du cœur. Lents et irréguliers, mais réels.

Oubliant l'horreur et le danger, il se précipita, tourna autour du lit pour stopper l'inférieure giration. Il trouva derrière tout un panneau couvert de boutons, appuya au hasard et enfin, le lit cessa de tourner. En même temps la musique s'arrêta. Malko s'agenouilla sur le drap noir, près du Chinois, approchant sa tête du visage, des yeux clos. L'odeur fade du sang, des excréments et des humeurs effaçait même celle du « Heng-Kee ». À voix basse, il appela :

Lentement, très lentement, au son de sa voix, l'homme torturé tourna la tête vers lui, ouvrit les yeux. Malko y lut, avec stupéfaction, un mélange de douleur intolérable et d'extase ! Il comprit aussitôt. Pour prolonger l'agonie du supplicié, on lui avait administré de l'opium pour que le choc de la douleur ne le tue pas, qu'il ait le temps de souffrir.

— Mr Lim, dit-il, je suis Américain, je cherche à entrer en contact avec vous depuis longtemps.

Il attendit. Horrifié, n'arrivant pas à détacher ses yeux de la chair à vif. C'était un miracle que Tong Lim respire encore. Il se demanda pendant combien d'heures il avait résisté. Et ce qu'on avait voulu lui

faire avouer. Où étaient ses bourreaux ? Ils avaient dû l'abandonner après qu'il eut parlé. Les lèvres du Chinois bougèrent soudain laissant tomber des mots anglais presque inaudibles, mais bien détachés. Étonnamment clairs pour l'état où il se trouvait.

— Le coffre... Au fond... rivière. Sous jonque verte... En face Reah Street.

Il s'arrêta. Il sembla à Malko qu'une amorce de sourire passait sur son visage. Comme s'il était soulagé.

Il guettait les battements de la poitrine sanguinolente.

Craignant à chaque seconde que le cœur ne s'arrêta. Les mots tombèrent à nouveau des lèvres du Chinois.

— Tous... les... papiers... pas... Ça !... Go ! They...

Il se tut. Malko sentit que cet effort était en train de pomper ses ultimes forces. Il luttait contre la mort avec une intensité incroyable pour un être aussi affreusement torturé.

Malko s'écarta du supplicé. Son pantalon demeura collé à son genou. Le sang. Il se remit debout le cerveau en ébullition. Si Tong Lim n'avait pas parlé, pourquoi ses bourreaux l'avaient-ils abandonné ? Il eut l'impression tout à coup qu'il se vidait de son sang. C'était un piège à la chinoise. Machiné avec l'aide de Linda. On savait qu'il allait venir. On l'avait laissé parvenir jusqu'à Lim sachant que Lim lui parlerait. Pour ne pas emporter son secret dans la tombe. Ensuite, il n'y aurait plus qu'à le lui arracher. Il ne résisterait pas autant que le Chinois. C'était machiavélique et parfaitement oriental.

Linda s'était rachetée auprès de la Spécial Branch. Elle avait vendu deux fois Tong Lim. À Malko et à ceux qui le recherchaient pour le tuer.

Malko écarta le rideau rouge, regarda la porte de laque noire. Où étaient-ils ? L'horreur, la rage, et l'excitation lui faisaient cogner le cœur dans la poitrine. Il ne pouvait rien faire pour Tong Lim, mais il avait peur de laisser la fillette derrière lui. Retournant près du lit, il examina rapidement le socle, cherchant s'il n'y avait pas un moyen de la libérer, manipula les interrupteurs. Un ronflement se déclencha et la partie supérieure du lit s'éleva d'un seul élan, d'une dizaine de centimètres, retomba avec une secousse douce, recommença... Malko mit quelques secondes à comprendre l'utilité de cet étrange système. Le ventre bombé de la fillette s'élevant et redescendant lui donna la clef. C'était une machine à faire l'amour !

Il suffisait de s'étendre sur la personne attachée à la partie centrale du lit en s'appuyant sur les parties latérales fixes, et le mécanisme faisait le reste... Il fallait être très paresseux, très compliqué ou très raffiné. Il avait déjà entendu parler de ce genre d'artifice à Hong-Kong. En vieillissant, les Chinois ne perdaient ni le goût de la nourriture, ni celui de la chair fraîche, mais ils essayaient

de moins se fatiguer. Les deux avancées de part et d'autre de la tête du lit permettaient en mettant le sujet sur le ventre d'obtenir une fellation automatique et confortable... La tête montant et descendant avec le lit. Tout cela était pitoyable et tragique. C'est parce que Tong Lim n'avait pu renoncer à tous les petits plaisirs qu'il en était là. Il avait dû se bourrer de « Heng-Kee » et s'assouvir sur la fillette après l'enterrement de sa fille unique. Sans savoir que Linda le trahissait et lui apportait la mort avec le plaisir. Malko pensa à la prodigieuse force de volonté du Chinois qui était arrivé à ne pas parler. Tong Lim avait dû enfermer dans un coffre ses papiers secrets et le noyer ensuite dans la « Singapore River ». C'est ce coffre que ses adversaires cherchaient.

Malko abandonna le lit, arrêtant son va et vient. Impossible de détacher la fille, il fallait au plus vite fuir ce sous-sol avec son dangereux secret.

Il s'avança jusqu'à la porte de laque noire, et s'arrêta net. Les deux panneaux venaient de s'écarter de quelques millimètres, arrêtés par le verrou. Quelqu'un, de l'autre côté de la laque noire, essayait d'ouvrir.

Malko eut l'impression de se vider de son sang. Ceux qui se trouvaient derrière cette porte ne pouvaient être que les bourreaux de Tong Lim.

Un craquement le fit sursauter. La lame épaisse d'un parang venait de se glisser dans la fente, brillant d'un éclat sinistre. Tôt ou tard, ceux qui se trouvaient derrière la porte de laque noire allaient parvenir à ouvrir.

Il se précipita vers le rideau rouge, cherchant une issue. Tenant le mur autour du lit rond. Tout à coup, sa main s'enfonça dans le mur. Involontairement, il avait fait basculer un panneau, découvrant une niche. Et dans cette niche, il y avait un téléphone ! Il souleva le récepteur, entendit le bourdonnement de la tonalité.

Au fond de la pièce, il y eut un craquement de bois brisé : une hache venait de s'enfoncer dans la porte de laque !

Le récepteur en main, le pistolet dans l'autre, il chercha qui il pouvait appeler.

John Canon ne pouvait apporter aucun secours immédiat. La police de Singapour, elle, risquait de se mettre du côté des bourreaux de Tong Lim.

Phil Scott ne lèverait pas le petit doigt.

Les coups redoublèrent sur la porte, faisant voler des plaques de laque. À la hache et au parang, on essayait de défoncer le battant. Malko leva le bras et tira deux fois, au jugé.

Il y eut un cri derrière la porte, et les détonations retentirent,

assourdissantes dans la petite pièce. Ce n'étaient que quelques secondes de répit. Le cerveau de Malko travaillait à toute vitesse.

Sani !

Dans sa mémoire, il chercha le numéro du *Mandarin*. Dès qu'il l'eut, il demanda la piscine. Un de ses adversaires avait réussi à glisser entre les deux battants de laque une barre de fer et tentait de faire sauter le verrou. Les secondes s'écoulaient interminables. La standardiste semblait l'avoir oublié. Malko tira encore un coup de feu vers la porte. Il lui restait trois cartouches.

— Allo ?

C'était la voix de Sani ! Malko faillit crier de joie.

— C'est Malko, dit-il. J'ai besoin de vous !

— De moi ?

La voix de Sani était pleine d'étonnement. Du côté de la porte, les coups redoublaient. Malko parlait à toute vitesse, essayant d'être le plus clair possible.

— Vous pouvez ? demanda-t-il.

— Je vais essayer, dit Sani d'une voix apeurée.

Du coin de l'œil, Malko surveillait le verrou en train de s'arracher. Il lui restait quelques secondes.

— Faites vite, dit-il.

Il raccrocha, repoussa le panneau qui dissimulait la niche, faisant disparaître le téléphone. Juste au moment où les battants de laque noire s'écartaient avec un craquement de bois arraché. L'énorme silhouette de Ah You apparut dans l'ouverture, suivi de plusieurs Chinois qui se ruèrent dans la pièce sans un mot.

Comme Malko levait son pistolet, un de ses adversaires lança dans sa direction un objet étrange : deux bâtons réunis par une chaîne qui s'enroula autour du poignet de Malko, déviant son tir. Une seconde plus tard il était submergé par la meute ! Il se retrouva cloué sur le tapis bleu. On lui tordit les bras derrière le dos, le visage enfoui dans la laine qui sentait le « Heng-Kee » et le sang, on lui arracha son arme.

Ah You dirigeait ses hommes par des interjections brèves, impassible, immobile au milieu de la pièce.

Trois Chinois traînèrent Malko vers le grand lit rond où reposait encore Tong Lim. Après l'avoir attaché avec des fils électriques, le réduisant à l'impuissance totale. Ah You s'approcha de lui, le dévisageant de ses petits yeux enfouis dans la graisse. Avec un soupir, il se laissa tomber sur le drap noir. Ses cuisses avaient la taille de la poitrine de Malko. Le Chinois posa un index boudiné sur sa gorge.

— Where is the safe⁽²²⁾ ?

Malko sentit une boule d'angoisse qui montait et descendait le long de sa gorge. À côté de lui, les jeunes Chinois étaient en train de défaire les liens qui attachaient le cadavre de Tong Lim au lit. Deux

d'entre eux tirèrent le corps et le jetèrent par terre. Ah You appuya un peu plus son index et sourit. La moitié de ses dents étaient gâtées.

— You talk or I kill you, dit-il.

Malko ne répondit même pas. Le gros Chinois laissa encore son doigt un moment puis l'ôta. Il se redressa. Posément il ôta sa chemise, faisant apparaître un torse monstrueux, croulant sous les plis de graisse avec pourtant, une musculature puissante. Un des Chinois vint déposer près de lui un sac noir qu'il ouvrit. Il en sortit une arme qui ressemblait à un couteau de boucher. D'une main, Ah You prit la veste de Malko et, d'un seul geste, rabattit le couteau vers le bas. Malko sentit une brûlure le traverser comme un éclair. Sa veste et sa chemise étaient coupées sur toute leur longueur. La pointe avait à peine entaillé sa peau.

Il devait avoir l'air horrifié car Ah You éclata de rire. D'une seule main, il retourna Malko. Son couteau parcourut son corps en arabesques gracieuses, découpant tout ce qu'il avait sur lui y compris son slip. Quand la lame glacée frôla le bas-ventre, Malko dut serrer les dents pour ne pas hurler. Ah You prit Malko par les cheveux et dit d'une voix enjouée :

— You talk soon^{23} !

Trois Chinois prirent Malko et le jetèrent sur le lit. Dans la glace du plafond, il vit se refléter les longues estafilades qui transformaient son corps en un lacs de traits rouges.

Sani avait passé une robe sur son maillot jaune sans même l'enlever, dans un état second. Heureusement, il y avait peu de monde à la piscine. Elle avait encore dans les oreilles la voix anxieuse de Malko. Elle était sa dernière chance. Il fallait qu'elle aille à l'autre bout de Singapour, dans Arab Street, à côté de la Mosquée pour trouver ceux qu'elle cherchait.

Le taxi qui la chargea lorgna dans le rétroviseur ses cuisses bronzées et nues avec concupiscence. Elle agita un billet de cinq dollars.

— Vite, vite. Je suis pressée !

Au lieu de descendre Orchard road, il tourna à gauche dans Scotts road pour rejoindre Bukit Timah, évitant la circulation. Sani, n'arrivait pas à calmer les battements de son cœur. Pourvu qu'elle arrive à temps. Et que celui qu'elle cherchait se trouve là.

Ah You respirait lourdement, penché sur Malko. Dans le silence de

la chambre, on n'entendait plus que les souffles des deux hommes et un cri, de temps en temps, échappé à Malko. Les autres Chinois s'étaient, soit, assis sur l'épais tapis bleu, soit étaient remontés à l'extérieur, surveiller les abords de la maison.

La bouche ouverte, Malko essayait de contenir sa douleur. Il sentait la pointe d'acier pénétrer dans sa chair, suivre les sillons déjà existant en les creusant chaque fois un peu plus. Le sang ruisselait sur son torse, seule partie à laquelle s'était encore attaqué Ah You. Le couteau avait dessiné sur sa peau une série d'arabesque sanglantes, comme de monstrueux tatouages.

À chaque passage, Ah You enfonçait la lame d'un demi millimètre supplémentaire, avec la précision d'un chirurgien, le front plissé, avec une espèce de férocité joyeuse. Il n'avait plus posé de question à Malko. Ce dernier savait que le Chinois n'en poserait de nouveau que lorsqu'il serait devenu une loque sanglante, qu'il aurait perdu la moitié de son sang. Avec terreur il se demandait à quel moment il serait obligé de parler. Suivant par la pensée les démarches de Sani.

Sans aucune illusion. Même s'il disait ce qu'il savait, Ah You le tuerait et, probablement continuerait à le torturer. Juste pour se faire la main.

Le Chinois posa son couteau avec un petit soupir. Un filet de sang coulait le long du ventre de Malko jusqu'à l'intérieur de ses cuisses. Ah You glissa sa main entre elles, saisit les testicules comme pour les sopeser les serrant un peu. Puis la pression s'accrut. Malko sentit une sueur froide perler à son front. Il tint le coup, dix secondes, vingt, trente, puis son hurlement jaillit, à s'arracher le gosier. La grosse main de Ah You serrait toujours, causant une douleur insoutenable, intolérable. Malko vomit, cria, se débattit, toussa, l'estomac arraché, déchiré, puis plongea d'un coup. Le dernier son qu'il entendit fut le rire d'un des Chinois affalé sur le tapis bleu. Appréciant en connaisseur. Ah You déçu, se leva.

Il fallait laisser au supplicié le temps de reprendre des forces. Il s'approcha de la fillette toujours liée, se pencha sur elle et, pour s'amuser, enfonça son index épais dans son sexe, comme pour la sonder. La fillette poussa un cri de souris terrorisée. Agacé, Ah You recourba son doigt en forme de crochet et souleva. Elle cria. Il la laissa aussitôt retomber. Brusquement, il eut une idée. À cause de son poids, il ne faisait que rarement l'amour. Il alla jusqu'à la tête du lit, se hissa pesamment sur les deux avancées de cuir noir, se cala sur les dossiers, ouvrit son pantalon et tira vers lui la tête de la fillette. Un de ses hommes accourut avec les clefs prises à Tong Lim délia la fillette et la rattacha aussitôt sur le ventre, sans même qu'elle esquisse un geste de défense. Puis il mit le système électrique en marche.

Le lit commença à se soulever et à retomber. Docilement la fillette

allongea le cou afin de pouvoir atteindre Ah You. Le Chinois ferma les yeux de volupté. Les plaisirs de la luxure étaient comparables à ceux offerts par la torture... Le grand-père de Ah You avait été bourreau dans le Setschouen et lui avait transmis ses petits secrets. Une exécution pouvait durer deux jours ou trois. Selon la résistance du patient. Tandis qu'il sentait son membre prendre vie dans la bouche de la fillette, Ah you se laissa aller complètement. Il avait tout son temps. Ce n'était certes pas la police qui interviendrait. Il ferma les yeux comme le plaisir montait doucement dans ses reins. La petite Hindoue l'avalait rythmiquement, abrutie de terreur, attentive à lui donner un maximum de plaisir.

Hin, le second de Ah You avait posé son Leng Chaku^{24} près de lui et s'était installé dans la véranda, allongé sur canapé. Deux de ses hommes surveillaient l'entrée de Holland Road. La vieille amah qui avait ravitaillé Tong Lim reposait sous un tas de branches au fond du jardin, égorgée. Personne ne venait dans cette étrange maison inhabitée que le Chinois milliardaire avait racheté en sous-main pour en faire son centre de plaisir. Même sa fille Margaret ne savait pas où elle se trouvait.

Le jeune Chinois ne perçut que trop tard le frôlement derrière lui. Comme il se levait en sursaut, son cou mince rencontra la lame épaisse d'un parang projeté avec violence. L'acier trancha la chair, les vertèbres et se planta dans l'osier du canapé. Hin mourut sans un cri. Sans même voir celui qui l'avait tué. Un grand Indonésien au visage ascétique mangé de barbe, pieds nus, qui venait de surgir des frondaisons du jardin. Le corps du Chinois eut quelques soubresauts, tandis que le sang se répandait à flots sur le carrelage. Trois autres silhouettes jaillirent du jardin. Pieds nus, des parangs au poing. Froids et impassibles. Tuer des Chinois avait toujours été une des distractions favorites des Indonésiens. Ceux de Singapour les exploitaient sans vergogne dans un cauchemar climatisé et socialisé.

À la queue leu leu, les quatre Indonésiens pénétrèrent dans la maison, laissant le corps de Hin où il se trouvait.

Silencieux comme des fantômes, ils descendirent l'escalier menant au sous-sol. Le jeune Chinois de dix-sept ans qui était assis sur la dernière marche se retourna trop tard. Un parang avait déjà ouvert son crâne en deux comme une noix de coco, la lame enfoncée jusqu'aux yeux. Il se redressa et retomba en avant d'un bloc, le choc de sa chute étouffé par l'épais tapis bleu qui commença à se teindre en rouge : Ensemble, les quatre tueurs franchirent les portes d'un seul bond, comme les cavaliers de l'Apocalypse.

Pour le premier Chinois rencontré, cela se passa très vite. Sa tête vola, séparée du corps par un coup horizontal. Il avait eu le temps de pousser un hurlement. Ah You, en train de se déverser dans la bouche

de la fillette ouvrit brusquement les yeux, pour se trouver en face de deux yeux brûlants de haine.

Il s'arracha du lit avec un grognement horrifié, encore en érection, tomba sur le dos.

L'Indonésien au vol, faucha son sexe encore en érection de la pointe de son parang. Pendant une fraction de seconde Ah You regarda stupidement le geyser de sang qui jaillissait du centre de son corps, puis, il y porta les deux mains avec un cri aigu. Essayant en vain d'arrêter l'hémorragie.

L'Indonésien, d'un coup puissant, enfonça son parang dans le ventre rebondi du Chinois, l'ouvrant comme un fruit mur. Le péritoine fendu, une masse de viscères gris se répandit sur le tapis dans une odeur infecte. La bouche ouverte sur un cri ininterrompu, Ah You se regardait mourir, ses mains allant de son sexe coupé à son ventre ouvert.

L'Indonésien d'un revers du parang, lui trancha la nuque. Il n'avait pas la sophistication des Chinois. Ni le temps. La pièce ressemblait maintenant à un abattoir les Chinois gisaient là où les parangs des intrus les avaient surpris. Le sang giclait partout, imbibant l'épais tapis de laine bleue. Un des musulmans s'approcha de la fillette d'un air gourmand, prit la place d'Ah You avec un rire joyeux. Sans lâcher son parang. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas été à pareille fête. Si longtemps que son plaisir jaillit très vite. Un autre attendait déjà derrière lui. Il prit sa place.

En un quart d'heure, les quatre Indonésiens s'étaient répandus dans la bouche de la fillette. Deux d'entre-eux se chargèrent de Malko après l'avoir détaché et enroulé dans le drap noir. Les autres fouillèrent rapidement les Chinois prenant les montres, l'argent, les bagues. Ah You avait une énorme liasse de dollars qui arracha un cri de joie à celui qui la trouva. Ils traversèrent le jardin comme des fantômes, pour regagner la fourgonnette où Sani les attendait. C'est elle qui les avait recruté dans leur compound de Arab Street. D'anciens voisins, de pauvres diables honnêtes et misérables qui croupissaient à Singapour. Le prix de l'expédition avait été fixé d'avance : un voyage à La Mecque. Ce qui leur permettrait de rajouter à leur nom le titre de « Hadj ». Les gens des compounds étaient si pauvres qu'ils se cotisaient pour envoyer chaque année un des leurs à la Mecque. Sani le savait.

Sani se mordit les lèvres en voyant les zébrures sanglantes sur le torse de Malko. Il avait repris connaissance.

Le véhicule dévala rapidement les petites rues du quartier résidentiel. Sani se demandait ce qu'elle allait faire de Malko. Il ouvrit les yeux.

— Il ne faut pas aller à l'hôtel, murmura-t-il. Cachez-moi.

Il referma les yeux. La tête lui tournait. Mais il était lucide, avec une idée fixe. Récupérer le coffre de Tong Lim dans une ville hostile dont les autorités feraient tout pour l'empêcher de mener son projet à bien. N'importe quoi pourrait arriver. Qu'on l'arrête, qu'on l'enlève... Il n'était plus en sécurité nulle part.

CHAPITRE XVI

— Ça fait mal ?

Les grands yeux marron de Sani fixaient Malko avec inquiétude. Il s'extirpa un sourire tandis qu'elle achevait de promener son coton imbibé d'alcool sur la profonde estafilade qui suppurait encore sur sa poitrine. Tous les matins » c'était le même supplice. Et encore, cela allait en s'améliorant ; Malko se força à contempler les murs bleu-pâle de la petite pièce tandis que Sani continuait son travail d'infirmière. Elle venait lui rendre visite avant d'aller à la piscine du *Mandarin*. Apportant les journaux et les dernières nouvelles de Singapour. Elle lui avait acheté des vêtements. Et averti John Canon.

Malko regarda son torse encore couturé de cicatrices rougeâtres. Il l'avait échappé belle. Quatre jours déjà qu'il se trouvait enfermé dans cette minuscule « clinique » tenue par un médecin indonésien de Arab Street, là où ses sauveteurs l'avaient transporté, après l'attaque de la villa de Tong Lim.

Heureusement, ses blessures étaient superficielles, plus spectaculaires que graves. Mais il avait fallu garder l'immobilité pour qu'elles ne s'ouvrent pas sans arrêt. On l'avait installé au premier étage de la clinique, dans une pièce minuscule, étouffante de chaleur, à laquelle on accédait par une sorte d'échelle. Le médecin était un ami de Sani. Il n'avait pas posé une seule question en voyant cet étranger en sang qui ne voulait pas aller se faire soigner normalement.

Malko était la seule personne à savoir où se trouvait le secret de Tong Lim. Ce coffre qui avait déclenché de telles horreurs.

Or, dans un hôpital, il était à la merci des autorités singapouriennes. La C.I.A. ne pourrait pas le protéger efficacement. Il ne tenait pas à se retrouver en face d'un autre Ah You... Alors, il avait décidé de rester caché jusqu'à sa remise sur pieds complète.

Par Sani, il avait fait porter un mot à John Canon. L'Américain avait payé le « salaire » de ses sauveteurs et du Dr Nassad. Lui aussi brûlait de récupérer le coffre. Mais pas question d'y impliquer directement les Américains. Il fallait « sous-traiter ».

Dès qu'il avait été mieux, il avait dévoré le *Straits Time*. Bien entendu, la mort horrible de Tong Lim avait fait la « Une » trois jours de suite. Un communiqué embarrassé de la police parlait de

kidnapping, de demande de rançon, de bagarre entre deux gangs rivaux... Mais personne n'avait été arrêté.

Étrangement, on ne parlait plus des « Papillons ». Linda avait touché ses trente deniers de Judas. La Chinoise était gagnante sur toute la ligne, puisqu'en plus, Ah You était mort. Tout cela semblait lointain à Malko. Il n'avait qu'une pensée : connaître le contenu du coffre de Tong Lim. Et savoir pourquoi le gouvernement de Singapour tenait tellement à le récupérer. Parce qu'il était maintenant certain que toute l'affaire, du côté chinois, avait été manigancée par les services spéciaux singapouriens.

Tout se tenait. Sauf la raison pour laquelle les Singapouriens se souciaient tellement des tractations entre la banque soviétique et Tong Lim.

— Aïe !

Il n'avait pu retenir un cri de douleur sous la brûlure de l'alcool. Ses testicules étaient encore douloureux et enflés, bien qu'on les enduise tous les matins d'une crème brunâtre et nauséabonde. Il était en sueur, bien qu'il ne soit vêtu que d'un slip. La pièce n'avait pas de climatisation et il avait du mal à dormir.

Sani reboucha le flacon d'alcool et regarda sa montre.

— Je vais être en retard.

— Je vais vous donner un mot que vous allez porter à Hill Street, dit-il. Il faut le donner au « Marine » qui est au rez-de-chaussée. À personne d'autre.

Il griffonna sur une feuille de carnet un mot pour John Canon.

— Et Phil Scott ? demande-t-il.

Sani prit l'air effrayé.

— Oh, il n'est au courant de rien.

— Il voit toujours Linda ?

Les grands yeux marron se troublèrent.

— Je crois, je ne sais pas. Ils font des affaires ensemble.

— À demain, dit Malko.

Il regarda Sani disparaître dans l'escalier étroit. Cela lui faisait mal au cœur de penser que l'argent qu'il lui donnerait irait directement dans la poche de l'Australien. Quand elle parlait de son amant, elle était transfigurée. Comme si elle ne voulait pas voir ses défauts.

Il avait hâte d'aller au fond de la « Singapore River » chercher le coffre de Tong Lim.

L'air embaumait. Sur un kilomètre carré, mille variétés d'orchidées s'alignaient sur des claies. Mais personne ne se souciait de venir si loin du centre à 15 milles au nord de la ville.

Malko était le seul visiteur de l'Orchid Garden. Pour plus de sûreté, il avait demandé au taxi qui l'avait amené de l'attendre dehors. Il entendit un autre véhicule s'arrêter et vit surgir la haute silhouette

de John Canon dont les cheveux gris brillaient dans le soleil. L'Américain contourna un bac d'orchidées et serra longuement la main de Malko.

— Bon sang, dit-il, je croyais ne jamais vous revoir.

Les deux hommes se mirent à déambuler au milieu des orchidées. Malko sentait que l'Américain grillait de l'interroger. Il savait que Malko avait parlé à Tong Lim. Mais il ignorait ce qu'il avait appris :

— Alors quoi de neuf ? demanda-t-il.

John Canon faillit s'étrangler.

— C'est à moi que vous demandez cela ? C'est *vous* qui avez des choses à me dire.

— Votre surveillance de la Banque Narodny ?

L'Américain secoua la tête.

— Rien. Nous avons trouvé un endroit idéal pour une écoute. Juste en face. On piquait tout. Seulement, il y avait l'émetteur de Radio-Singapour à cent mètres. Alors nos gars ont pris seulement de la musique malaise...

Si les circonstances n'avaient pas été aussi graves, Malko en aurait ri. Il s'arrêta près d'une superbe orchidée violette.

— Et vos contacts à la « Spécial Branch » ?

John Canon secoua la tête.

— Ils font les morts. Maintenant, dites-moi ce que vous savez. Ça fait quatre jours que les gars du desk A.E. ⁽²⁵⁾ me bombardent de télex.

Malko s'arrêta.

— Lim m'a parlé avant de mourir, dit-il. Il avait un coffre où se trouvent tous les documents relatifs à cette affaire. Si on le traquait, c'était pour lui faire avouer où se trouvait ce coffre. Je crois maintenant être la seule personne à Singapour à savoir où il se trouve.

— Jésus Christ ! fit à mi-voix John Canon.

— D'après Lim, dit Malko, le coffre se trouve au fond de la rivière de Singapour, à un endroit qu'il m'a précisé. S'il y est encore. Dedans, il y a la réponse à toutes nos questions. Politiquement, cela peut servir...

— Et comment ! fit l'Américain. Comment envisagez-vous de récupérer ce coffre ?

— Avec discrétion, dit Malko. Et votre aide technique. Il me faut deux choses. De l'argent, d'abord. Au moins 200 000 dollars Singapour. Et un spécialiste de l'ouverture des coffres. Je me charge du reste.

— Demandez à Langley d'envoyer quelqu'un de la T.S.D. ⁽²⁶⁾. Il peut être là demain. Quant à l'argent, c'est facile.

Ils étaient presque arrivés à la grille du jardin des orchidées. Le chauffeur de taxi ronflait à son volant, la chaleur poisseuse collait la chemise de Malko à sa peau. Brusquement, il fit face à John Canon et

déboutonna tranquillement les trois premiers boutons. Découvrant les cicatrices boursouflées des blessures infligées par Ah You.

L'Américain jeta un regard horrifié à la poitrine de Malko. Il n'avait été que rarement confronté à la violence physique, palpable. Même au Viêt-nam. Le sale travail se faisait très loin de l'ambassade climatisée de Saigon. Il n'arrivait pas à détacher les yeux des sillons violacés.

— Vous comprenez pourquoi je veux récupérer ce coffre moi-même, dit Malko. Dès que le technicien est là, faites-moi prévenir par Sani, dit-il. Tenez l'argent prêt...

Les Indonésiens de Sani s'acquitteraient très bien de l'expédition sous-marine. La jeune Tamil achèterait le matériel nécessaire, ou le louerait.

— Dans deux jours, je vous attendrai à 10 heures.

Il remonta dans son taxi, animé d'une sombre joie. John Canon le regarda partir avant de remonter dans sa voiture. Malko n'en pouvait plus. C'était la première fois qu'il sortait depuis quatre jours et ses jambes se dérobaient sous lui. Pour éviter de s'évanouir, il s'acharna à regarder la jungle qui défilait de chaque côté de Mandai Road, une des dernières parties de Singapour à avoir échappé à la folie des bulldozers. Des soldats faisaient l'exercice, allongés dans les fossés.

Il se remit à penser aux eaux sales de la Singapore River. Le coffre de Tong Lim était-il toujours là ? Et que contenait-il ? Ceux qui avaient télécommandé Ah You savaient qu'il était vivant. Et qu'il connaissait peut-être leur secret. Ils représentaient la loi. S'ils mettaient la main sur lui, il était perdu.

Le claquement des talons de Sani sur les marches de l'escalier raide fit sursauter Malko. Il avait attendu la Tamil toute la journée. En voyant surgir la tête ébouriffée de la Tamil, il sut immédiatement que quelque chose allait mal.

Une large ecchymose marbrait le dessous de son œil droit et ses yeux d'habitude ternes avaient une expression hagarde. Elle se laissa tomber près de lui, essoufflée.

— Phil, dit-il. Il sait.

L'estomac de Malko se contracta brusquement. Phil était lié à Linda. Celle-ci l'avait déjà vendu une fois. Elle risquait de recommencer. Il commença à l'habiller rapidement.

— Que s'est-il passé ?

Sani baissa la tête.

— Hier il est venu à la piscine pendant que j'étais ici. On lui a dit que j'arrivais tous les jours beaucoup plus tard. Alors, hier soir, il m'a

interrogée. Il m'a battue. Jusqu'à ce que je parle.

— Battue ? demanda Malko incrédule.

Sans répondre, Sani releva sa jupe de toile. Sur sa cuisse gauche, à l'extérieur, il y avait un bleu qui tournait au jaune et au mauve, gros comme une soucoupe.

— Il m'a donné des coups de pieds. J'ai cru qu'il allait me tuer. Il était fou de rage. Il m'a dit que si la police savait que je m'occupais de vous, ils me mettraient dans une île pour des années et qu'ils l'expulseraient.

Elle ne paraissait même pas vraiment en colère.

— Il vaut mieux que vous partiez d'ici, dit-elle.

Malko réfléchissait. Le plan qu'il avait élaboré était à l'eau.

— Sani, proposa-t-il. Venez avec moi, je vous emmènerai hors de Singapore. Quittez Scott.

La jeune femme secoua la tête.

— Je ne peux pas. Il a besoin de moi. Et puis, dès que nous aurons l'argent, nous partirons à Tahiti. Là-bas, ce sera différent.

Il la regarda : elle parlait sérieusement. La soumission à ce degré-là, c'était incroyable. Soudain, une idée folle ferma dans son cerveau.

— Où est Scott ?

— Au bureau ou en ville, dit-elle.

— Très bien, dit-il. Je passerai vous voir demain au *Mandarin*. Ne vous inquiétez pas.

Il prit son pistolet, ramené par ses sauveurs, et le glissa dans sa ceinture. Le chargeur contenait encore trois cartouches. Il descendit l'escalier derrière elle, se glissa dans le petit couloir étroit qui donnait sur Johore Road, cligna des yeux sous le soleil éblouissant. Au moment où il s'éloignait, il vit une Datsun blanche et noire de la C.I.S.C.O.⁽²⁷⁾ franchir le carrefour à toute vitesse et stopper devant la clinique du Dr Hassad.

Linda n'avait pas perdu de temps.

Il s'éloigna, maîtrisant les battements de son cœur. Cela signifiait deux choses. D'abord que le coffre était toujours au fond de la rivière. Ensuite, que ceux qui lui avaient envoyé Ah You n'avaient pas renoncé à le trouver.

CHAPITRE XVII

Sakra Ubin demeura clouée sur le pas de sa porte, comme si elle voyait le diable. Son corps dodu était enveloppé dans un peignoir rose et elle était pieds nus.

— Vous ! dit-elle à voix basse.

Malko regarda le couloir désert derrière lui. Il était volontairement monté à pied pour éviter les rencontres dans l'ascenseur, et il tenait à ce que personne ne le voie entrer chez la veuve du journaliste. Il sourit et s'avança dans l'embrasure de la porte.

— J'ai besoin de vous voir.

Aussitôt, la jeune femme tenta de pousser la porte, le visage fermé, les lèvres épaisses serrées en une expression hautaine, presque méchante.

— Allez-vous-en !

Malko avait déjà glissé son pied dans l'entrebâillement. Doucement, mais fermement, il repoussa la Malaise à l'intérieur, referma la porte. L'heure n'était plus aux ronds de jambe. Comme Sakra ouvrait la bouche pour crier, il s'approcha, la prit par la taille et l'attira contre lui. Elle sentait le jasmin. Son ventre réagit aussitôt, à la façon d'une bête autonome, s'appuyant contre lui, Sakra ne cria pas, comme un lapin fasciné par un cobra. Malko lui passa doucement la main dans les cheveux, puis descendit, épousant la courbe d'un sein, à travers l'échancrure du peignoir, découvrant la pointe presque violette à force d'être sombre.

— Salaud ! murmura la Malaise.

Mais elle ne chercha pas à lui échapper. Ses doigts jouant sur sa peau, Malko lui dit gentiment :

— J'ai besoin de coucher ici, ce soir, Sakra. Je partirai demain matin et je ne vous toucherai pas... Je suis fatigué. On me cherche. Je peux avoir confiance en vous. N'est-ce pas ?

Il la lâcha. Elle s'écarta, drapant son peignoir autour d'elle, cachant sa poitrine.

— Il n'y a qu'un lit, dit-elle. Vous allez encore me violer...

Comme il ne répondait pas, elle lui tourna le dos et se dirigea vers la pièce voisine. Il la suivit. Il y avait un lit très bas, presque au niveau du sol. Sans ôter son peignoir Sakra s'y laissa tomber, le dos tourné à

Malko. Celui-ci se déshabilla rapidement. Il faisait plus frais que chez le Dr Hassad et il se sentait plus en sécurité. Il s'allongea sur le dos, respirant profondément.

Il sentit la fatigue, s'endormit d'un coup sans s'en rendre compte. Quelque chose de soyeux, de lisse et de tiède le réveilla beaucoup plus tard. D'abord, tendu, inquiet, il resta rigoureusement immobile dans le noir, essayant de renouer avec la réalité. Il était toujours sur le dos. Sakra Ubin était allongée contre lui, de tout son long, sans son peignoir. Elle se frottait comme une chatte, la bouche dans son cou, là où elle l'avait mordu la première fois où ils avaient fait l'amour. Une de ses mains emprisonnaient son sexe avec douceur. Un flot de sang descendit dans son ventre. Après les horreurs, les tensions, les dangers des derniers jours, Malko se retrouvait brusquement dans un autre univers. En quelques secondes, son désir fut à son maximum, sans que les doigts de Sakra Ubin aient bougé. Elle était immobile, semblait ne pas respirer.

Sans un mot, Malko bascula sur le côté, glissant une jambe entre les siennes, l'écrasa, entra en elle d'une seule poussée, demeura immobile quelques secondes. Puis Sakra gémit et noua ses mains dans son dos, balbutiant des mots malais sans suite, les reins creusés, les cuisses repliées, onctueuse et accueillante. Malko se retint de hurler : les ongles meurtrissaient ses blessures encore fraîches, mais il se concentra sur son plaisir. Il se dit qu'un jour il ferait l'amour pour la dernière fois et qu'il ne le saurait pas. Cela lui donna encore plus de force et, appuyé sur les coudes, il s'enfonça dans Sakra avec violence. Déclenchant un orgasme irrésistible, entrecoupé d'injures, de cris, de gémissements.

Puis, les cuisses repliées pour mieux l'accueillir, retombèrent doucement à côté des siennes.

— Laissez-moi, murmura la jeune femme.

Elle glissa sous Malko, s'éloigna, s'écarta, se retourna, recroquevillée à l'autre bout du lit. Cinq minutes plus tard, il entendit son souffle changer de rythme : elle dormait. À croire qu'elle ne s'était jamais réveillée.

Apaisé, il se rendormit à son tour.

Le bruit de la pluie sur les vitres réveilla Malko. Il se dressa sur le lit. Sakra avait disparu. Le peignoir rose gisait en tas, par terre. Il regarda sa montre : 9 heures. Il se leva, se jeta sous la douche minuscule, moins forte que l'averse tropicale qui tombait dehors.

Dans la cuisine, il trouva du thé encore chaud. Il en but trois tasses avant de s'habiller, et de glisser son pistolet dans sa ceinture. Il

y avait de fortes chances pour qu'il ne revoie jamais Sakra, ni cet endroit. Il avait rarement rencontré une femme aussi sensuelle sous des dehors aussi vertueux... Le couloir gris le ramena à la réalité. Tout allait se jouer dans l'heure qui suivait.

Dans Havelock Road, il trouva un taxi facilement, mais fut trempé en quelques secondes. Pourtant, il faisait toujours aussi chaud.

Les pupilles de Sani se dilatèrent en une fraction de seconde, comme un oiseau de nuit surpris par la lumière. Un sarong trempé moulait ses formes somptueuses.

— Vous êtes fou de venir ici ! dit-elle à voix basse. Il est là...

Malko avait traversé le petit jardin en friche sans bruit. Par prudence, il s'était fait déposer en face du Hilton et avait monté Anguilla Road à pied. La pluie avait cessé de tomber et un soleil radieux brillait sur Singapour. Sa nuit chez Sakra Ubin l'avait reposé.

— Je sais, dit-il. C'est lui que je viens voir, Sani, pas vous. Où est-il ?

La Tamil fixa Malko, terrorisée.

— Vous n'allez pas...

— N'ayez pas peur. Où est-il ?

— Il prend sa douche, mais...

Il l'écarta et pénétra dans la petite maison. Le bruit de l'eau le guida jusqu'à la salle de bains. À travers la paroi vitrée, il aperçut la silhouette de Phil Scott. Calmement, Malko fit coulisser la porte de la douche et recula d'un mètre pour ne pas être éclaboussé.

— Eh, tu as...

Le cri de l'Australien s'arrêta brusquement en voyant Malko et le pistolet braqué sur lui.

— Sortez de là, dit Malko d'une voix neutre.

Les yeux de l'Australien étaient devenus presque transparents. Sans même arrêter la douche, il demeura immobile, dégoulinant et nu comme un ver. Malko leva le canon de l'arme et appuya sur la détente. La détonation se confondit avec le cri de terreur de Phil Scott. La balle avait pulvérisé un carreau de faïence derrière lui.

Sani surgit comme une folle et s'arrêta en voyant la scène.

— Scott, dit Malko, vous êtes une ordure. Combien avez-vous touché pour me donner ?

L'Australien passa sa main dans ses cheveux trempés.

— Qu'est-ce que vous voulez dire...

— Vous savez très bien ce que je veux dire, fit Malko. Vous avez battu Sani pour lui faire avouer où j'étais. Deux heures après la police est venue.

Il vit la peur dans les yeux bleus de l'Australien. Une peur viscérale, absolue. La décomposition. La drogue et l'alcool en avaient fait une loque. Le vernis se dissolvait devant lui. Il n'était plus qu'un homme traqué dont le menton tremblait.

— Bon sang, fit Scott, ne faites pas ça, je vais vous expliquer...

Il ne quittait pas des yeux le canon du pistolet braqué sur lui. Mais Malko savait qu'il ne tenterait aucune action violente.

Sani se jeta contre Malko.

— Ne le tuez pas ! supplia-t-elle, ne le tuez pas, il n'est pas méchant.

Derrière eux, la douche continuait à couler. Malko sentit que l'Australien avait atteint le comble de terreur.

— Scott, dit-il, vous pouvez sauver votre peau. À une condition.

— Ce que vous voulez ! cria l'Australien. Ce que vous voulez.

Il frissonnait malgré la chaleur, les traits défaits, le menton en gélatine, les yeux hagards.

— Vous êtes un plongeur sous-marin expérimenté, n'est-ce pas ?

— Oui ?

— Vous allez faire un travail pour moi. J'ai besoin d'un plongeur, d'une dépanneuse, d'un filet très solide, d'un matériel de plongée sous-marine. Des bouteilles et tout ce qu'il faut. Sani sait plonger aussi ?

— Oui, répondit Sani.

— Bien, dit Malko. Prenez trois équipements. Le cas échéant, je vous aiderai, mais je ne pense pas que cela soit nécessaire. Ensuite, nous serons quittes...

Phil Scott se recomposait imperceptiblement. Il dit d'une voix tremblante :

— Si je fais cela, vous savez bien ce qui va m'arriver...

— Il ne vous arrivera rien, dit Malko. Dès que nous aurons fini cette opération vous toucherez 200 000 dollars Singapour. En cash. Et vous pourrez aller vivre à Tahiti avec Sani. Puisque c'est votre rêve. Là-bas, le « Spécial Branch » vous laissera en paix...

Il y eut un long silence. Sani fixait l'Australien avec toute l'intensité dont elle était capable. Malko avait bien pesé le pour et le contre. La peur de mourir et l'appât du gain étaient des attraits suffisants pour Phil Scott. La perspective de réaliser son rêve faisait de Sani sa meilleure alliée.

— À combien, il faut plonger, demanda l'Australien.

— Pas plus de dix mètres.

— Quand ?

— Ce soir, dit Malko. Vous m'attendrez dans le parking du *Mandarin*. Avec tout. Pour la dépanneuse, le mieux est de la voler.

Il chercha le regard de Sani.

— Sani, dit-il, empêchez-le de faire des bêtises.

La jeune Tamil empêcherait Phil Scott de se livrer à ses mauvais instincts. D'ailleurs ce qu'il offrait à l'Australien avait assez d'attraits pour qu'il ne songe pas à trahir.

Avant de quitter la pièce, il se retourna :

— Scott, dit-il de toutes façons, ils vous tueraient si vous me trahissiez. Vous le savez, n'est-ce pas ?

L'Australien ne répondit pas. Il savait que Malko avait raison.

Malko attendait dans la cabine téléphonique, dans le hall du Hilton. On avait été prévenir John Canon dans son meeting. C'était une imprudence de téléphoner à l'ambassade, mais il n'avait pas le choix. Enfin, il entendit la voix de l'Américain faire « allô ».

— C'est moi, dit Malko.

— Ah, je commençais à être inquiet, dit John Canon. Tout va bien.

— Notre ami est arrivé de Washington ?

— Il arrive ce matin.

— Très bien, j'ai besoin de ce que nous avons convenu. Je vous attendrai dans une heure. Dans le hall de la Bank of China.

C'était juste en face de la banque où le chef de station de la C.I.A. allait retirer ses fonds. Et d'après ce que savait Malko de l'histoire Lim, un des endroits les plus sûrs de Singapour pour lui. Ce ne devait pas être l'avis de l'Américain qui demanda avec réticence.

— Vous êtes sûr de l'endroit ?

— Certain, confirma Malko. À tout à l'heure.

Il raccrocha et sortit de la cabine. Si tout se passait bien, il lui restait quelques heures avant de connaître le secret de Tong Lim.

Dans le taxi, Malko déplia le « Straits Times ». Sur huit colonnes, la manchette annonçait : « 800 millions de larmes pour CHOU EN LAI ». Le Président de la Chine communiste était mort la veille. À lire le journal, on ne se serait pas douté que Singapour faisait profession d'anticommunisme. Six pages entières étaient consacrées à l'éloge posthume du Premier ministre chinois.

L'Asie était décidément bien difficile à comprendre.

Il se fit déposer au coin de Shenton Way pour éviter les sens interdits. Le grand building gris de la Bank of China avait le style soviétique des années trente. Égayé provisoirement par des dizaines de couronnes de fleurs montées sur des perches, appuyées contre le mur de la banque. Hommages à CHOU EN LAI. Des centaines de Chinois faisaient patiemment la queue le long des couronnes, venus signer le livre de condoléances.

Malko grimpa les quelques marches du porche et se retrouva dans un gigantesque hall. Un énorme livre d'or gardé par quatre

fonctionnaires chinois trônait en face de la porte tournante, signé au fur et à mesure par les visiteurs. Il regarda autour de lui. John Canon n'était pas encore là.

Soudain, il aperçut la haute silhouette de John Canon franchir la porte tournante. L'Américain portait des lunettes noires et avait à la main un gros attaché-case noir.

Il se dirigea vers Malko.

Les deux hommes se serrèrent la main. John Canon regarda autour de lui. Mal à l'aise. Ils étaient les deux seuls non-chinois.

— Je vais opérer ce soir, dit Malko. Restez chez vous. Si vous ne me voyez pas, c'est que cela a mal tourné et que vous n'y êtes pour rien. Je vais attendre un peu ici. Je préfère que vous partiez le premier... Heureusement que vous m'aviez dit que Singapour était un pays amical... ajouta-t-il.

John Canon secoua la tête.

— Je ne comprends pas. Lee Kuan Yew est en excellents termes avec nous. L'ambassadeur me l'a encore répété hier.

— Qu'est-ce que cela serait s'il ne nous aimait pas, soupira Malko.

John Canon lui serra longuement la main. Malko prit l'attaché-case et s'installa près d'une table, comme s'il attendait quelqu'un. Il vit l'Américain disparaître dans la porte tournante avec un petit pincement au cœur.

Il était seul pour la fin de l'opération. Avec pour aides, une Tamille peu demeurée et un aventurier prêt à toutes les trahisons.

Il s'astreignit pendant cinq minutes à observer les Chinois qui venaient sagement signer leur livre de condoléances. On se serait cru dans une cathédrale, pas dans une banque. Enfin, il se dirigea vers la sortie, l'attaché-case à la main.

Au moment où il allait franchir la porte tournante, un Chinois s'avança vers lui. Souriant. Vraisemblablement un employé de la banque.

— Mr Hong-Wu voudrait vous parler, dit-il en anglais.

Comme s'il avait connu Malko toute sa vie. Celui-ci lui fit face, surpris et inquiet. Tout à coup sa mémoire se déclencha. Ce nom, c'était celui de l'informateur de Tan Ubin !

Le Chinois se retourna vers un des guichets, et précisa.

— Mr Hong-Wu vous attend là-bas.

Malko aperçut un visage rond et souriant. Il s'avança jusqu'au guichet. Le Chinois lui tendit la main à travers le guichet.

— Je suis Mr Hong-Wu, annonça-t-il à voix haute.

— Je crois savoir qui vous êtes, dit Malko. Mais...

Le Chinois eut un sourire poli.

— Effectivement, nous avons déjà été en rapport. Dans Sago Street.

Ainsi c'était son mystérieux sauveur.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Le Chinois accentua son sourire.

— Je ne suis pas du tout important, dit-il onctueusement.

— Pourquoi m'avez-vous aidé ?

Le visage du Chinois prit une expression sévère.

— Pour faire éclater au grand jour un complot des révisionnistes soviétiques.

Malko le scruta, de plus en plus intrigué.

— Vous semblez en savoir beaucoup sur cette affaire. Pourquoi ne pas être intervenu directement ?

Celui qui se faisait appeler Wong-Hu eut un sourire fin.

— Nous avons une position délicate à Singapour. Il ne nous est pas possible de nous mêler directement de certaines choses...

— D'abord, comment saviez-vous que j'allais venir ici ? demanda Malko.

— Nous n'avons jamais complètement perdu votre trace, dit modestement le Chinois. *Il toussota.* Heureusement d'ailleurs.

Malko écoutait, sur ses gardes. Le Chinois se pencha à travers le guichet et murmura.

— On vous attend dehors. On veut vous kidnapper.

CHAPITRE XVIII

Un flot d'adrénaline accéléra le rythme cardiaque de Malko. Derrière son guichet, Mr Hong-Wu, ressemblait à un sage employé de banque. Or, il était certain que l'homme à qui il parlait était un membre des services spéciaux chinois. Il fallait une raison sérieuse pour qu'il se découvre ainsi.

— Qui va m'enlever ? demanda-t-il. Et comment ? Il y a beaucoup de gens dehors. Je peux crier, me défendre.

Le Chinois se pencha en avant à travers le guichet.

— Ce sont des hommes de la C.I.S.C.O., en uniforme. La foule croira que vous êtes un malfaiteur. Personne ne vous défendra. Au contraire. Ensuite ce sera trop tard...

Malko examina le visage volontairement inexpressif de son interlocuteur. Autour d'eux, le train-train de la banque continuait. John Canon devait être loin. Soudain, l'attaché-case plein de billets lui parut terriblement lourd.

— Comment êtes-vous au courant de cette tentative d'enlèvement ? demanda-t-il.

— Nous avons beaucoup d'informateurs, dit le Chinois. Nous avons peur que Tong Lim soit mort sans avoir parlé. Maintenant, nous savons qu'il n'en est rien.

Malko était suffoqué par la certitude tranquille du Chinois.

— Mais enfin comment sont-ils ici à m'attendre ? dit-il. Une seule personne connaissait ce rendez-vous.

Mr Hong-Wu s'extirpa un petit sourire triste.

— Il faut faire très attention au téléphone. Il est souvent surveillé.

Tout cela ressemblait à un mauvais rêve. Après tout, rien ne disait que ce Chinois soit ce qu'il disait. Il y avait déjà eu tant de pièges dans l'histoire Lim. Tant de faux-semblants...

— Pouvez-vous m'excuser une seconde ? dit Malko.

Sans lâcher son attaché-case, il traversa le hall de la banque, s'approchant de la porte tournante.

Il examina la longue queue qui attendait pour signer le livre d'or. Raffles Place grouillait de monde. Tout à coup, il eut un choc au cœur. Contre le trottoir circulaire, il y avait une BMW de la C.I.S.C.O. avec quatre hommes à bord. Prenant dans leur champ de vision l'entrée de

la banque. Une fine antenne de radio émergeait du coffre.

Il fit demi-tour, regagna le guichet où Mr Hong-Wu n'avait pas bougé.

— Vous me croyez maintenant, Mr Linge ?

— Qui me dit que cette voiture m'attend ?

Le Chinois secoua la tête.

— À votre place, je ne prendrais pas le risque de le vérifier.

— Bien, dit Malko. Que faut-il faire ?

Mr Hong-Wu eut un hochement de tête imperceptible.

— Quand vous sortirez d'ici, tournez à gauche le long des gens qui font la queue. Suivez la rue jusqu'à Boat Quay. Quelqu'un vous attend dans une barque pour vous faire traverser la rivière. Il vous fera signe. Je ne pense pas qu'ils aient prévu cela...

— Et s'ils tirent ?

Le Chinois secoua la tête.

— Ils ne tireront pas. Ils vous veulent vivant.

Les deux hommes se mesurèrent du regard pendant quelques instants. Son sixième sens disait à Malko que ce Chinois disait la vérité, qu'il voulait sincèrement l'aider. Il se décida d'un coup.

— Très bien, dit-il, je vais faire ce que vous me dites.

— J'espère que tout se passera bien, dit le Chinois. Nous souhaitons de tout notre cœur que vous réussissiez.

Après un petit signe de tête, Hong-Wu recula, disparut du guichet.

Malko reprit le lourd attaché-case et se dirigea d'un pas ferme, vers la porte tournante.

Après la fraîcheur du hall de la Bank of China, la chaleur poisseuse lui tomba sur les épaules comme une charge de plomb. Calmement, il descendit les marches du perron et s'arrêta sur le trottoir, comme s'il hésitait sur son chemin. La voiture bleue et blanche de la C.I.S.C.O. était en face de lui à dix mètres. À sa gauche, la file des Chinois s'allongeait le long de la petite rue sans trottoir qui rejoignait le quai de la Singapore River.

Il n'était pas là depuis vingt secondes que deux des portières de la voiture bleue et blanche s'ouvrirent. Il en sortit deux policiers chinois en bleu qui s'avancèrent vers Malko, sans se presser. Les deux autres restèrent dans le véhicule. Si Mr Hong-Wu ne l'avait pas prévenu, Malko ne se serait douté de rien. Les policiers semblaient calmes, détendus. Il en eut froid dans le dos. L'enlèvement avait été bien préparé.

Une voiture arriva de Shenton Way, tournant autour de Raffles Place, dissimulant pendant quelques secondes Malko aux yeux des

deux policiers chinois. D'un seul élan, il démarra, courant le long de la queue, vers la rivière. La voiture lui permit de prendre une vingtaine de mètres d'avance.

Il entendit des appels derrière lui, en chinois et en anglais. Se retournant, il aperçut les deux policiers chinois lancés à ses trousses. Le chauffeur de la voiture bleue et blanche faisait à toute vitesse le tour de la place pour rejoindre la petite rue par laquelle fuyait Malko.

Un Chinois se dressa tout à coup devant lui, un rasoir à la main. Un coiffeur en plein air, en train d'opérer sur le trottoir. Malko lui envoya l'attaché-case dans l'estomac, le pliant en deux. Les Chinois de la queue le regardaient avec effarement.

Essoufflé, il déboucha sur « Boat-Quay », encombré de marchandises et de véhicules chargeant et déchargeant. Les cris s'enflaient derrière lui. Il dut envoyer un coup de poing à un autre Chinois qui essayait de le ceinturer. L'eau sale de la « Singapore River » disparaissait sous les jonques ventruës et basses sur l'eau, où vivait toute une population lacustre. Il parvint au bord du quai, s'arrêta, cherchant l'embarcation qui devait l'attendre. D'abord, il ne vit que les énormes jonques, bord à bord. Puis il aperçut une barque minuscule coincée entre deux jonques plates. Avec un seul homme à bord. Jeune. En jeans et maillot de corps. Il se retourna, les policiers étaient à trente mètres. Il courut le long du quai. En le voyant le Chinois le héla. Malko arriva au-dessus de lui. L'eau se trouvait à 1,50 m environ en contrebas du quai.

Sans lâcher l'attaché-case, Malko sauta d'un seul élan dans la barque, disparaissant à la vue de ceux qui le poursuivaient. Il crut que le choc de sa chute allait faire chavirer la frêle embarcation. Mais le Chinois poussant sur sa gaffe se mit à godiller furieusement se faufilant habilement entre les jonques. Les deux policiers jaillirent sur le quai, criant des menaces. Malko les vit se consulter. L'un sortit son revolver de son étui et le brandit, visant la barque. À cette distance-là, il ne pouvait pas rater Malko.

La détonation claqua et un petit geyser d'eau sale jaillit devant la barque. Il avait volontairement visé trop loin. Mr Hong-Wu avait dit vrai... Ils hurlèrent encore des menaces. Puis disparurent à la vue de Malko. La barque était au milieu de la rivière. À cause de la circulation, cela prendrait aux policiers dix bonnes minutes pour rejoindre le point où il allait aborder en passant par le pont de South Bridge Road.

Trois minutes plus tard, la barque heurtait le ciment du quai opposé. Un petit escalier menait au niveau de la rue. Malko l'escalada, suivi du jeune Chinois. Un autre Chinois l'attendait, jeune également, l'air sérieux, à côté d'une antique Austin dont le moteur tournait.

— Come ! dit-il. Quick.

Malko s'y engouffra. Suivi du godilleur. Le nouveau venu prit le volant et se lança sur le quai, remontant tant vers South Bridge Road. Décidément, Mr Hong-Wu avait tout prévu.

Ils roulèrent en silence, quittant le quai pour River Valley Road, se dirigeant vers le nord, puis le chauffeur se tourna vers Malko.

— Where you go ?

Question embarrassante. Le cercle se refermait sur lui. Il fallait qu'il échappe aux hommes de la « Spécial Branch » et à leur alliés jusqu'au soir. Il était sûr qu'ils surveilleraient l'ambassade américaine et le domicile de John Canon. Tout à coup, il eut une idée. Même la maison de Phil Scott pouvait être dangereuse.

— Déposez-moi au *Mandarin*, dit-il.

L'Austin roulait doucement dans la circulation intense de Grange Road. Dix minutes plus tard, Malko descendait en face du *Mandarin*, et pénétrait dans l'énorme hall. Il fila droit au desk, inspecta rapidement les casiers des clefs.

— Le 2715, demanda-t-il.

Une employée chinoise lui tendit la clef sans même le regarder... Au 15^e étage, Malko entra dans « sa » chambre et referma la porte. Il y avait des bagages ouverts partout, mais la chambre avait été faite. Il se laissa tomber dans un fauteuil. Personne ne viendrait le chercher là.

Pour l'instant du moins...

Le bruit de la clef qui tournait dans la serrure fit sursauter Malko.

Sans quitter le fauteuil, il braqua son pistolet sur la porte. Il vit d'abord une mini-jupe rouge, puis une Malaise grassouillette, suivie d'un gros blanc d'une cinquantaine d'années, suant et soufflant. Les nouveaux arrivants s'immobilisèrent, sur le pas de la porte. Stupéfaits.

— Entrez, dit Malko, souriant.

Automatiquement, le blanc referma la porte. C'est tout ce que Malko voulait. Sans lâcher son pistolet, il annonça :

— N'ayez pas peur, je ne vous veux aucun mal. Nous allons seulement passer quelques heures ensemble. Ensuite, je vous laisserai...

La fille le fixait, les yeux agrandis de terreur. Son compagnon balbutia quelque chose d'inintelligible en anglais.

— Asseyez-vous sur le lit, ordonna Malko d'un ton plus ferme. Et surtout ne criez pas. Sinon, je serais obligé de tirer.

L'ascenseur stoppa avec une petite secousse au rez-de-chaussée.

Malko en sortit rapidement et se dirigea vers la petite porte qui donnait sur le parking derrière le *Mandarin*, évitant de traverser le hall. Tout s'était bien passé. Ses « hôtes » involontaires devaient encore se demander ce qui s'était passé. Ils avaient dîné dans la chambre tous les trois, comme de vieux amis mais sans un mot. Malko leur avait fait assez peur pour qu'ils ne se ruent pas sur le téléphone dès qu'il serait hors de la chambre... Il était 1 heure du matin. Il y avait peu de voitures dans le parking et il aperçut tout de suite un camion-grue jaune tous feux éteints.

Il se dirigea vers le véhicule. Phil Scott était au volant, Sani à côté de lui. Malko monta à son tour.

— Vous l'avez volé ? demanda-t-il.

— On n'a pas pu faire autrement, fit nerveusement l'Australien. Si vous croyez que c'est facile...

Il mit en route et sortit du parking. Sani n'avait pas dit un mot.

— Où allons-nous ? demanda Scott.

— River Valley Road, dit Malko. Avant d'arriver à Hill Street, il y a une petite rue qui part du quai, à gauche. Reah Road. Vous la prenez et vous allez jusqu'au quai. Vous avez l'équipement ?

— Ouais, dit Phil Scott.

À son haleine, Malko se dit que l'Australien avait dû terminer sa bouteille de Gaston de Lagrange. Sans soda.

Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à la rivière. Large d'une trentaine de mètres, encombrée de centaines de jonques qui ne laissait qu'un étroit passage, elle serpentait d'ouest en est sur deux kilomètres, séparant les vieilles demeures de Chinatown du majestueux Parliament House et du City Hall. Le quai était absolument désert. Malko fit manœuvrer la camion-grue, de façon à ce que l'arrière soit au ras du quai, surplombant l'eau. Il y avait d'autres camions garés sur le quai. Toutes les boutiques étaient fermées, les vieilles maisons obscures. Malko montra l'eau noire à l'Australien. Le quai, à cet endroit, formait une sorte de pointe. Une grosse jonque y était amarrée. Vert-sale, comme le vérifia Malko à la lueur des phares.

— Vous allez plonger ici sous cette jonque, dit Malko. Dessous, il y a un coffre. Il est peut-être enfoui dans la vase. Il faut le remonter.

L'Australien regarda l'eau noire et gluante de saleté.

— Combien pèse-t-il ? S'il est dans un mètre de vase, on ne le trouvera pas.

— Je ne sais pas.

— Bon, je vais me préparer, soupira l'Australien.

Tout le matériel se trouvait à l'arrière, Sani aida à fixer la bouteille d'oxygène sur le dos de Scott.

Malko surveillait le quai désert. Lorsque Phil Scott fut prêt, il s'approcha de lui.

— Si vous me dites qu'il n'y a pas de coffre, avertit-il, je redescendrai avec vous. Alors, pas de blagues.

L'Australien ne répondit pas. Malko le regarda disparaître dans l'eau noire, avec son masque, ses palmes et sa bouteille dans le dos. À sa ceinture, il portait tout un échantillonnage d'outils dont une lampe sous-marine.

Les secondes commencèrent à s'écouler, interminables. Comme Phil Scott était sous la grosse jonque, on ne pouvait rien distinguer de son activité. Sani attendait, dans la cabine du camion-grue. Impassible, Malko vint s'asseoir près d'elle.

— Comment a-t-il été aujourd'hui ? demanda-t-il.

Elle tourna vers lui ses yeux pleins d'une joie nouvelle.

— Il n'a rien dit. Vous lui avez fait peur ce matin. Et il est content d'avoir l'argent. Moi aussi, je suis contente. Nous allons partir. Cette nuit. Nous prendrons l'avion de Kuala-Lumpur. Je ne reviendrai jamais à Singapour.

Le silence retomba. Le camion-grue ressemblait à tous les autres véhicules stationnés sur le quai. Malko essayait de contrôler sa respiration pour ne pas être trop nerveux. Il consulta sa montre. L'Australien était au fond de la rivière depuis sept minutes.

Une éternité.

Il perçut soudain, un infime clapotis et sauta hors du camion, s'approcha du quai. Il vit grandir la lueur jaunâtre, puis la tête de Scott émergea. S'accrochant d'une main au quai, il ôta son masque de l'autre et leva la tête vers Malko.

— Vous avez de la chance, dit-il. Votre coffre était attaché à une chaîne fixée au fond de la jonque. Sinon, on ne l'aurait jamais retrouvé dans la vase. Il ne doit pas faire plus de cent kilos. Il n'y a plus qu'à le remonter.

Malko avait envie de hurler d'excitation.

— Vous avez besoin du filet ? demanda-t-il.

— Je ne pense pas, fit Scott, il y a des chaînes autour du coffre. Il n'y a qu'à y accrocher celles du camion. Descendez-les jusqu'à moi. Il n'y a pas plus de trois mètres de fond.

Malko se précipita à l'arrière du camion-grue. Les chaînes pendaient déjà hors de l'eau. Il commença à manœuvrer le treuil à la main, faisant lentement descendre les chaînes. Le bruit de ferraille était épouvantable et il se dit qu'il allait réveiller tous les habitants du quai... Malheureusement, il n'y avait pas d'autre méthode...

Enfin, Phil Scott attrapa un bout de la chaîne et commença à s'enfoncer lentement en la tirant. À chaque tour de manivelle, les grincements semblaient plus forts à Malko. De nouveau, il ne voyait plus que l'eau noire. L'Australien avait tiré la chaîne sous la jonque. Celle-ci arrivait au bout. Le vacarme s'arrêta enfin. Malko regarda les

maisons sombres autour de lui. Il devait bien y avoir des gens qui s'étaient réveillés et qui l'observaient... Pourvu qu'aucun ne songe à prévenir la police... La chaîne était maintenant à fond et Scott devait lutter pour l'attacher au coffre. Il semblait à Malko que les battements de son cœur rythmaient les secondes. Seule, Sani était impassible, ailleurs. Dans son rêve. Veillant sur l'attaché-case.

Cette fois, Phil Scott remonta si vite que Malko eut à peine le temps de suivre son cheminement. L'Australien lui tendit la main.

— Aidez-moi, bon sang !

Malko se coucha à plat-ventre sur le quai et lui tendit la main, l'aidant à remonter.

L'Australien souffla, cracha, se débarrassa des bouteilles, des palmes et du masque. Sani sauta du camion et lui tendit une serviette.

Il n'y avait toujours pas un chat sur le quai.

— Allez doucement ! fit l'Australien. Et priez le Bon Dieu pour que cette putain de chaîne ne casse pas !

Malko remonta dans la cabine, mit en marche le moteur et enclencha le treuil. Celui-ci commença à tourner avec d'effroyables grincements. Malko ne quittait pas des yeux la chaîne tendue qui montait, maillon par maillon. S'enroulant autour du treuil.

Pendant ce temps, Phil Scott s'était rhabillé et avait jeté son équipement au fond du camion. Il se passa une éternité avant qu'une masse noire émerge de l'eau, au bout de la chaîne. Malko, le cœur dans la gorge, enroula la chaîne à son maximum, de façon à ce que le coffre soit largement au-dessus du niveau du sol.

Le camion vibrait de toute sa structure.

Enfin, Malko débraya le moteur du treuil, le bloquant en position haute. Pendant quelques secondes, il s'offrit le luxe de contempler la masse noirâtre bardée de chaînes qui se balançait à l'arrière du camion. C'était pour cela que l'on s'était entre-tué à Singapour depuis son arrivée. Il ressentait une impression grisante. À côté de lui, Phil Scott grogna :

— On ne va pas rester ici...

Machinalement, Malko embraya, recula et fila le long du quai, vers le nord, surveillant dans le rétroviseur le coffre qui se balançait à l'arrière. À cause de lui, il ne pouvait pas rouler trop vite. Et c'était plutôt voyant. Dans Valley Road, ils croisèrent un taxi attardé. Maintenant, il n'avait plus qu'une hâte : retrouver John Canon et ouvrir le coffre. Il se tourna vers Phil Scott :

— Où allez-vous ?

— Chez moi, fit l'Australien. Vous avez l'argent ?

— Là, fit Malko.

L'Australien prit l'attaché-case et l'ouvrit, plongea la main dans les billets. Un faible sourire éclaira son visage fatigué.

— Ça va, dit-il, vous êtes correct.

Le silence retomba jusqu'à ce qu'ils atteignent Anguilla Road. Malko stoppa sans arrêter le moteur. Sani descendit la première, suivie de Phil Scott, l'attaché-case à la main. Avant de refermer la portière, il jeta à Malko ironiquement :

— Quand vous aurez fini, ramenez ce truc à « Bornéo Motors ». C'est là que je l'ai fauché.

Malko avait déjà redémarré. Il ne croisa pas un véhicule jusqu'à Bukit Timah. Surveillant sans cesse le coffre qui se balançait au bout de sa chaîne. Fugitivement, il pensa à Sani. Au moins, la mort de Tong Lim lui aurait servi à réaliser son rêve.

Il était si absorbé par la surveillance du coffre qu'il faillit manquer l'entrée de la villa de John Canon. Il fit attention de ne pas freiner trop brusquement, entra dans le jardin et stoppa devant la porte. De la lumière brillait au rez-de-chaussée. À peine le moteur du camion-grue eut-il stoppé que les cheveux gris de John Canon apparurent sur le pas de la porte. Il était accompagné d'un autre homme. Malko sauta à terre et s'avança vers eux.

CHAPITRE XIX

Le spécialiste, l'oreille collée contre la paroi d'acier tournait les mollettes avec une lenteur qui semblait exaspérante à Malko. Près de lui, John Canon fumait nerveusement. Les trois hommes se trouvaient dans le garage de l'Américain où reposait le coffre débarrassé de ses chaînes. L'homme qui essayait de l'ouvrir était jeune, semblait compétent et calme. Il se redressa, le visage en sueur.

— Il y a de la rouille, fit-il, ce n'est pas facile.

Il s'escrimait depuis trois quart d'heure sur le vieux coffre. Essayant des dizaines de clefs qu'il avait dans une trousse noire. L'une d'elles allait dans la serrure.

— Venez boire un verre, suggéra John Canon.

Le chef de station de la C.I.A. ne tenait plus en place. Ils se retrouvèrent dans son grand living un peu froid. Malko but son J & B sans plaisir. Trop concentré sur son problème. L'Américain faisait pensivement tourner ses glaçons dans son verre. Lorsque la porte s'ouvrit, les deux hommes sursautèrent en même temps. Le spécialiste leur adressa un sourire fatigué. Il était en sueur, la chemise collée au corps, les mains noires de graisse. Il secoua la tête.

— J'ai bien cru que je n'arriverai pas. Une des mollettes était coincée par la rouille.

John Canon et Malko se précipitèrent dans le garage. La porte du coffre bâillait. Malko plongea la main, ramena une liasse de documents. Il y avait plusieurs enveloppes jaunes, des liasses de dollars US attachés par des élastiques, des lettres. À eux deux, ils vidèrent entièrement le coffre et en transportèrent le contenu dans le living. Par précaution, John Canon verrouilla la porte d'entrée et posa sur la table un colt 45 avec une balle dans le canon. Le spécialiste était parti prendre une douche.

Malko commença à lire avidement le premier document. Un contrat d'une dizaine de pages dactylographiées. John Canon en avait pris un autre et avait chaussé ses lunettes.

Pendant près d'une demi-heure, on n'entendit que le bruit des pages qui se tournaient. Ils échangeaient les documents au fur et à mesure qu'ils les avaient lus. Enfin, le chef de station de la Central Intelligence Agency leva les yeux et laissa tomber d'une voix blanche :

— C'est fantastique. Tong Lim était l'homme de paille du K.G.B ! Depuis cinq ans.

Malko prit une liasse de documents.

— En ce moment, dit-il, c'est le K.G.B. qui est le vrai propriétaire des trois banques californiennes achetées par « South Asia Land Development ». Le capital de la société a été souscrit à 98 % par la Moscow Narodny Bank. C'est eux qui ont acheté les 20 millions d'actions à 8 dollars Singapour. Et en plus des trois banques, ils contrôlent une bonne vingtaine de sociétés.

— C'est le plus beau coup du K.G.B., soupira John Canon. Ça va faire du bruit quand ça va se savoir.

— C'est encore plus beau que vous ne le pensez, dit Malko. Tout est là-dedans. Ils ont commencé à prêter de l'argent à Tong Lim, sans garanties suffisantes. À 2 % par mois. Pour son projet de Sentosa. Puis quand il a été bien accroché, et incapable de rembourser, ils l'ont fait chanter. Ils l'ont forcé à leur servir d'homme de paille à l'échelon international. Qui allait soupçonner un businessman chinois de Singapour de travailler pour le K.G.B. ?

Pendant un moment, on n'entendit que le bruit des papiers froissés et le ronronnement de l'air conditionné. À cette heure tardive, Bukit Timah était absolument calme. Malko était fasciné par ce qu'il découvrait. Il avait couru trop de risques pour que cela le laisse indifférent. John Canon leva la tête.

— Vous avez trouvé pourquoi Lim a tourné casaque ?

— Je crois, dit Malko. Les Russes ont été trop gourmands. Il y a des lettres ici. La Narodny Bank lui réclamait le premier argent qu'elle lui avait prêté pour Sentosa. Avec les intérêts... Lim était incapable de rembourser sans se ruiner. Alors les Russes l'ont menacé de retirer la garantie qu'ils avaient donné par l'intermédiaire d'une banque de Panama – contrôlée par eux – à Tong Lim sur d'autres de ses affaires. Ce qui avait permis d'établir sa fortune. C'est à ce moment que Lim vous a contacté. Il devait vouloir vous vendre sa salade pour payer ses dettes aux Russes. Nous ne saurons jamais exactement ce qui s'est passé. Sauf si on met un jour la main sur les archives du K.G.B.

John Canon écoutait, fasciné.

— Mais ce ne sont pas les Russes qui ont essayé de liquider Tong Lim, remarqua-t-il.

Malko brandit un acte notarié.

— Exact. Ce sont les Chinois de Singapour. Parce qu'ils ont eu peur. Ici, il y a la preuve que les autorités singapouriennes ont menti en couvrant l'opération entre la Narodny et Lim. Ils savaient que la banque soviétique était le vrai bâilleur de fonds de Lim. Ils étaient même les seuls à le savoir. Quand cela a commencé à se gâter, ils ont voulu faire disparaître toutes traces de l'opération. Et ils ont failli

réussir. Ils y seraient même certainement arrivés sans les autres Chinois... Ceux de Mao.

Le chef de station de la C.I.A. frotta furieusement ses cheveux gris.

— Quand je pense que ce sont les agents chinois qui ont sorti cette affaire ! Et qui nous ont aidé de bout en bout. Pourtant, le gouvernement de l'île est farouchement anticommuniste.

— Il y a une explication, avançâ Malko. Les Singapouriens ont peur des Chinois. En se rapprochant des russes, ils équilibrent. C'est pour cela qu'ils ont du accepter de fermer les yeux...

John Canon jubilait.

— C'est de la dynamite, tout cela. Vous vous rendez compte. Les gens du National Security Council vont me baiser les pieds. Ça leur donne un sacré levier sur le gouvernement d'ici.

— Sans nos amis maoïstes, remarqua Malko, le K.G.B. continuerait à opérer ses trois banques californiennes. Vous voyez que Nixon n'avait pas que des défauts...

John Canon ne répondit pas. C'était un démocrate convaincu. À ses yeux, Richard Nixon était le croisement de Belzebuth et d'un serpent à sonnette. Il commença à rassembler tous les papiers sortis du coffre.

— J'avais pris mes précautions, dit-il. Deux des « marines » de l'ambassade couchent ici ce soir. Avec leur M16. Demain, ils m'escorteront jusqu'à Hill Street.

Malko regardait le tas de documents épars sur la table. Prenant conscience que ces bouts de papiers avaient coûté plusieurs vies humaines. Parce qu'un jour, à Moscou, un haut fonctionnaire soviétique avait décidé de jouer au « power game ». Il bâilla. La tension tombée, il n'en pouvait plus.

— Je vais me coucher, annonça-t-il.

— Prenez la chambre à côté de la mienne, conseilla John Canon.

Malko se dressa avec un cri, cherchant à échapper à la main qui le secouait. Il lui fallut plusieurs secondes pour reconnaître John Canon. L'Américain était en pyjama.

— On vous demande au téléphone, dit-il. Je crois que c'est Sani.

Il était 4 heures du matin... Malko, encore mal réveillé, se précipita dans le living, prit le récepteur.

— Sani, que se passe-t-il ?

Il reconnut à peine la voix de la jeune femme, au milieu des sanglots, des cris de bête blessée. Elle ne pouvait que répéter : « venez, venez ». Il raccrocha. John Canon l'observait.

— Que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas, dit Malko.

Il s'habilla rapidement. Au moment où il partait, John Canon lui tendit le colt 45 chargé.

— Prenez ma voiture, dit-il, et faites attention. Ce serait trop bête de vous perdre maintenant.

Malko ne rencontra pas un seul véhicule jusqu'à Orchard Road. Bouillant d'impatience, il dut descendre jusqu'au croisement de Scotts Road, pour remonter vers Anguilla. Puis il traversa le petit jardin en courant. Il y avait de la lumière dans la maison de Phil Scott. La porte était ouverte. De l'extérieur, il pouvait entendre les sanglots de Sani. Il s'arrêta sur le seuil. Avant même que la jeune Tamil ne le voit.

Phil Scott était étendu sur le ventre, au milieu de la pièce. Sa nuque et le haut de son dos n'était qu'une tache de sang. Le parang qui l'avait frappé était par terre à côté de lui.

Il était mort.

Agenouillée à côté du corps, Sani hurlait, sanglotait, se tordait les mains, défigurée par la douleur. Lorsqu'elle aperçut Malko, elle se jeta vers lui :

— Oh, dit-elle, je l'ai tué, je l'ai tué !

— Mais pourquoi ? demanda Malko. Pourquoi ?

Elle pleura plusieurs minutes avant de pouvoir dire :

— Il voulait partir sans moi. Il m'a dit qu'il ne m'épouserait jamais, qu'à Tahiti il n'avait pas besoin de moi... Qu'il avait de l'argent maintenant... Oh, mon dieu !

Ses larmes ne s'arrêtaient pas. Malko la força doucement à se relever. Les yeux bleus de Phil Scott avaient à peine pâli. Comme les Russes, il avait voulu tirer un peu trop sur sa chance. Il se dit brusquement qu'il n'avait plus rien à faire à Singapour.

L'attaché-case aux billets était encore là. Il le prit et tira la Tamil hors de la pièce, jusque dans le jardin. Elle continuait à pleurer, à crier sa douleur. Ce n'est que dans la voiture qu'elle posa une question.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle au milieu de ses sanglots.

Malko démarra.

— Je ne sais pas encore, dit-il. Peut-être à Tahiti.

Plus loin, il passa devant la villa de John Canon sans ralentir. Sani pleurait toujours. La dernière victime de l'opération Tong Lim.

- {1} Criminal Investigation Department.
 - {2} Maîtresse vietnamienne.
 - {3} Clandestine Division, dans le code de la C.I.A.
 - {4} Projet d'opération.
 - {5} Le M.I.-6 anglais en code C.I.A.
 - {6} Deux, cela suffit.
 - {7} Opium prêt à fumer.
 - {8} Un autre, Monsieur ? Il est rapide, hein ?
 - {9} Vite.
 - {10} Sorte de coupe-coupe malais.
 - {11} Gangsters, en chinois.
 - {12} Dortoir ou quartier général.
 - {13} C'est le cercueil de Margaret. Vous allez voir son père.
 - {14} Baisez-moi ! Baisez-moi ! Baisez-moi !
 - {15} Il est mort ! Il est mort !
 - {16} Rapport à diffusion limitée. Maison Blanche et State Department.
 - {17} State Department, dans le code C.I.A.
 - {18} Pénétration soviétique en code C.I.A.
 - {19} Surveillance électronique.
 - {20} Anderson Road. Dernier arrêt de bus avant Bukit Timah.
- Maintenant.
- {21} Marché de la nuit.
 - {22} Où est le coffre ?
 - {23} Bientôt, vous allez parler !
 - {24} Arme composée d'une chaîne reliant deux bâtons.
 - {25} Union Soviétique, dans le code C.I.A. Chaque pays a deux lettres.
 - {26} Technical Service Division.
 - {27} Police parallèle officielle de Singapour.